T. XXXVI — N° 1 25 Mai 1935

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Christianus. « *Sommes-nous moralement prêts ?* »

Dr K. Türmer. *Les luttes religieuses en Allemagne.*

On a beaucoup parlé des brimades antisémites ou des luttes qui divisent les protestants, en Allemagne. On fait davantage silence sur la véritable persécution que traversent les catholiques. Bien que l'Église soit fidèle à laisser à César ce qui est à César, et s'efforce d'être accueillante à tout gouvernement établi, elle n'en est pas moins la première ennemie de ceux qui veulent diviniser leur race. Il fallait rappeler les attaques que subissent nos frères d'Allemagne, et manifester le courage avec lequel ils les supportent.

DOCUMENTS

I. *Un catéchisme hitlérien.*
II. *Une lettre pastorale des évêques allemands.*

Gabriel Marcel. « *Idoles Allemandes* ».

M. Max Hermant ne s'est pas contenté, dans son dernier ouvrage, de retracer les progrès et l'évolution de l'Allemagne depuis 1919 : il a voulu surtout dénoncer l'esprit de l'hitlérisme : son opposition radicale au christianisme. Du fait même il nous disait notre devoir : retrouver les exigences humaines — de pensée et d'action — de notre mission chrétienne.

J. Malègue. *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix.*

Des trois journées de prière qui s'élevèrent de Lourdes, tel est bien le message que nous avons à retenir.

Memento des revues.

« Sommes-nous moralement prêts ? »

« Sommes-nous moralement prêts ? », *demandait récemment, en une série d'articles, un hebdomadaire qui ne cache pas ses tendances nationalistes. La question est d'urgence, en effet; nous pensons même qu'elle se pose à l'âme française beaucoup plus avant que ne le soupçonne notre confrère.*

La réponse qu'il fait est négative ; mais, le cri d'alarme donné, il s'agit de prendre les mesures nécessaires pour que notre moràl soit à la hauteur de la lutte où nous serons engagés demain.

Et de dénoncer le premier responsable : la formation de l'école primaire.

Que notre valeur et notre préparation morale dépendent au premier chef de la formation reçue dans notre enfance et dans notre jeunesse, nous en sommes d'accord. Que l'école doive nous inculquer l'amour de notre pays et la volonté tenace de défendre même au prix de notre sang ce qui constitue sa grandeur, nous sommes les premiers à le proclamer. Que trop d'instituteurs n'aient pas été à la hauteur de leur tâche, ou plutôt que l'on assiste à une véritable conspiration pour transformer les écoles normales en citadelles du laïcisme et du communisme, il faudrait être aveugle pour le contester.

Un redressement s'impose donc, au moins dans une partie de l'enseignement donné à nos enfants.

Mais quand on revendique, comme le fait 1935 *en conclusion de ces articles, le ministère de l'Éducation nationale pour le Maréchal Pétain, malgré notre admiration et notre reconnaissance pour l'homme que l'on nous propose, nous trouvons qu'il y a là une grave confusion et nous sommes obligés de la dénoncer.*

Que l'on nous comprenne bien. Nous ne rejetons pas tout contrôle.

« *L'État, nous dit S. S. Pie XI dans son Encyclique sur l'éducation, peut exiger, et, dès lors, faire en sorte que tous les citoyens aient la connaissance nécessaire de leurs devoirs civiques et nationaux, puis un certain degré de culture intellectuelle, morale et physique, qui, vu les conditions de notre*

temps, est vraiment requis par le bien commun. » — A ne pas agir de la sorte, l'État manquerait à sa tâche et trahirait littéralement le pays et le groupe qu'il avait mission de servir.

Que le défenseur de Verdun et le chef qui sut aux jours sombres de 1917 redresser le moral de l'armée, parce que les hommes comprirent vite qu'ils étaient aimés de lui, que l'un des derniers survivants de nos grands chefs s'applique à ce que cette tâche soit assurée et qu'il la contrôle d'un point de vue national : La décision serait excellente et nous y applaudirions des deux mains.

Mais quand on revendique pour lui le Ministère de l'Éducation Nationale, nous nous demandons si l'on parle sérieusement, ou si l'on ne s'empresse pas aussitôt de ruiner tout ce qu'une pareille campagne aurait de justifié. Henri Poincaré fut un grand patriote, on le rappelait dans ces mêmes articles : lui aurait-on confié, pour autant, la direction des armées ? Il y aurait eu cependant la même incongruité.

Il ne s'agit aucunement, nous le répétons, de contester l'autorité personnelle du Maréchal qui a su grouper autour de lui le respect et l'affection de tous les Français; nous protestons actuellement contre la confusion que commettent volontairement ceux qui expriment cette revendication. S'il est vrai que deux institutions aussi vitales pour un pays que l'école et l'armée, ne doivent point s'ignorer, encore moins se combattre, elles n'en restent pas moins formellement distinctes : l'armée garantit la force d'une nation par la discipline, l'éducation forme la personnalité en éveillant et en éduquant la liberté. Le chef fait appel à la volonté de ses subordonnés pour leur imposer un ordre raisonnablement fixé, l'éducateur applique son intelligence et son art à faire naître le jugement et les vertus personnelles de ceux qui lui sont confiés.

Le véritable maître est celui qui sait se pencher sur l'âme d'un enfant, deviner à travers ses « pourquoi » son attente et son inquiétude, lire dans ses yeux chercheurs la grande question qui demande où trouver la vérité et à quoi donner son amour, et nous savons que nous ne serons vraiment nous-mêmes que dans la mesure où nous aurons trouvé réponse. Aussi faut-il que, dès les premières leçons, l'enfant trouve un maître qui n'ait d'autre vocation que de faire naître en lui « un homme de caractère vraiment accompli ». Prenons garde, sous couleur d'échapper au risque de l'anarchie morale — réelle parfois chez certains instituteurs — de tomber en un

danger opposé et non moins redoutable, celui d'un embrigadement disciplinaire qui n'aurait de l'éducation que le nom et qui chercherait à imposer comme du dehors des convictions qui doivent jaillir spontanément de la conscience éclairée et libre des individus.

On nous objecte que d'autres pays n'agissent pas de la sorte, et l'on cite à l'appui les instructions du ministre du Reich et les articles de la Pravda. *Il plaît à notre fierté française de croire que les erreurs d'autrui ne sauraient en aucune façon justifier les nôtres, et de penser qu'en un siècle où le monde est bouleversé, la France a une fois de plus pour mission de montrer le chemin de la raison et de l'humanité : car sous une forme nouvelle, dans cette question des rapports de l'école et de l'armée, nous retrouvons le drame de notre époque : la méconnaissance des droits de la personne au profit de l'état totalitaire. Si notre pays a plus que jamais le devoir d'être fort, ce serait renier sa grandeur que de ne plus lui reconnaître pour premier devoir de veiller à la naissance et à l'épanouissement de la personnalité humaine.*

Pour nous autres chrétiens — et nous avons voulu le taire jusqu'à ce moment — le souci de l'éducation est plus vital encore, car ce n'est pas l'homme seul, c'est le Christ que nous devons faire naître en l'âme de chaque enfant. Peut-être découvrira-t-on une fois de plus que la mission civilisatrice de la France est toute dépendante de sa mission chrétienne : toutes deux réclament une atmosphère de vérité, d'amour et de liberté. Toutes deux ont à l'heure présente le même adversaire, car — on lira plus loin le récit des persécutions religieuses dans le IIIe Reich — pour qui sait voir, la révolution hitlérienne, après la révolution soviétique, apparaît comme une nouvelle phase de la lutte du monde moderne contre le Christ.

Il est peut-être temps que la France prenne conscience de cette solidarité qui la lie au christianisme et qui est sa véritable vocation, et qu'elle cesse de mutiler ses forces par une hostilité contre l'esprit même qui peut la rendre vivante. La voilà, la véritable responsabilité et la cause de cette souffrance que dénonce 1935 *: le laïcisme de nos écoles. Mais la solution que l'on nous propose, cette prétention de mettre l'école au service exclusif de la défense nationale n'est qu'un laïcisme retourné.*

CHRISTIANUS.

Les luttes religieuses en Allemagne

Persécutions?

La semaine dernière, j'ai rencontré, à l'occasion d'un Congrès, un jeune universitaire catholique qui venait de faire un voyage de tourisme en Allemagne. Comme militant d'une association universitaire catholique, il avait voulu profiter de l'occasion pour se renseigner de près sur la situation religieuse. Il me montra les résultats de son enquête, soigneusement écrits dans son livre de poche, et me demanda si je ne pouvais lui donner quelques renseignements supplémentaires. Voici ce qui lui était arrivé.

Il fit des visites à une fameuse abbaye bénédictine et à une résidence des Pères Jésuites. Malheureusement, ses efforts ne furent pas couronnés de succès, les Pères qui parlaient français étaient absents. Mais dans une ville universitaire, il eut plus de chance. L'office des renseignements pour les étrangers lui signala un jeune assistant, excellent catholique, qui parlait le français et qui reçut notre ami avec la plus grande amabilité. Il lui expliqua toute la situation d'une façon si claire et si simple que je me vois tenté de vous soumettre l'essentiel de ces informations.

Le gouvernement hitlérien est le premier depuis la Révolution de 1918 qui se place nettement sur la base du christianisme positif. Il désire une collaboration

loyale avec l'Église et a conclu, ce qu'aucun gouvernement du Reich n'a fait auparavant, un Concordat avec le Saint-Siège. Ce Concordat est si bien compris que les conflits sont tout à fait impossibles... D'après ce traité, l'épiscopat et le clergé jouissent de la protection spéciale de l'État, ils sont à présent plus respectés que jamais. A Berlin, la procession de la Fête-Dieu a pu être organisée pour la première fois l'année passée. Hitler a complètement supprimé les machinations néfastes des sans-Dieu bolchevistes et a rendu ainsi un grand service au christianisme et au monde civilisé tout entier... Il y a eu, malheureusement, quelques petites difficultés locales que la presse étrangère a cependant grossièrement exagérées. Ces difficultés viennent du fait que, à l'époque du parti du Centre, les curés s'étaient accoutumés à se mêler de la politique et que certains d'entre eux n'ont pas encore appris à y renoncer. Un problème semblable existe pour les unions de jeunesse catholique qui n'ont plus le droit de faire de la politique et qui se trouvent pourtant parfois sous l'influence d'anciens politiciens...

Je ne réussis pas à réprimer un sourire, sur quoi mon interlocuteur me demanda si je n'étais pas d'accord et si je pouvais donner d'autres explications sur ces quelques points...

Je ne connais pas personnellement le jeune assistant universitaire qui avait si bien informé son visiteur étranger, et j'ignore s'il parlait sincèrement ou s'il disait seulement ce que ses chefs attendaient de lui. Sans doute, personne ne peut risquer, en Allemagne, de dire à un visiteur inconnu, même s'il est étranger, tout ce qu'il pense; on ne peut même pas oser s'abstenir de déclamer les thèses officielles dont les services de M. Goebbels fournissent les clichés.

Paradoxes

En Allemagne, il y a d'un côté les faits brutaux de la persécution et de l'autre la fiction d'une paix entre l'État et l'Église; d'une part le culte exalté de la religion de la race et du sang, et d'autre part l'article 24 du programme du parti qui reconnaît comme base le fameux « christianisme positif »; d'une part Rosenberg délégué du Führer pour la surveillance de l'éducation spirituelle et philosophique (*geistig-weltanschauliche Erziehung*) dans toutes les organisations officielles, et d'autre part « l'homme privé » Rosenberg qui mène sa campagne antichrétienne dans le *Mythe du Vingtième Siècle* et dans son nouveau pamphlet *Aux obscurantins de notre temps.* D'une part, Hitler va dîner chez le nonce et la presse en parle longuement (« En général, le *Führer* n'accepte jamais les invitations aux banquets diplomatiques; cette visite est donc un honneur extraordinaire pour le Saint-Siège »), et d'autre part un grand nombre de prêtres et religieuses sont arrêtés sous des prétextes mensongers. D'une part, la radio répète mille fois chaque mot qu'un évêque a dit sur l'obéissance et la loyauté qui sont dues à l'État, sur les qualités extraordinaires du Führer et sur la disparition des sans-Dieu bolchevistes, et d'autre part la plus importante lettre pastorale des évêques allemands (celle de juin 1934) est interdite par le gouvernement, et la dernière lettre pastorale (celle du 5 mai 1935 sur l'éducation) est censurée par la police (1). D'une part, l'évêque de Münster dit, dans un discours public, que Hitler a promis aux évêques de ne plus tolérer l'agitation des organisations néopaïennes, et

(1) Nous publions ce texte aux *Documents*.

d'autre part l'activité de celles-ci devient de plus en plus véhémente, et il devient évident que c'est le national-socialisme lui-même qui constitue une force néo-païenne. D'une part, l'évêque luthérien Mahrarens, chef du gouvernement d'Église provisoire institué par l'opposition protestante, signe ses lettres *Heil Hitler* et profite de toutes occasions pour souligner qu'il est un bon national-socialiste, d'autre part des centaines de pasteurs sont arrêtés comme « ennemis de l'État ». D'une part, Hitler se fait acclamer par des millions de braves gens comme le héros qui a sauvé le monde chrétien du bolchevisme, et d'autre part on prend des mesures incroyablement chicaneuses contre la jeunesse catholique en se basant sur un decret-loi émis « pour la protection contre des actes de violence communiste qui mettent en danger l'État ».

Les nazis affirment qu'ils ont le plus grand respect pour l'Église, mais qu'ils ne peuvent tolérer l'abus de la religion pour des buts politiques. Beaucoup de catholiques affirment qu'ils sont des adhérents enthousiastes du *Führer* et du national-socialisme et qu'ils ne veulent que se défendre contre les tendances néopaïennes qui abusent du national-socialisme.

La confusion est immense, et les nazis font tout pour rendre la situation encore plus compliquée et affaiblir les forces de résistance des catholiques et des protestants d'opposition.

L'identité du national-socialisme et du néopaganisme

Il est impossible, en Allemagne, de critiquer le national-socialisme ou le *Führer*. Les protestations des catholiques se dirigent donc contre des organisations néopaïennes privées, surtout contre la *Deutsche Glau-*

bensbewegung (« Communauté de Foi Allemande ») ou les sectes des Dinter, Krause, Ludendorff, etc. Contre eux, on en appelle au « christianisme positif » du national-socialisme authentique. Cette distinction est une illusion dangereuse, et les attaques courageuses des catholiques allemands se trompent souvent d'adresse.

Qu'on me permette de parler très franchement. Celui qui a fait assassiner les Klausener, Probst, Gerlich et Beck, ne s'appelle ni Hauer ni Dinter ni Ludendorff, il s'appelle Adolf Hitler. Les incarcérations de prêtres, les dissolutions d'organisations catholiques, la confiscation de propriétés catholiques, la destruction de la presse catholique, tout cela a été fait au nom d'un homme qui en porte l'entière responsabilité : Adolf Hitler. Comme produit littéraire, *Le Mythe du Vingtième siècle* n'exercerait aucune influence. Le livre ne devient dangereux que parce que ses idées sont imposées à la jeunesse par toutes les organisations officielles — sur l'ordre du *Führer*. Le philosophe Rosenberg n'aurait jamais été pris au sérieux. Mais Hitler, qui détient des pouvoirs illimités, lui a confié la direction de l'éducation philosophique du peuple et de la jeunesse. L'opinion optimiste qu'il y a, dans le national-socialisme, deux tendances dont l'une est chrétienne et l'autre antichrétienne, et que les choses s'arrangeront, si l'on soutient la première contre la seconde, a été démontrée erronée.

Le néopaganisme et le fameux « christianisme positif » sont identiques. Lisez donc ce que Rosenberg écrit dans *Le Mythe du Vingtième siècle* sur le « christianisme positif ». D'après Rosenberg, Jésus a eu des traits positifs et des traits négatifs. Les Églises chrétiennes, l'Église catholique aussi bien que l'Église

protestante, se basent sur le christianisme négatif. Rosenberg rejette ce christianisme négatif et les Églises qui l'incarnent, et prêche le « christianisme positif ». Bien entendu, c'est à la lumière du dogme de la race et du sang qu'il faut décider de ce qui est positif et de ce qui est négatif dans le christianisme. Une des principales raisons pour laquelle les évêques avaient condamné le nazisme en 1931 était l'existence du premier passage de l'article 24 du programme hitlérien, où la religion est soumise au « sentiment de moralité de la race germanique ». Les évêques changèrent, en 1933, leur attitude intransigeante, parce que Hitler avait fait des déclarations rassurantes et parce qu'ils avaient confiance dans le « christianisme positif ». Or il devient de plus en plus clair que le « christianisme positif » veut simplement dire ce qui reste du christianisme si l'on en déduit tout ce qui est incompatible avec le racisme absolu. C'est, on le voit bien, très peu.

Mais la duperie du « christianisme positif » arrive, paraît-il, à son terme. Dans son allocution aux pèlerins allemands, le Saint-Père s'est exprimé, le 6 mai 1935, d'une façon très nette : « Au nom d'un soi-disant christianisme positif, on veut aliéner l'Allemagne à la foi chrétienne et amener le peuple à un paganisme barbare ».

L'article que le Cardinal Pacelli, Secrétaire d'État de Sa Sainteté, a publié le 17 mars 1935 dans la *Kölnische Volkszeitung*, à l'occasion du jubilé épiscopal du Cardinal-archevêque de Cologne, compare l'attitude que les évêques allemands doivent adopter dans les luttes du présent à celle de saint Ambroise envers « un grand homme en colère » de son temps (l'empereur Théodose). Cet article comme aussi le fameux sermon « Sur la liberté de l'Église » que le Cardinal

Faulhaber a prononcé dans l'église de Saint-Michel à Munich, le 10 février 1935, indiquent que l'Église se prépare à des luttes où son attitude sera nette et énergique.

La tactique du moindre mal

Beaucoup de catholiques allemands pensent ainsi : Notre situation est mauvaise, mais elle pourrait bien devenir pire. Évitons en tout cas une rupture ouverte avec le national-socialisme. Nous pouvons toujours tenir notre culte, prêcher des sermons, administrer les sacrements, sauver au moins une partie de nos œuvres et de notre presse. Avons-nous le droit de mettre tout cela en jeu par une attitude intransigeante? C'est un argument très fort, d'autant plus fort que la responsabilité d'une personnalité est plus grande.

De l'autre côté, il y a le fait que jusqu'ici le national-socialisme a impudemment spéculé sur la disposition des catholiques à céder pour éviter un plus grand mal. C'est un fait que par chaque nouvelle concession les chances d'une lutte éventuelle deviennent plus mauvaises. Un *non* catégorique provoquerait certainement une aggravation considérable de la situation de l'Église, mais il mobiliserait aussi des forces qui dorment et qui sont en danger de périr.

Il y a aussi le danger d'une crise de confiance dans le peuple catholique qui ne reçoit qu'un tableau faussé de ce que ses évêques pensent. Chaque mot qui parle d'obéissance et de loyauté est répété par la presse et la radio du régime, chaque mot critique est brutalement supprimé. Le peuple fait des comparaisons délicates. Les mêmes évêques qui, en 1926, par une lettre pastorale se sont opposés à la confiscation des biens du Kaiser et des princes (cette lettre pastorale seule a

empêché le référendum d'atteindre la majorité nécessaire) se sont tus sur les massacres du 30 juin et sur la confiscation des biens appartenant à des gens dont le seul crime était d'avoir des idées opposées à la barbarie brune. Dans la Jeunesse Hitlérienne, les dangers religieux et moraux sont beaucoup plus grands que dans les organisations qui étaient jadis formellement interdites aux catholiques. Cependant une interdiction de s'inscrire à la *Hitler-Jugend* n'existe pas. Autant de constatations, autant de problèmes. Et ces problèmes touchent à d'autres problèmes encore plus graves. Il est extrêmement difficile d'arriver à des solutions satisfaisantes.

La « Deutsche Glaubensbewegung »

Le *Mouvement de la Foi Allemande* fait sans doute d'importants progrès. Sa manifestation du 26 avril 1935 dans le Palais des Sports à Berlin fut un grand succès On comptait au moins 20.000 manifestants, et des milliers ne purent être admis. A en croire le *Reichswart*, l'hebdomadaire officiel du mouvement, une si importante manifestation d'un mouvement qui rejette formellement le christianisme pour le remplacer par une autre foi n'a jamais eu lieu ni en Allemagne ni ailleurs dans le monde. « Sans exagérer, écrit le *Reichswart*, on peut interpréter cette réunion berlinoise du Mouvement de la Foi Allemande comme un événement unique dans l'histoire religieuse des peuples européens. » Sur l'esprit enthousiaste et fanatique des manifestants, tous les rapports sont d'accord. Un journal écrit : « Le public exalté tomba dans une extase croissante qu'on peut bien comparer avec les temps de la naissance de l'Islam. »

Après la manifestation néopaïenne, un chef des troupes d'assaut a dit qu'il n'a jamais vu tant de nazis de la première heure réunis. Le fait s'explique facilement. Ces gens qui aiment un idéal absolu et un combat sans merci pour l'atteindre, qui aiment aussi la sincérité brutale et la netteté et qui détestent le compromis et l'opportunisme, sont désillusionnés du Troisième Reich d'aujourd'hui. Ils ont besoin de continuer leur lutte — et ils le font sur le terrain religieux. Le véritable Troisième Reich, c'est leur pensée, n'existera qu'après l'émancipation totale du peuple allemand du christianisme judéo-oriental. Le parti permet et encourage même cette agitation, bien que les tacticiens préfèrent des moyens moins ouverts pour la lutte antichrétienne. Le *Völkischer Beobachter* a publié un compte rendu très sympathique sur la manifestation du Palais des Sports et a constaté que par cette réunion le Mouvement de la Foi Allemande a énergiquement prouvé son droit à l'existence.

Dans la *Deutsche Glaubensbewegung*, on trouve les adhérents les plus sincères, les plus idéalistes et les plus fanatiques du racisme. Chacun de ses deux chefs vient de publier un gros livre sur les bases du mouvement. Celui du professeur Wilhelm Hauer, de l'Université de Tübingen, s'appelle *Deutsche Gottschau* (« Vision de Dieu allemande »), celui du Comte Reventlow, député au Reichstag, s'intitule *Wo ist Gott?* (« Où est Dieu? »). Nous espérons revenir sur ces deux livres dans une étude spéciale. Signalons aussi la correspondance que le professeur Hauer a échangée avec son ami catholique Nikolaus Ehlen et que celui-ci a publiée dans sa petite revue *Lotsenrufe.*

Le néopaganisme du Mouvement de la Foi Allemande et le néopaganisme du national-socialisme vul-

gaire sont-ils identiques ? Dans leur base idéologique, la déification de la race et du sang, oui. Dans l'attitude tactique, pas nécessairement. MM. Hauer et Reventlow verraient volontiers le parti abandonner la duperie du « christianisme positif » et les nombreux mensonges opportunistes. Nous n'hésitons pas à dire que nous le préférerions aussi...

La chaire n'est pas libre

Si nous voulons donner une vue d'ensemble de la situation, il faut constater d'abord un fait des plus graves : En Allemagne, les sermons sont soumis à la surveillance naziste. Les cas se multiplient, où des prêtres sont arrêtés pour leurs sermons. Le nouveau gouverneur de la Rhénanie, M. Terboven, qui vient de succéder au baron von Lünninck, catholique de la nuance von Papen, a émis l'ordonnance suivante : « Quiconque prétend défendre des principes ecclésiastiques ou dogmatiques, et, ce faisant, contrevient de quelque manière que ce soit aux principes du mouvement national-socialiste ou critique ces principes, encourt une amende de 150 reichsmarks au maximum ou, au lieu de l'amende, une détention de trois semaines. »

A Bonn, l'abbé Peter Thelen vient d'être condamné à une amende de 600 reichsmarks (3600 francs) pour avoir fait allusion à la Jeunesse hitlérienne dans un de ses sermons. Le procureur avait réclamé quatre mois de prison. Pour une autre inculpation, celle d'avoir critiqué dans un de ses sermons l'idéologie raciste, l'abbé Thelen fut acquitté, parce que les témoignages paraissaient insuffisants au tribunal. Le prêtre se réclamait du Concordat, où la liberté de la chaire est garantie. Le tribunal rejeta cette réclamation, parce

que « le Concordat dit nettement que les prêtres sont tenus d'observer les lois d'État ». Avec une telle logique, toute critique des tendances antireligieuses de la Jeunesse hitlérienne, du néopaganisme rosenbergien, des lois de stérilisation, etc., devient illégale...

Mgr Leffers, curé de Rostock, doit passer dix-huit mois en prison pour avoir critiqué, en présence de trois jeunes étudiants qui étaient venus le voir avec l'intention de le trahir, les idées anti-chrétiennes du *Mythe du Vingtième Siècle* dont on sait qu'il est souvent présenté comme un livre « privé ».

Un autre cas typique est celui du P. Speicker, S. J., de Cologne. C'est un très fameux prédicateur. En automne 1934, on apprit soudain qu'il avait été mis en détention pour avoir tenu dans la chaire des propos offensants pour le chancelier Hitler. C'est très improbable, parce que ce Père Jésuite est connu comme un prêtre fort prudent et fort intelligent. Après trois semaines d'arrestation, les démarches des autorités religieuses obtinrent sa libération provisoire. Après de longs mois, l'affaire fut portée devant le tribunal. Les témoignages de l'accusation étaient si vagues (un instituteur avait été scandalisé dans son enthousiasme patriotique, mais ne se souvenait pas exactement de ce que le prédicateur avait dit) que le tribunal prononça l'acquittement de l'accusé. Immédiatement après cet acquittement, la police secrète d'État se hâta de prendre le P. Spiecker de nouveau en « détention protectrice », sans doute pour le protéger contre l'indignation de la foule naziste qui ne peut tolérer qu'un prêtre soit acquitté par un tribunal du Troisième Reich.

C'est devenu presque un procédé normal que la police secrète d'État et le parti naziste envoient des espions dans les églises pour noter tout ce qui, dans

les sermons, semble leur indiquer une attitude critique envers le nazisme.

Le Cardinal Faulhaber, dans son sermon du 10 février 1935, a courageusement démontré la gravité de la situation en disant : « La liberté de l'Église est la liberté de prêcher la religion catholique. Dans l'article 4 du Concordat du Reich, les autorités ecclésiastiques allemandes se sont vu accorder et garantir le droit de publier sans entraves des consignes, des lettres pastorales et d'autres mandements concernant l'orientation des fidèles, et de les porter à la connaissance des catholiques dans les formes habituelles. Après cela, le peuple se trouve comme sous une pression lourde et il interprète comme un *état de siège spirituel* qu'une lettre pastorale commune des évêques allemands soit toujours interdite. L'apôtre Paul, incarcéré à Rome, envoyait sans entraves ses lettres pastorales aux paroisses d'Asie-Mineure. Il y écrit : « Je souffre jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur ; mais la parole de Dieu n'est point enchaînée » (II Tim., II, 9). Dans l'article 5 du même Concordat est stipulé pour les prêtres en ce qui concerne la charge d'âmes : « Dans l'exercice de leur fonction ecclésiastique, les prêtres jouissent de la protection de l'État. » Il est incompatible avec cet article que les sermons des prêtres soient espionnés par des gens inadmissibles, comme les sermons du Christ étaient surveillés par les pharisiens, et que les dénonciations de la plus basse catégorie soient faites sur la base de notes ou de souvenirs faussés... »

La campagne contre les couvents

Au milieu de mars, la police entreprit une campagne de grande envergure contre un grand nombre de

couvents et d'institutions diocésaines. Cette campagne n'est pas encore arrivée à son terme. Les maisons de 21 Ordres et Congrégations religieuses ont été fouillées, 120 à 150 prêtres, religieux et religieuses ont été incarcérés. Partout la police a confisqué la correspondance et de nombreux dossiers dont la plupart concernaient des affaires intérieures des congrégations. Parmi les personnes arrêtées se trouvent les supérieurs provinciaux de plusieurs Ordres et Congrégations, le vicaire général d'un diocèse, etc. Voici une liste des incarcérés que nous avons compilée d'après un grand nombre de renseignements et qui n'est aucunement complète. Les prêtres, religieux et religieuses suivants se trouvent en prison :

du clergé séculier : le vicaire général du diocèse de Hildesheim ; l'abbé Legge, de Paderborn, secrétaire général du Comité Central des Catholiques Allemands, frère de l'évêque de Meissen ; son collaborateur, l'abbé Freckmann ; l'abbé Johannes Kollwitz, secrétaire général de l'Œuvre de Saint-Boniface, du diocèse de Paderborn ; l'abbé Bernhard Brinckmann de Vaals (frère du Rédemptoriste arrêté à Bochum) ; quatre prêtres de la Sarre.

des Dominicains : le Provincial de la province allemande ; le Prieur P. Lambertus Siemen, O. P., de Cologne ; P. Thomas Stuheweissenburg, O. P., de Dusseldorf.

des Franciscains : le Provincial de la province saxonne de Werl ; P. Nathanael, O. F. M., de Werl ; le Guardian P. Simon, O. F. M., le P. Ewald, O. F. M., et plusieurs autres Franciscains de Breslau.

des Rédemptoristes : le Provincial, R. Joseph Kreuz, C.SS.R. ; les deux Procureurs, P. Mandel, C.SS.R., et P. Walz, C.SS.R. ; d'Aix-la-Chapelle ; le recteur, P. Brinckmann, C.SS.R., et sept autres Rédemptoristes de Bochum.

des Camilliens : P. Syring, O.S.C., de Berlin.

des Missionnaires du Sacré-Cœur : le Provincial, P. Wilmsen, M.S.C., et le Procureur, P. Utsch, M.S.C., de Hiltrup.

des Palottins : le Provincial, P. Baumann, P.S.M. ; le P. Seiwert, P.S.M. ; un Frère convers de la même Congrégation.

des Frères de la Charité de Montabaur : le Supérieur général et l'Assistant général.

des Frères de la Charité de Trèves : le Supérieur général et deux Assistants.

des Pauvres Frères de Saint-François : le Supérieur général, Fr. Salesius Klein ; son secrétaire, Fr. Raymundus ; le supérieur, Fr. Bonifatius.

des Frères Franciscains de Waldbreitbach : l'économe général, Fr. Epiphan Goertler.

des Sœurs du Bon Pasteur : la Mère Thekla de Berlin-Reinickendorf et son assistante.

des Sœurs Missionnaires du Sacré-Cœur : la Supérieure générale, Mère Electa Schulte-Mesum ; la Sœur Herberga Dreir.

des Sœurs de la Charité Chrétienne : deux Sœurs.

des Sœurs de Saint-Augustin : la Supérieure générale et la Procureure générale de Cologne.

des Pauvres Sœurs de l'École : la Supérieure de la maison d'Arnsberg.

Pourquoi ces prêtres, religieux et religieuses se trouvent-ils dans les prisons du Troisième Reich ? Les autorités nazistes affirment qu'ils ont commis des contraventions à la législation allemande sur les devises et qu'ils ont envoyé de l'argent à l'étranger par des voies illégales. En date du 13 mai 1935, l'Agence de Presse Allemande (D. N. B.) publie la note suivante :

Le bureau de presse de la police judiciaire de Berlin communique : L'enquête faite par un commissaire spécial du Parquet a confirmé le soupçon d'importants transferts de devises. Pour un certain nombre de congrégations religieuses, l'instruction a fait de tels progrès que l'accusation a pu être déposée ou sera déposée bientôt. Dans le premier cas, l'audition devant le tribunal aura lieu fin de la semaine.

Que faut-il penser de ces inculpations ? L'hebdoma-

daire *Der deutsche Weg*, dont le directeur est un Père Jésuite excellemment renseigné, a fait une enquête dont les résultats ont été publiés dans une brochure de 32 pages (1) et dans plusieurs numéros du journal. D'après cette enquête, qui est très bien documentée, il est évident que, dans la majorité des cas, les arrestations n'ont aucune base légale, parce que les couvents en question sont tout à fait innocents ou bien parce que leurs « délits » sont amnistiés depuis longtemps. Il s'agit simplement d'un prétexte pour déclancher une persécution des congrégations religieuses et pour augmenter la confusion dans le peuple catholique qui n'est informé qu'unilatéralement et qui doit perdre sa confiance dans les congrégations. Les Ordres et Congrégations — voilà les destructeurs de notre économie nationale! C'est en effet un magnifique mot d'ordre.

Même dans les cas, où des contraventions à la législation sur les devises ont été commises, les religieux et religieuses n'ont voulu faire que leur devoir. Les couvents ont eu à payer leurs dettes à l'étranger et ils doivent envoyer à leurs missionnaires les sommes indispensables pour leur vie et leur travail. Les autorités allemandes ont adopté une attitude chicaneuse à l'égard de leurs demandes, en sorte que l'argent destiné aux créanciers étrangers ou aux missionnaires n'a pas pu atteindre ses destinataires. L'application de la législation allemande en cette matière est évidemment injuste, pour ne pas dire immorale. L'Allemagne dépense des sommes énormes pour acheter à l'étranger des matières premières destinées à un réarmement fou, pour alimenter l'agitation naziste en Autriche, au

(1) Dr Fidelis Günther, *Wozu dieser Klostersturm?* Edition Verhaag, Oldenzaal, Hollande.

territoire de Memel et ailleurs, pour financer des assassinats et des enlèvements. Mais aux Congrégations religieuses, on rend impossible leur travail normal. Nous pouvons comprendre que dans de telles conditions l'un ou l'autre supérieur ait pensé légitime l'usage de méthodes anormales pour faire parvenir l'argent à son destinataire.

Le véritable caractère de la campagne contre les couvents se montre dans la façon dont on a fouillé les monastàres et traité les religieux et religieuses. Dans le couvent du Bon Pasteur à Berlin-Reinickendorf, une religieuse est morte d'apoplexie pendant les fouilles, une autre est décédée dans sa cellule de prison. De même, à Hilt.up, une Sœur est morte d'apoplexie. Dans plusieurs cas, on a ôté aux prêtres incarcérés le bréviaire et aux religieuses le chapelet. Dans le couvent des Augustines à Cologne, une Sœur de 76 ans a été enfermée pendant 15 heures dans le sous-sol; il était défendu de lui porter quoi que ce soit à manger. Des religieuses qui se trouvaient en Hollande ont été rappelées par des coups de téléphone faux pour être arrêtées à la frontière allemande.

La jeunesse catholique

Baldur von Schirach, chef de la Jeunesse Hitlérienne, vient de faire à Berlin une conférence devant la presse étrangère. Il y dit :

L'éducation de la jeunesse est un droit souverain et inaliénable de l'État... Le plus important moyen d'éducation est la Jeunesse d'État, c'est-à-dire la communauté volontaire (?) des jeunes Allemands de toutes professions, classes et confessions, travaillant au nom de l'État, le mouvement de la Jeunesse Hitlérienne. Celui qui n'entre pas dans la Jeunesse Hitlérienne n'est pas persécuté (?) pour cela. Il montre seu-

lement qu'il refuse de collaborer à l'œuvre du Fürher.
L'association confessionnelle dans sa forme actuelle se place en dehors de l'État de la jeunesse, elle est un groupement de ceux qui nient l'idée de l'État. Elle est un résidu du temps de la lutte des classes (?). Chaque association de jeunesse en dehors de la Jeunesse Hitlérienne pèche contre l'esprit de la communauté qui est l'esprit de l'État.

Cependant M. Schirach serait prêt à tolérer l'existence de la jeunesse catholique si celle-ci était disposée à se borner à la charge d'âmes. Ce que cela veut dire, on le sait par l'exemple de la jeunesse protestante dont la fameuse incorporation dans la Jeunesse Hitlérienne a signifié la dissolution complète. Les protestants ont été dupés par Baldur von Schirach. Ce n'est pas une raison pour les catholiques de se laisser duper aussi.

En même temps que M. Schirach prononçait son discours, le docteur Ley, chef du Front du Travail, annonçait la destruction du *Katholischer Gesellenverein*, la grandiose œuvre fondée par Adolphe Kolping au service des jeunes artisans et ouvriers catholiques. « Nous voulons briser les derniers restes des *Gesellenvereine* confessionnels. » Ces paroles sont nettes.

La *Sturmschar* du *Katholischer Jungmännerverband* a organisé un pèlerinage à Rome. 2000 jeunes Allemands vinrent dire au Saint-Père leurs sentiments d'affection filiale et de fidélité. Le *Völkischer Beobachter* en parla dans un article haineux intitulé : « Une manifestation du parti du Centre à Rome ». A leur retour en Allemagne, les pèlerins furent reçus par des agents de la police secrète d'État qui leur ôtèrent leurs uniformes, leurs souvenirs de Rome, leurs appareils photographiques, et les traitèrent d'une façon si

scandaleuse que le Saint-Père se vit obligé d'en parler dans une allocution...

La fin de la presse catholique

Par les trois ordonnances du président de la Chambre de la Presse du Reich, Amann, du 24 avril 1935, les quotidiens catholiques sont tous condamnés à disparaître ou à abandonner le dernier reste de leur caractère catholique. Le paragraphe 4 de la première ordonnance dit : « Les journaux ne peuvent s'adresser, par leur contenu, à un groupe de personnes défini ou définissable par des considérations d'ordre *confessionnel*, professionnel ou économique. » Aucun journal ne peut être publié par des sociétés anonymes ou des groupes de personnes dont le but, l'activité ou la composition montre qu'ils ont été formés d'après des considération professionelles, corporatives ou *confessionnelles*. Cela veut dire qu'aucune société d'éditions ne sera plus tolérée, si elle est composée exclusivement de catholiques.

Le commentaire officiel définit minutieusement, dans quelles circonstances un journal est « confessionnel ». Il l'est, par exemple, s'il accorde des faveurs à des organisations confessionnelles (par exemple une réduction sur le tarif publicitaire), si des autorités confessionnelles (par exemple un évêque) le recommandent, s'il ne paraît pas à certains jours qui ne sont pas reconnus par l'État comme des fêtes (par exemple la Fête-Dieu), s'il porte des signes ou des titres confessionnels.

D'après un article officieux, « ne sont pas visés les périodiques qui servent les tâches objectives spéciales des communautés de toutes sortes qui existent dans

notre peuple, pourvu qu'elles se bornent à leur champ d'action immédiat et évitent soigneusement de se mêler des tâches de la presse quotidienne ». Cela veut dire que seuls les journaux nazistes peuvent commenter les questions d'actualité et que les bulletins ecclésiastiques peuvent continuer à exister, s'ils sont prêts à s'occuper exclusivement de ce qui se passe à l'intérieur de l'église et de la sacristie.

Les bulletins paroissiaux et diocésains sont si souvent confisqués et interdits — contrairement aux stipulations du Concordat — que leur rédaction est devenue un art presque surhumain. Il y en a cependant quelques-uns qui sont de véritables chefs-d'œuvre du journalisme catholique...

L'école et l'année rurale

D'après une décision de l'épiscopat, la semaine du 28 avril au 5 mai 1935 devait être célébrée comme Semaine de l'Éducation Catholique. Pour le 5 mai, les évêques ont rédigé une lettre pastorale commune sur les questions d'éducation. Ils y rappellent aux parents leurs responsabilités : « Dieu même a confié la responsabilité de la jeunesse adolescente aux parents, et aucune puissance du monde n'a le droit d'empêcher l'Église, les parents et les éducateurs dans l'accomplissement de leurs devoirs. » Les évêques font appel au peuple catholique pour défendre par tous les moyens légitimes l'école catholique. Ils disent aussi leurs soucis pour l'avenir des œuvres de jeunesse catholique auxquelles l'Église ne peut pas renoncer. Les évêques expriment enfin leur grave inquiétude sur **l'année rurale**, cette institution qui envoie systématique- des enfants catholiques pour toute une année dans une

atmosphère non catholique et même parfois anti-catholique.

Tous les bulletins diocésains et paroissiaux qui reproduisaient la lettre pastorale ont été confisqués. La lettre pastorale elle-même fut censurée. Les curés qui devaient la lire dans la chaire furent forcés par la police d'en supprimer un passage.

On connaît la lutte scolaire de Munich où, dans une seule journée, quinze écoles catholiques et dix écoles protestantes furent condamnées à être transformées en écoles communes. La propagande naziste présente les écoles confessionnelles, qui sont pourtant des écoles d'État et dont l'existence a été solennellement assurée par le Concordat, comme dangereuses pour l'unité nationale, parce qu'elles « éternisent la discorde confessionnelle », tandis que l'école dite commune (*Simultanschule*) soit la véritable école du peuple national-socialiste.

Nous assistons dans ce moment à une campagne systématique qui est d'inspiration officielle contre les Ordres et Congrégations. Il est probable que la lutte religieuse dans le Troisième Reich est à peine commencée et que les tristes événements des derniers mois ne sont que les premières escarmouches d'un formidable combat.

Kurt Türmer.

DOCUMENTS

Un catéchisme hitlérien

La Reichspost, *de Vienne, publiait récemment l'intéressant compte-rendu ci-dessous, reçu de Munich et émanant d'une « personne de toute confiance ». C'est la copie littérale du canevas d'une conférence faite par le chef des cours d'instruction des S.A. à Francfort-sur-Main.*

La religion n'est rien d'autre qu'une doctrine. La lutte que nous avons à mener est dure, d'autant plus que la partie adverse possède une expérience presque deux fois millénaire, et que nous n'existons que depuis quatorze ans.

Toute doctrine a un triple symbole : pour le marxisme, c'est la liberté, l'égalité et la fraternité ; pour la doctrine chrétienne, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; pour le national-socialisme, c'est l'honneur, le droit et la Patrie.

De même, chaque doctrine a son emblème : d'un côté la croix, chez nous la croix gammée. Chaque doctrine a aussi son époque où elle construit : aux magnifiques églises et cathédrales font pendant les palais de la finance et les immeubles-casernes de la doctrine marxiste. Chez nous, cette époque de construction sera inaugurée par la Maison du Travailleur, à Cologne. Une somme de 80 millions est prévue pour cette construction. Au lieu de mettre de l'argent à construire des églises, nous voulons cons-

truire des Maisons du Travail. Que cet édifice se construise à Cologne, il y a des raisons, parce que l'on veut magnifier là, à l'extrême-occident du pays, le signe de l'union du peuple allemand, peuple de travailleurs. C'est là une raison que l'on peut déclarer publiquement. Mais il est une raison beaucoup plus profonde, qui nous contraint pour ainsi dire à construire cet édifice à Cologne. C'est qu'ainsi il y aura en quelque sorte deux doctrines face à face : d'un côté Rome avec la splendide cathédrale, et d'autre part le national-socialisme avec l'édifice gigantesque, la Maison du Travailleur. De même qu'aujourd'hui le pèlerin se rend aux lieux de la grâce, de même un jour l'Allemand ira en pèlerinage à la Maison du Travail.

Par notre doctrine, nous voulons donner aux Allemands ce qui leur convient selon leur nature. Représentons-nous l'homme allemand tel qu'il est : droit et libre, le regard levé vers le ciel. La doctrine chrétienne, la croix, emblème déprimant, l'homme tenant les yeux baissés, et même prosterné à genoux, comme aussi le mahométan qui se met le visage contre terre, ce sont là des choses absolument étrangères au caractère allemand.

Les cantiques sont des chants qu'on psalmodie. Mais dès qu'on entend une marche, on sent aussitôt quelque chose qui répond à la nature profonde : le cœur bat plus vite et manifeste quelque chose d'authentiquement allemand. Nous ne voulons pas interdire la Bible, non, mais il nous faut des hommes qui interprètent comme il convient l'Ancien Testament. Que contient-il, en effet ? Rien que des meurtres, meurtres rituels, crimes de mœurs. C'est là le tempérament juif. Mais si nous interdisions l'Ancien Testament, nous nous priverions nous-mêmes de l'une des meilleures armes contre le judaïsme. Aussi ne l'interdirons-nous jamais.

Le Nouveau Testament contient quatre Évangiles. Nous Allemands voulons un cinquième Évangile, dans lequel seront magnifiés le courage viril, la force et l'esprit de

sacrifice. Déjà, lorsque Saul se transforma en Paul, le juif s'est consciemment glissé dans la religion, afin de dominer par elle le monde entier. Il veut que tous les hommes s'inclinent devant le judaïsme. Mais nous, nous voulons d'abord nous rendre aux assemblées des membres de notre parti. Il faut mettre dans ces assemblées quelque chose de solennel, quelque chose qui élève, il faut que ce soit comme dans une église. La croix est remplacée par le portrait du Führer, et les portraits de saints ornant les murs, ce seront nos drapeaux à croix gammée... La Bible est remplacée par notre bible, le livre *Mein Kampf*, de Hitler. Nous commençons chaque réunion par un chant S. A. Puis, comme extrait de notre bible, et pour remplacer la prière, vient un *Sieg-Heil* pour le Führer, et pour terminer la réunion, un chant S. A... Déjà autrefois, Martin Luther a voulu faire une réforme de la religion, et peut-être aurait-il réussi à fonder une religion allemande, si, deux heures après son arrivée à Eisenach, venant de Worms, il n'avait été — sur l'ordre de Rome — supprimé par le poignard ou le poison. Cette Église qui a canonisé un ..., qui canonisera un Dollfuss, n'a aucun droit à prétendre que le national-socialisme n'est pas une doctrine comme toutes les autres.

Quant à l'attitude du Führer à ce sujet, elle apparaît dans le fait suivant. L'archevèque de Cologne vint trouver le Führer pour protester contre une lettre à Rosenberg, dans laquelle le Führer disait : « Vous seul m'avez bien compris. » Nous ne savons pas ce que le Führer répondit, mais nous savons qu'aussitôt le Führer nomma Rosenberg chef de l'éducation dans tout le Reich. L'Église catholique a osé mettre le pistolet sur la poitrine du Führer en disant : « Ou bien la jeunesse catholique et le dimanche sont à nous, ou bien nous ferons voter le *statu quo* dans la Sarre. » Là-dessus, le Führer n'avait d'autre choix que de déclarer le samedi jour de la jeunesse. Malheureusement, il nous faut aussi nous attendre à voir cette année même une partie des jeunesses hitlériennes (*Hitler-*

Jugend) et des jeunes hitlériens (*Jungvolk*) rentrer dans les œuvres de jeunesse catholiques.

De même que jadis on comptait les années à partir de la naissance du Christ, on comptera un jour à partir de la naissance du Troisième Reich. Il est faux de dire que le national-socialisme veut fonder une nouvelle doctrine, une nouvelle religion. Non, le national-socialisme est une religion, une doctrine nouvelle. Il vaut mieux que vous ne disiez rien de tout cela au dehors.

... Je vous ai parlé en camarade, et non pas au nom du parti. Mais que nul ne vienne me dire qu'il veut attester qu'il est avec nous en quittant l'Église, en abandonnant sa religion. Cela ne prouverait rien. Non. Pour le moment, restez tranquillement dans l'Église à laquelle vous appartenez. Mais si quelqu'un veut néanmoins en sortir, alors qu'il la quitte avec sa femme et ses enfants. Rome nous combat, mais elle sait que son rôle est fini.

(*Reichspost*, 25 avril 1935.)

Une lettre pastorale des évêques allemands

Le journal catholique suisse Neue Zürcher Nachrichten *annonçait le 29 avril que, pour la semaine du 28 avril au 5 mai, les évêques allemands avaient ordonné pour toute l'Allemagne la célébration d'une Semaine catholique de l'éducation, et qu'à cette occasion l'épiscopat allemand avait lancé une lettre pastorale commune sur l'École et le devoir des parents. De cette lettre pastorale, le journal suisse donne l'analyse suivante :*

Dieu lui-même a imposé aux parents la responsabilité de l'éducation de la jeunesse, « et aucune puissance au monde n'a le droit d'empêcher l'Église, la famille et les éducateurs de remplir les devoirs qui découlent de cette responsabilité ». Par le sacrement du mariage, le père et la mère ont reçu une mission sacrée. Les parents doivent être les instruments du Christ, modelant la vie de famille selon l'esprit du Christ, et aidant ainsi à faire pénétrer les enfants dans le royaume de Dieu. Une famille chrétienne est une petite cellule vitale du royaume de Dieu, et par suite une source de bonheur pour les parents et les enfants. « Mais ce bonheur des parents est en même temps un grave souci. Quand l'enfant, au cours de son éducation qui avance, quitte momentanément ou complètement le cercle de la famille chrétienne, ce qui a été commencé sera-t-il alors continué ? Trouvera-t-il, comme dans la famille chrétienne, une cellule vitale du royaume de Dieu ? Telles sont les questions inquiètes qui se posent

dans le cœur des parents chargés de responsabilité, et aussi dans les âmes des évêques et des prêtres. »

Si une rupture se produisait entre la maison paternelle et l'école, si le développement religieux des enfants était troublé par d'autres conceptions, d'autres idées, il en résulterait une grave atteinte pour la formation à la vie et pour le caractère des enfants. « C'est pourquoi les parents ont le droit sacré et le devoir grave d'exiger que l'esprit de l'école corresponde à l'esprit de la famille chrétienne, c'est-à-dire l'esprit de la foi catholique. »

Aussi les prêtres et les évêques, et même toute l'Église, soutiennent-ils de toute leur autorité cette revendication : « Pour les enfants catholiques, l'école catholique et des éducateurs catholiques ! Ce droit sacré des parents n'est point garanti par l'insertion de cours de religion parmi les cours d'autres matières. »

« Que sont ces quelques heures de cours de religion, si, dans le reste de l'enseignement, un tout autre esprit agissait sur les enfants, empêchant et détruisant ce qui se fait dans les heures d'enseignement religieux ? »

La lettre pastorale se prononce donc avec force pour l'école confessionnelle qui, précisément ces derniers temps, est violemment attaquée. « Tant qu'il existe dans le peuple allemand une diversité de croyances, dit la lettre, l'école confessionnelle catholique est une revendication absolue, et l'unique protection de la liberté de la conscience chrétienne, dont le respect s'impose à un peuple civilisé comme une dignité et comme le plus haut devoir. »

La lettre pastorale repousse avec indignation l'affirmation selon laquelle l'école confessionnelle maintient la discorde confessionnelle. En face de ceux qui poussent des cris et mènent des campagnes d'excitation, les évêques déclarent : « Ceux qui, actuellement, portent la discorde confessionnelle parmi le peuple, ce ne sont pas les chrétiens à la foi positive, mais ceux qui prennent les prétendues discordes confessionnelles comme prétexte pour

faire de l'agitation, dans une véritable campagne d'excitations et de violence faite aux consciences, et créer ainsi dans le peuple de nouvelles divisions. »

Avec la même franchise, les évêques repoussent également l'affirmation, « répétée à satiété », disant que l'éducation chrétienne compromet le patrimoine héréditaire de la race. La religion et la grâce sanctifient tout ce qui est vraiment authentique et précieux : « Quiconque, dit la lettre, conserve chez les enfants l'héritage chrétien de leurs pères, protège et ennoblit aussi l'héritage racial de la nation. »

Dans la seconde partie de la lettre, les évêques se prononcent comme défenseurs des organisations catholiques de jeunesse, car ces œuvres forment les jeunes gens souvent d'une manière plus profonde et plus durable que l'école :

« Ce serait entraver l'œuvre d'éducation de la famille chrétienne, et troubler le développement en ligne droite de la formation des jeunes gens, que de vouloir assurer en définitive la priorité d'un autre principe d'éducation qui n'est point le Christ, ni la foi catholique. »

Au sujet de la jeunesse, les évêques éprouvent des soucis tout particuliers concernant ce qu'on appelle l'année rurale. Plus de 30.000 enfants de 13 à 14 ans, sans distinction de confessions, sont mis dans des pensionnats de l'année rurale, pour leur éducation, et l'on se propose tout spécialement d'effacer les séparations qui résultent de la diversité des confessions.

« Qu'entend-on au juste par là ? Cela n'est pas clair, dit la lettre pastorale. En tout cas, les évêques réclament que, au lieu de la concorde espérée, on ne sème pas dans les âmes de nos enfants l'indifférence religieuse ou le désarroi. Or ce danger existe évidemment quand on mêle ainsi les individus dans l'âge de l'enfance. »

Dans la lutte pour l'école chrétienne et l'éducation chrétienne, l'Action catholique est un important auxiliaire de l'Église : « Plus que jamais, votre collaboration

à l'œuvre apostolique de l'Église doit être une impressionnante, en un temps où votre Église doit lutter pour l'école chrétienne et pour l'éducation de vos enfants dans l'esprit de la foi catholique. »

Prêtres, évêques et peuple doivent être unis dans un commun souci et, s'il le faut, dans une lutte commune :

« Plus les périls deviennent grands pour la foi de vos enfants, et moins les conditions d'éducation en dehors de la famille répondent à l'idéal d'une éducation chrétienne, plus vous devez appliquer de zèle à faire de votre vie familiale un domaine sacré où vos enfants puissent devenir des chrétiens à la foi solide. »

(*Neue Zürcher Nachrichten*, 29 avril 1935.)

NOTES ET RÉFLEXIONS

Idoles Allemandes

Voici, selon moi, un des livres à tous égards les plus remarquables et les plus importants qui aient paru ici depuis des mois. Contrairement à ce que le titre pourrait d'abord donner à penser, *Idoles Allemandes* (1) n'est aucunement un pamphlet. C'est avant tout une analyse extrêmement serrée de l'hitlérisme, et une sorte d'histoire synthétique de l'Allemagne d'après-guerre à la lumière des conclusions auxquelles l'auteur est parvenu en réfléchissant sur le germanisme dont l'idéologie hitlérienne n'est selon lui que la quintessence. Mais ce n'est pas tout ; si ce livre est susceptible, comme je le crois, d'amorcer ici un mouvement de reprise intellectuelle et spirituelle, c'est que l'auteur a marqué avec la plus grande netteté le rôle positif que peut et doit jouer la France, la pensée française, en face d'une doctrine à tous égards incompatible à la fois avec le christianisme et avec un humanisme concret, avec une philosophie de la personne dont les origines elles-mêmes chrétiennes ne peuvent d'ailleurs être méconnues par aucun esprit de bonne foi. M. Hermant est d'ailleurs persuadé qu'en prenant plus clairement conscience de ce que nous sommes, de ce que nous avons à représenter dans le monde, nous rendrons à l'Allemagne elle-même un service signalé, nous contribuerons

(1) Grasset.

peut-être à la sauver des aberrations dans lesquelles elle risque de s'engouffrer sans retour. Si au contraire nous nous abandonnons à un sentiment d'impuissance, de stérilité, si nous nous laissons persuader que nous n'avons plus aucun message à apporter, que la France est un musée ou un conservatoire, — nous encourageons dangereusement l'espèce de prophétisme mégalomane qui sévit outre-Rhin. M. Hermant est président du Comité des Assurances ; nul n'a une connaissance plus exacte que lui des problèmes les plus techniques de l'heure présente ; mais en même temps nul n'a déclaré avec plus de force et d'autorité que le drame qui se joue aujourd'hui est d'essence spirituelle et même proprement religieuse. Par là son témoignage prend une valeur exceptionnelle ; et je ne puis dire combien je lui suis reconnaissant de l'ampleur et de la précision avec lesquelles il s'est exprimé sur ces points capitaux.

M. Hermant avait été tenté un instant de dédier son livre aux jeunes gens de vingt ans ; et c'est en effet à la jeunesse qu'il s'adresse avant tout. Puisse-t-il contribuer en quelque mesure à apaiser le profond désarroi que nous avons tous l'occasion de constater autour de nous ! J'ai entendu pour ma part un jeune protestant me dire que même si Hitler nous déclarait la guerre, il ne serait pas évident que nous avons le droit pour nous. Certes nul n'est moins disposé que moi à contester les défauts insignes du Traité de Versailles ou les erreurs que nous avons pu commettre par la suite ; il n'en reste pas moins que le fait pour des Français d'opposer la bonne foi hitlérienne à l'hypocrisie tortueuse de notre politique implique chez ceux qui s'expriment ainsi une altération morbide du jugement. Ce jugement, il nous faut d'abord le redresser. Et pour cela il importe de résister en premier lieu à l'espèce de fascination qu'exerce le dynamisme hitlérien sur des esprits sous-alimentés et que mine, que dissout lentement le plus dangereux complexe d'infériorité. Aux poisons que tous à certaines heures nous risquons de sécréter

ainsi, *Idoles Allemandes* m'apparaît comme le plus puissant antidote dont nous disposions aujourd'hui.

« Le germanisme, écrit M. Hermant, n'est certes pas une doctrine ; on peut même dire qu'il échappe par essence à la méthode des définitions. » Pourtant il est. « Comme un cours d'eau il trace son lit ; dans ce lit sans cesse il circule, il marche. » S'il est immuable, c'est dans son mouvement même, car il nie le repos, il « l'assimile au néant, le raye du nombre des phénomènes humains, le supprime comme attribut de la mort, le refuse comme possibilité de la vie ». D'où la répudiation du souvenir. Je serais tenté d'ajouter, à la lumière de l'Allemagne actuelle, que là où le souvenir persiste c'est comme « mauvais rêve », comme « cauchemar » ; il s'agit alors de l'effacer — comme on répare une brèche, comme on comble une cavité. D'une façon générale le germanisme « respecte » bien si l'on veut le passé, mais il l'abroge ; il « conseille à l'homme de ne tenir aucun compte du passé dans la conduite de la vie et dans la direction de ses actes, il bâtit à la longue des âmes portant en elles, sans même le savoir, ce conseil, cet avertissement ». Et il va lui falloir maintenant dérouler jusqu'au bout les conséquences de cette loi d'activité où il est pris et qui le tient. Mais comment ne pas voir que « lorsqu'il déclare que le but de la vie est la vie même, que le but du travail est le travail même, que le but de la création est la création même, le germanisme... pose le principe de toutes les catastrophes » que nous connaissons ?

On a bien pu dire de l'armée allemande qu'elle était une fin en soi, qu'elle se justifiait par elle-même, que point n'était besoin d'imaginer qu'elle avait pour but de se battre — mais un jour l'armée impériale s'est trouvée d'une taille si puissante qu'elle a cessé de se créer pour elle-même et a brusquement déferlé. De même l'industrie allemande s'est trouvée d'une taille si géante qu'elle s'est brusquement écroulée. « Militaire, industrielle ou mystique, l'Allemagne a parfaitement conscience d'être une

nation créatrice. Mais elle ne s'occupe pas de savoir ce qui adviendra de ce qu'elle produit ; car la création est une fin en soi et il n'est pas allemand de s'arrêter. » J'irai plus loin ; je dirai qu'il y a dans cette idée de création voulue pour soi une sorte d'ambiguïté qui me paraît essentielle à l'esprit allemand ; ce qu'on pourrait appeler un besoin de non-spécification qui réserve l'avenir et permet dans une circonstance déterminée d'accomplir tel ou tel acte dont on aura la ressource de déclarer avec un degré de sincérité incontrôlable qu'on ne l'avait pas prévu, a fortiori pas prémédité.

Le culte de l'activité entraînera la croyance absolue aux miracles de la technique, et l'idolâtrie de la machine qui n'est que du travail matérialisé, et personnifié. « Un peuple de machines mêlé à un peuple vivant, c'est l'instrument le plus propre à l'action du germanisme. » Mais notons en même temps que la joie de créer, de produire va faire place à une volonté froide, et que « rien ne ressemble moins que l'entraînement d'un engrenage à l'acte créateur qui se renouvelle sans répit. A les confondre le germanisme se défigure, et ce qu'il gagne en volume il le perd en fécondité ». Il va être progressivement amené à admettre qu'il est possible à l'homme de changer la nature et que sa mission même est de s'y employer. Il ne pense pas avoir à se régler sur un cours naturel des choses qu'il faudrait d'abord respecter ; ce cours peut être modifié, ce rythme accéléré. Le sort de l'Allemagne est de brûler les étapes. M. Hermant montre avec beaucoup de force que l'inflation, en tant que réquisition de l'avenir, ne peut s'interpréter autrement. Seulement parce qu'elle se sent faite pour bousculer le monde, l'Allemagne est amenée à s'opposer aux autres, à se déclarer différente : les autres, ce sont ceux qui acceptent simplement le rythme naturel des phénomènes ; c'est en particulier la France, qu'elle déclare « immobile et conservatrice », qui « habite son passé plutôt que son avenir ». S'il en est ainsi, on comprend que l'Allemagne, au sens le plus profond, soit non

pas un pays, mais une puissance, non pas *Deutschland*, mais *Deutschtum*. L'Allemagne entendue comme germanicité (non comme *res germana* — le mot *res* ici serait inapplicable), « l'idée de l'Allemagne pareille à ces ondes sonores que n'arrête pas une ligne de douaniers, est plus encore que l'existence même du Reich nécessaire au peuple allemand. Il faut à ce peuple deux Allemagnes, l'une visible, et l'autre suprasensible ». Mais cette Allemagne suprasensible n'appartient pas aux mêmes régions métaphysiques que ce que nos rhéteurs ont souvent appelé la France éternelle ; ce n'est pas une Allemagne de toujours, une Allemagne intemporelle, c'est l'Allemagne de l'avenir — l'Allemagne à créer. On va s'apercevoir ici que la loi de l'activité n'est pas un enchaînement : c'est un déchaînement. La pensée de ces virtualités immenses nourrit l'Allemand, mais elle ne va pas sans une mélancolie métaphysique qui cherche d'ailleurs parfois à s'ignorer elle-même. Il est hanté par l'idée qu'il demeure un barbare ; il se proclame d'ailleurs tel, il s'en glorifie — mais en même temps, à un autre étage de sa conscience de soi, il en est humilié. Ici encore nous trouvons cette *Doppelsinnigkeit* qui vue du dehors apparaîtra comme mauvaise foi, et qui est à certains égards l'indice caractéristique de la mentalité germanique.

L'analyse admirable à laquelle M. Hermant soumet la notion même du Reich illustre ces données que nous ne méditerons jamais avec trop d'application. Le Reich n'est pas une patrie ; il se développe dans une dimension qui est beaucoup moins celle de l'espace que celle de la puissance, et peut-être d'une certaine durée propulsive. L'État, dit fortement M. Hermant, c'est la locomotive des Allemands ; le Reich n'est ainsi qu'un mécanisme au service d'une Allemagne purement dynamique et qui ne donnera jamais d'elle-même une définition ou une expression géographique. Dès lors, « plus le Reich est puissant, plus l'Allemagne est heureuse, mais aussi moins elle est contente » (entendez par là : satisfaite). Plus ses instru-

ments deviennent robustes, plus elle applique en grand sa loi de l'activité, et plus elle perçoit fortement qu'elle est dans son essence même incompatible avec l'univers » — ou plus exactement avec un état donné de l'univers dont il y aurait d'abord à tenir compte. Peu importe donc que ce monde existant refuse à l'Allemagne son adhésion, puisque ce monde, il s'agit en un certain sens de le nier. Après tout, dira-t-elle, je suis là, donc je suis naturelle aussi. C'est aussi la nature qui m'a créée. De quel droit contesterait-on son droit? mais en même temps pour cette créature privilégiée et créatrice, exister c'est produire ; et M. Hermant a raison, je pense, de relever ici une contradiction irréductible et qui est sans doute à l'origine des étranges antinomies que recouvre si souvent l'usage du mot *Vernunft*. « D'un côté le germanisme, prenant la technique comme idole, pense que la logique de notre cerveau peut organiser le monde à sa manière, vaincre les lois de la vie et de la durée, imposer son plan et son rythme à l'évolution créatrice ; de l'autre il refuse à l'homme le droit de contrôle qui précisément pourrait le distinguer des autres êtres. Attitude d'un être collectif qui se révèle plus masculin que les hommes, plus fort, plus près de l'infini... » Et voilà pourquoi dans le germanisme l'amour des avalanches et celui de la discipline ne font qu'un ; car l'individu presque toujours demeure maître de ses actes, tandis qu'une personnalité ethnique peut passer pour une force de la nature. Mais nous voyons ici le point où le germanisme, après s'être posé comme éthique, s'affirme comme religion. L'Allemagne aujourd'hui n'est plus une Idée : elle est une personne divine. Mais une telle religion est par essence non catholique, non universelle, puisqu'elle est inaccessible à tous ceux qui ne sont pas Germains. « Si le Dieu des Allemands est le vrai Dieu, ils sont seuls à pouvoir le connaître puisqu'il est en eux et qu'ils sont en lui. La volupté d'appartenir à la collectivité allemande, de se compter par milliers et de n'être qu'un, de ne vivre que pour cette communauté insai-

sissable, voilà l'extase par où le fidèle approche de son maître divin. » J'ajouterai quant à moi, qu'il n'y a pas ici passage dialectique à proprement parler ; mais plutôt l'un de ces sauts, de ces bonds sur lesquels la métaphysique de Kierkegaard et de ses disciples contemporains a mis un accent si fort. C'est ici d'ailleurs qu'intervient le péché — sans qu'il nous soit possible, me semble-t-il, de le localiser, de dire exactement qui l'a commis, qui au contraire en doit être exonéré ; et si nous raisonnions autrement, si nous « hégélianisions » l'évolution de l'Allemagne vers le néo-paganisme, du même coup nous risquerions de prononcer sur nos valeurs — sur les valeurs dont nous proclamons l'universalité parce que nous nous bornons à les reconnaître sans avoir la prétention de les créer — un jugement qui les résorberait elles aussi dans une dialectique impersonnelle.

Je ne reproduirai pas ici, même de la façon la plus succincte, le remarquable exposé historique qui suit. Je voudrais par contre insister sur l'opposition que développe l'auteur entre hitlérisme et christianisme. M. Hermant montre très bien, en reprenant à son compte les formules des *Deux Sources*, que « M. Bergson a fixé les traits du christianisme et défini son rôle dans l'histoire en formules claires et qui s'imposent à l'esprit, au moment même où le germanisme allait sortir de ses nuages et se camper en plein contraste avec la religion de l'Évangile ». Je nuancerais seulement un peu davantage ; que M. Bergson ait admirablement vu certains des caractères distinctifs du christianisme — en particulier lorsqu'il a marqué qu'on ne passera jamais par voie d'élargissement de la société close à la société ouverte : c'est indéniable. Mais je crois aussi que la philosophie bergsonienne du devenir, en tant qu'elle demeure malgré tout tributaire d'un certain biologisme, n'est pas dotée de l'équipement métaphysique nécessaire pour penser le christianisme (je n'ai pas dit pour le rationaliser — ce qui est hors de question). La « philosophie humaine » dont M. Hermant au dernier

chapitre de son livre s'applique à préciser les conditions peut assurément se relier au bergsonisme, mais à condition que la doctrine de l'évolution créatrice se spécifie métaphysiquement dans un sens qui exclue définitivement toutes les interprétations naturalistes qu'on aurait pu à l'origine être tenté d'en donner, et qu'elle s'oriente vers une affirmation de l'Éternel dont M. Bergson en identifiant l'Être au Statique s'est à lui-même inconsidérément interdit l'accès.

« Le premier caractère de l'être humain, écrit M. Hermant, c'est d'apparaître comme unique en son genre sur la planète que nous habitons... L'homme seul produit individuellement quelque chose qu'aucun autre individu ne peut produire... Seul il possède une pensée qui demeure affranchie des contraintes extérieures. La présence en chacun de nous de cette zone franche nous met à part dans la nature ; elle qualifie, elle définit, elle désigne un être qui n'a pas seulement une existence individuelle mais une existence personnelle et qui par là diffère entièrement des autres : l'être humain. » C'est ce qu'exprime le christianisme en disant que chaque homme possède un corps — et une âme. Notre corps, instrument d'action et de communication, nous met en liaison avec le monde, avec les autres hommes ; nous devrons ainsi nous soumettre à des règles de vie imposées du dehors, mais qui laissent subsister à côté d'elles une morale des pensées, des intentions de l'âme ; et cette morale-là ne peut avoir d'autre source que notre poésie personnelle ; en aucun cas elle ne peut nous être dictée par le corps social. C'est ce que le germanisme au contraire n'admet pas. Méconnaissant la dualité des obligations morales et la possibilité pour l'homme de les harmoniser, il inaugure un conflit à mort entre l'individu et le corps social ; l'un ou l'autre devra finalement abdiquer. Mais par là une philosophie humaine est rendue impossible ; et c'est précisément cette conception anti-humaine qui distingue le socialisme de Marx, qui est la principale création du germanisme.

M. Hermant prétend montrer, trop rapidement à mon gré, que le nationalisme hitlérien était au fond contenu dès l'origine à l'état de germe dans la pensée marxiste, puisque celle-ci identifiait le développement du germanisme et celui de l'humanité. Seule, une différence de terminologie subsiste. « Le socialisme supprime Dieu et fait de l'État un Grand Mogol ; le germanisme divinise l'État : à y réfléchir, c'est tout un. Nier l'idéal religieux ou le confondre avec un but politique revient pratiquement au même. D'une manière comme de l'autre on refuse l'existence de l'âme, et on traite l'homme comme un insecte. La philosophie humaine rappellera que le Fils de Dieu s'est fait homme et non État, et retrouvera par là le fondement métaphysique concret de la doctrine des droits de l'homme qu'une idéologie purement abstraite risque au contraire de dénaturer. »

Mais s'il importe de rappeler d'abord que l'homme n'est point un animal comme les autres, il y a lieu de reconnaître non moins nettement que l'esprit de l'homme et son raisonnement ne sont pas des outils parfaits et d'une impeccable efficacité. « Le mot humain a deux contraires : l'un est « bestial », l'autre est « divin ». C'est ce qu'ont oublié ceux qui ont témérairement entrepris une organisation rationnelle du monde qui se révèle aujourd'hui impossible. L'Allemagne a prouvé entre 1925 et 1930 qu'elle possède au suprême degré la science et l'art de l'organisation, mais aussi qu'il lui manque un discernement précis des circonstances où il est nécessaire ou nuisible de l'appliquer. Le germanisme a imaginé de substituer un monde construit par l'homme au monde traditionnel formé par le temps. Or une philosophie humaine doit au contraire reconnaitre que le domaine propre du raisonnement est circonscrit. En voulant enfreindre la loi du temps, avec ce qu'elle comporte pour l'homme de patience obligatoire, on fait le jeu des forces de destruction. L'homme en s'engageant dans des entreprises surhumaines risque de tomber dans l'inhumain, de

rompre le lien qui l'unit aux fonctions mêmes par lesquelles il est homme ; et là est la signification terrible de ce fléau contemporain qui s'appelle le chômage.

« La troisième condition d'une philosophie humaine, c'est d'admettre comme une vérité d'expérience l'existence de l'humanité. » Et sans doute cette communauté universelle tout ensemble est et n'est point. Elle est un principe, ou mieux encore une exigence plutôt qu'elle n'est une donnée. Nous ne pouvons la concevoir que naissant d'une union, d'un coït des sociétés nationales ; en aucun cas elle ne peut être imaginée comme expansion d'une race unique, ainsi que le veut le germanisme. « Au fond, dit fortement M. Hermant, celui-ci nie obscurément la pluralité des êtres. L'état qui dicte, le syllogisme qui marche, la race qui s'impose, ne sont que trois aspects d'une seule et même conception. Au départ il y a toujours la croyance qu'un principe qui se développe tout seul est plus efficace qu'une conjonction. Or ce qui est vrai dans le monde abstrait ne l'est point dans le monde vivant. L'on raisonne seul, mais l'on ne crée qu'à plusieurs. Lancée sur une voie sans issu, désorganisée par l'organisation, l'Allemagne a enfin tenté d'entraîner dans cette course jusqu'à l'idéal religieux : il n'est que temps de réagir, et, mesurant nos forces à leur aune, *de replacer Dieu dans le surnaturel pour qu'il puisse demeurer humain.* » Si je souligne cette formule, c'est qu'elle me paraît capitale. Mais peut-être la connexion à laquelle il importe avant tout ici de prendre garde est-elle celle qui relie le fait pour l'homme de restaurer autour de lui un monde humain à l'acte par lequel il reconnaîtra à nouveau la transcendance de Dieu. On pourrait encore exprimer ceci en disant que perdre de vue les vérités sur lesquelles un Montaigne a mis l'accent, c'est vraisemblablement, sur le plan métaphysique et même religieux, s'exposer aux plus dangereuses erreurs. Humanisme et christianisme n'ont tendu à se disjoindre et à s'opposer que par suite d'un malentendu qu'il est aujourd'hui essentiel de dissiper.

Plus nous méditerons concrètement sur la structure et la condition, plus nous nous trouverons déblayer du même coup le chemin qui peut ramener à Dieu les consciences égarées. Mais cette méditation suppose qu'on en finisse une fois pour toutes avec les partis pris, les simplifications, les mutilations que déjà l'on rencontre dans un certain idéalisme et que le marxisme pousse à l'extrême. M. Hermant a d'ailleurs raison de noter que, malgré toutes les erreurs de l'hitlérisme, il faut reconnaître qu' « en cherchant à mater l'esprit de conquête de l'industrie germanique, en manœuvrant comme il le fait pour arrêter le mouvement de l'économie accélérée, en réveillant l'amour de la terre, il tend d'une manière obscure, mais de toute sa vigueur, à provoquer en Allemagne un véritable reflux ». Reste à savoir si l'impérialiste raciste ne réduira pas lui-même à néant ces forces authentiques de renouveau. En tous les cas « l'Allemagne sait très bien, et peut-être mieux que nous-mêmes, que l'humanisme n'est pas mort, parce que la France n'est pas vieillie. Ayons l'audace d'avoir raison, d'aimer la mesure avec ardeur et d'être sages passionnément ». Le sens de cette exhortation demanderait, je pense, à être précisé. Il faut avouer que ces notions de mesure, de clarté, etc., par lesquelles des générations successives de rheteurs, dans d'innombrables banquets, ont défini l'idéal français, demandent à être nettoyées de la rouille qui les recouvre. Tout cela est à reprendre *à partir des problèmes*, à partir du donné tragique et mouvant qui est le nôtre ; méfions-nous du tout-fait, surtout dans l'ordre des idées. Sur ce point nous ne serons jamais trop bergsoniens. Les règles d'action et même de pensée ne se laissent pas simplement détacher comme d'une panoplie, ou choisir comme des parapluies dans un vestiaire ; il faut toujours les recréer, et pour cela il faut être soi-même en état de re-création. On a dit les pires sottises sur la France statique opposée à l'Allemagne dynamique. Il doit aussi y avoir, il y a sans aucun doute un dynamisme français, mais c'est un dynamisme

qui est tendu au-delà de lui-même, orienté vers des fins éternelles qui perpétuellement doivent être, non certes inventées, mais redécouvertes, parce que les perspectives changent sans cesse, comme un paysage qui s'ordonne plus parfaitement à mesure qu'en s'élevant on en discerne mieux les plans échelonnés. C'est une erreur funeste que celle qui consiste à opposer intelligence et dynamisme. L'intelligence n'est rien si elle n'est un *acte* qui se renouvelle en s'approfondissant. Nous avons à lutter ici à la fois contre une idolâtrie de l'intelligence qui en l'hypostasiant la nie — et contre la tentation inverse qui consiste à la déprécier en l'opposant à la vie. La renaissance spirituelle française que M. Hermant appelle de ses vœux et qu'il juge avec raison indispensable pour l'Allemagne elle-même supposera d'abord à mon sens un travail philosophique au terme duquel ces données fondamentales si souvent altérées par des doctrines trop partielles seront appréhendées non seulement en elles-mêmes, mais dans leur enchaînement organique. Mais ce travail ne peut être conduit qu'en partant du centre — et c'est pourquoi je suis persuadé que c'est aux chrétiens qu'il appartient avant tout de le mener à bonne fin.

Gabriel Marcel.

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix

De ce triduum de Lourdes, il serait insuffisant de ne retenir que l'émotion d'avoir été une molécule consciente et consentante, roulée, perdue dans de vastes flots. Certes, cet élan de nos désirs, cette amplification de l'âme, née de son immersion dans la prière des grandes foules, est un puissant adjuvant de notre prière particulière. Nous acceptons que notre âme soit enveloppée, que ses étroitesses individuelles disparaissent dans une prière œcuménique. Nos contours trop particularistes y sont adoucis et comme effacés. Nous sentons avec violence et douceur d'immenses émotions collectives. Nous ne séparons plus de nos demandes celles de nos frères. Une seule supplication au Père commun nous englobe tous.

C'est un grand ennoblissement de notre âme et un grand secours. Ils ne suffisent pas cependant. Il convient de n'en pas rester à ces vastes sentiments plus ou moins obscurs, de ne point s'absorber dans ces puissantes ombres. Par respect pour elle-même il nous faut voir clair dans cette aide divine. Cet accroissement doit monter de notre intelligence autant que de notre cœur.

Demandons-nous de quel apport spécial et positif se sont enrichies là notre pensée, notre volonté religieuse, notre charité, afin que notre vie morale soit plus généreuse, plus lumineuse et, au fond, plus commode à notre

âme dans sa pratique du bien. Ces émotions qui nous furent spécialement nourricières, qui nous ouvrirent un domaine providentiellement particulier dans ce vaste édifice religieux où nous vivons, en quelles significations précises se sont-elles consolidées ?

J'en ai pour ma part aperçu trois d'un rapide et superficiel regard. D'autres y apporteront sans doute les compléments nécessaires, et chaque âme est bien libre d'y ajouter.

*
* *

La première naît du sentiment de notre faiblesse mais aussi de notre force : Nous ne pouvons accueillir l'une sans l'autre ces deux idées que la connaissance de nous-mêmes et du secours divin font complémentaires dans l'œuvre de notre salut.

Chacun de nous avec son cœur individuel, avec l'ensemble de ses vues sur le monde matériel et moral, avec sa personnalité agissante, comme il se sent faible, limité, inefficace ! Les plus puissants, qu'arme et que munit l'apostolat de leur parole, de leurs livres, de leur autorité et peut-être même de leur amour, que peut à elle seule l'ardeur de leur âme, engloutis qu'ils sont dans ce débordement de passions nationales où bouillonnent présentement les peuples ? Nous sommes manœuvrés, ballottés, dans ces vastes déterminismes humains qui montent de pesants passés historiques et d'âpres présents sociaux. Le pur et ferme langage de la liberté morale y rend un son si grêle qu'on ne l'y distingue plus.

Mais cet état de choses quasi désespéré est celui même d'à peu près toutes les activités humaines à vues réformatrices ; surtout — triste paradoxe — lorsqu'elles s'exercent pour le bien. Notre bonne volonté n'est par elle-même que faiblesse, et toute sa force et toutes ses

chances viennent de plus grand que nous. Cette faiblesse, pour triompher, doit prendre corps dans du collectif, — et c'est la condition humaine. Mais elle doit aussi se constituer dans du divin, et c'est la condition surnaturelle. Or voici qu'ici ces deux conditions se rencontrent et se confondent. Cette faiblesse s'intègre dans un corps immense, qui est celui de la catholicité. Et nous avons senti s'y joindre derrière elle la chrétienté tout entière. Tous les cœurs de nos frères séparés, dans quelque séparation que les maintiennent leurs divers choix dogmatiques, ont battu avec le nôtre pour la paix. Ceux mêmes qu'enchaîne à la cité officielle leur système de laïcité politique.

Pour nous, ce fut un ordre direct et paternel, donné par le Vicaire du Christ universel. Pour les autres, ce fut un attrait, le sentiment d'une parenté lointaine et de quelque profonde unité de famille. Quelque obscure et ineffaçable filiation les unissait au Maître qui a dit : « Je vous laisse ma paix. Je vous donne ma paix » ! Or c'est par la voix du Pape que parlait ce Maître. C'est la voix du Pape qu'ont trouvée pour s'exprimer ces vastes appels de l'idéalisme et de l'angoisse.

Cet immense bienfait que serait pour le monde une restauration de l'ancienne Unité chrétienne, dans les conditions (peut-être moins chimériques qu'il ne semble) où elle est actuellement possible, nous l'avons donc senti planer sur nous du haut du Ciel comme une ombre sacrée.

***

Pour ce haut lieu de la prière collective, c'est Lourdes qui fut choisi.

Ce qui fait, au sens humain, la grande popularité de

Lourdes, reconnaissons-le : ce sont les miracles matériels, les guérisons médicales. Elles existent, brutales, positives, éclatantes comme les plus lumineux faits cliniques. Et il faut pour les nier les puissantes chicanes de la sophistique humaine, qui, pas plus que les pauvres, ne manqueront jamais. Mais que ces guérisons soient statistiquement fort rares, nous le savons bien. Aucune concurrence à craindre pour les traitements normaux. Aucun exercice illégal de la médecine par celle qui a dit : « Je suis l'Immaculée Conception », et « Je ne vous promets pas de vous rendre heureux dans ce monde mais dans l'autre ». Ces guérisons nous offrent la valeur de témoignage et la fonction de preuve que Lourdes administre miséricordieusement. Mais c'est en un autre domaine qu'il faut principalement chercher sa fonction de bienfait.

Il n'est aucun pèlerin de Lourdes, aucune âme, si peu qu'elle soit collaborante, qui n'y ait rencontré l'appui, trouvé le secours qu'elle y cherchait : fort, délicat, ou les deux ensemble. « On n'a jamais entendu dire... », nous murmure le *Souvenez-Vous*, et il est sans exemple qu'une âme soit frustrée. Si le coup de tonnerre des guérisons corporelles est rare, les bienfaits spirituels sont discrets et innombrables. Marie dédaigne la matière, traverse les corps et frappe aux cœurs.

Or l'essentielle condition de la paix, c'est la transformation des âmes. S'il y faut un miracle moral (et sans doute il le faut), où mieux qu'à Lourdes pouvons-nous le demander ? Répétons avec saint Bernard : « On n'a jamais entendu dire... » Dans ces prières à la Vierge de Lourdes, il nous semble éprouver avec une netteté presque physique cette prodigieuse perception proprement catholique, ignorée de toute autre discipline religieuse, de toute autre vie mystique, de toute autre Église, et qui est ce qu'on pourrait appeler : la maternité de l'Éternel.

***

Et enfin, du rôle que s'est donné Marie, retombons au nôtre, puisque (il faut oser le dire) notre Salut humain est dans la collaboration de ces deux activités et que Marie daigne associer sa sainteté à notre misère.

Un devoir nous est apparu à Lourdes avec une clarté qu'il n'eût pas eue, sans cette rencontre entre la Vierge et nos cœurs. Appelons-le de son nom : c'est le devoir de charité envers les hérétiques.

Il en est de plusieurs sortes : des hérétiques de la pensée nationale comme de la pensée religieuse ; des hérétiques de la paix ; des tenants de la « statolâtrie ». A la suite de Notre Saint-Père le Pape, l'Éminentissime Cardinal Légat a dénoncé leur erreur doctrinale avec toute la force et l'autorité nécessaires. Mais nous savons bien, — l'Église nous l'ayant assez dit —, que cette haine des erreurs est vaine si elle ne se complète par la charité pour les cœurs qui se trompent. On ne convertit le cœur et la pensée hérétiques, ni par la haine de l'un, ni par la réfutation pure et simple de l'autre, mais par l'effort d'aimer et de chercher à comprendre ce qui dans leur âme peut être compris et aimé. De telles recherches sont rarement infécondes et le chercheur trouve presque toujours. Il n'est aucun autre moyen ni surnaturel, ni humain, d'incliner vers le droit chemin moral ces conscientes aberrantes, ni de faire que ces mèches qui fument encore consentent enfin à éclairer. La loi d'aimer le prochain n'est levée pour aucun prochain. Bien des « séparés » n'ont point perdu la charité. Beaucoup sont des corps agenouillés, qui se trompent d'autel.

Une œuvre et un effort personnels de rapprochement de cœurs et de pensées précèdent donc ici cette grande œuvre internationale que nous cherchions à Lourdes

dans l'intercession de Marie. La demande de paix que nous présentons à l'Agneau de Dieu, la promesse du Christ : « Je vous laisse ma paix », c'est à la Communion que l'Église les formule, avant le partage en commun du pain et du vin consacrés, qui est la marque la plus puissante de paix intérieure, de compréhension, de charité fraternelles.

La paix, il faut donc en premier lieu l'installer dans nos cœurs, avant et afin de l'instaurer entre les peuples. Elle doit d'abord être l'état particulier de chacune de nos âmes, et ce haut état moral se conquiert au prix d'un effort et ne naît pas spontanément. Individuellement, familialement, nationalement, exerçons-nous à sentir et à penser dans la paix. C'est aux âmes de bonne volonté qu'est promise cette paix sur la terre.

Mais ensuite comment faire, et dans quelle direction exacte travaillera cet amour dont nous aurons au préalable pourvu nos cœurs?

La réponse à de telles questions ne relève plus cette fois de la prière. Elles mettent en jeu toutes les techniques du droit, de l'économique, de l'histoire, d'autres techniques encore. Elles sont matière d'analyse pure, ce qui est le domaine propre de l'intelligence discursive. La morale, qui dirige le technique, ne l'absorbe pas. Ce serait une erreur grave que de ne pas réserver aux causes secondes le rôle et le domaine que Dieu leur a attribués. Il suffit à la vie spirituelle et à la prière d'intervenir pour inciter, orienter, encourager l'intelligence.

*
* *

Ces considérations et bien d'autres palpitaient dans notre prière. D'autres lumières, assurément, purent éclairer d'autres cœurs. Mais telle nous a semblé la condition

essentielle et comme la définition d'une supplication vraiment œcuménique, que toute la fraternité humaine y priât à la fois. Les âmes priaient la Reine de la Paix, en une immense continuité eucharistique. Elles priaient directement pour elles-mêmes, pour leurs besoins, pour leur bonheur, et par représentation pour les besoins et pour le bonheur de leurs frères, nationalement séparés. Elles priaient pour tous ces prochains qui s'ignorent, pour tous ceux qui ne peuvent se connaître, pour ceux mêmes qui ne le veulent pas. Ce n'est pas seulement en liens d'une solidarité matérielle et humaine que sont liés entre eux les bonheurs.

J. Malègue.

Memento des Revues

Revue Biblique, 1er avril. — R. P. A.-J. Festugière : *Les mystères de Dionysos.*

Nouvelle revue théologique, mai. — J. Bonsirven, S. J. : *Individualisme chrétien chez saint Jean.*

Et c'est parce qu'il est l'œuvre de l'Esprit que cet individualisme, loin d'être un danger pour l'unité de la société chrétienne, ne peut que la resserrer : Le Saint-Esprit, âme de l'Église, en même temps qu'il dirige dans son ensemble l'édification du Corps du Christ, inspire à chacun des membres les activités qui doivent le mieux concourir à l'accomplissement du dessein, de toute éternité arrêté par le Père.

Henri Carpay, S. J. : *La nouveauté de l'Action Catholique.*

Mais qu'est-ce que l'Église, au concret, sinon des chrétiens?

Et comment parler de diffusion de l'esprit chrétien si on ne trouve pas des hommes chrétiens, des femmes chrétiennes, des jeunes gens chrétiens, des chefs d'État chrétiens, pour rendre réel et agissant cet esprit, qui, sans corps, n'est qu'une abstraction?

Aux laïcs, donc, de répondre à l'appel du Pape.

Aux chrétiens de comprendre la tâche sublime qui leur est dévolue.

Le monde aux abois demande un Sauveur.

Il n'en est d'autre que l'Église. Et celle-ci n'accomplira aujourd'hui sa mission que par cette voie, que nous avons tâché d'expliquer et que les Papes désignent sous le nom d'*Action Catholique.*

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Savoir pour agir.*

J. TONNEAU, O.P. *Le double problème du profit.*

Voici un fort brillant essai sur l'idée de profit. Essai impartial au demeurant, et ce n'est point son moindre mérite, car, comme l'écrit l'auteur lui-même, « on est toujours sûr de se faire écouter lorsqu'on tonne contre le profit ». Mais il renonce à ce facile succès pour instruire, sans passion, le procès du profit.

A.-D. TOLÉDANO. *Chronique de Politique étrangère.*

Fautes passées et réalités présentes.

ROBERT RICARD. *De Mexico à Buenos Aires.*

Professeur à l'Institut des Hautes-Etudes de Rabat.

Plusieurs livres nous ont parlé, ces temps derniers, de l'Amérique latine. Peut-être n'ont-ils pas assez marqué combien grande y fut l'action civilisatrice de l'Espagne. On en trouvera ici une critique autorisée.

K. T. *Carin Goering.*

Les journaux nous ont décrit les splendeurs du mariage du général Goering : il n'est peut-être pas inopportun — et il est assez piquant — d'évoquer le visage de sa première femme, Carin, que, dit-on, il a passionnément aimée.

JACQUES MADAULE. *La voix d'un sage.*

Le R[me] Père Gillet nous rappelle, dans *Culture latine et ordre social,* des vérités éternelles par trop oubliées.

Billet de Civis

Savoir pour agir

Il est bien acquis aujourd'hui que nous sommes fixés et qu'il n'y a plus rien d'essentiel à découvrir. De nombreux esprits convergent au même point : après M. Lucien Romier montrant les faiblesses internes du système capitaliste, après M. André Siegfried analysant avec pénétration de quoi est faite la crise de l'Europe, voici M. André Philip qui conclut au même diagnostic sur le fond. Ils rejoignent Henri de Man nouveau ministre de Belgique, quelques déclarations de Franklin Roosevelt et celui qui, le premier, a publiquement discerné la profondeur du mal : Benito Mussolini. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres.

La confrontation dégage une communauté de vues, à savoir que les erreurs des esprits, l'entraînement à une recherche passionnée des biens inférieurs, dans l'infidélité aux règles éprouvées d'une séculaire sagesse chrétienne, ont déchaîné les puissances aveugles, sociales, économiques, naturelles. Et les hommes, les institutions, les États, bien loin de conduire, en sont devenus les jouets. En sorte que — M. Thierry-Maulnier dit vrai — la crise est bien dans l'homme, sans qu'on soit autorisé pour autant, aujourd'hui plus qu'hier ou demain, à en déduire qu'il faut guérir les hommes sans toucher aux institutions.

Il est donc exact de dire, comme M. Lucien Romier, que le procès du capitalisme est le procès des éducateurs du temps présent; comme M. André Siegfried, que la crise économique s'emboîte dans la crise plus générale d'une civilisation qui

soulève le problème de la direction spirituelle du monde. Mais il faut prévoir que l'adaptation ira, pour notre vieux continent, jusqu'à un changement de structure, ainsi que dit encore M. Siegfried. Car le mouvement est amorcé.

Et c'est bien encore ce que disait le Duce, en novembre 1933, à son Conseil des corporations, lorsque, rappelant que l'Europe n'est plus le continent que dirige la civilisation humaine, sans qu'un autre soit prêt à lui succéder, « constatation dramatique que les hommes qui ont le devoir de penser doivent faire », il ajoutait : « L'Europe peut encore tenter de ressaisir le gouvernail de la civilisation universelle, si elle trouve un minimum d'unité politique », une entente politique qui ne peut avoir lieu que si de grandes injustices sont d'abord réparées.

A coup sûr, le mal est spirituel, au sens propre du mot. Le principal remède sera du même ordre, et il va sans dire que les esprits souffrants ne sauraient être vraiment et foncièrement guéris si leur nature blessée ne tient son remède d'en haut, par communion à l'ordre surnaturel. Mais quelle guérison attendre si les hommes, tournés à nouveau vers les hautes vérités nourricières contre lesquelles il n'est pas de salut, demeurent tiraillés en bas dans les conflits inextricables des activités temporelles, politiques ou économiques, toujours infestées des erreurs du siècle passé, celles-là mêmes dont les fruits sont connus de tous. Car les hommes, et plus encore les sociétés, ne se portent pas d'un seul mouvement à la vérité retrouvée; leur guérison est lente; leur chemin de vertu comporte maintes étapes. Et l'angélisme ne leur vaut rien. A leurs efforts, doit se joindre l'assistance du ciel, sans lequel tout retombe bientôt. Mais aussi la participation à un bien commun qui n'est pas un bien abstrait, mais exige un ensemble de bonnes institutions fort concrètes. Puisque, dans l'ensemble, nous savons, il serait temps peut-être d'apaiser le tumulte et d'agir en conséquence.

CIVIS.

Le double problème du profit

On est toujours sûr de se faire écouter lorsque l'on tonne contre le profit. Renonçons à ce facile succès, pour instruire, sans passion, le procès du profit.

Avant de requérir contre lui, avant même d'instruire sa cause, faisons au profit les interrogations d'usage sur son identité. Qu'est-ce que le profit, d'où vient-il?

J'entends des témoins à charge : le profit n'est que le fruit de l'injustice. Sous mille formes différentes, on le reconnaît à ce signe : rente du sol, profit de l'entrepreneur, bénéfice commercial, intérêt capitaliste, le profit est un avantage frauduleusement usurpé ou violemment extorqué par le plus habile, le plus fort ou le plus heureux. Le profit n'a pas d'origine avouable ; il est le fruit du hasard et de l'exploitation. Nullement, protestent les témoins à décharge. S'il y a d'injustes ou plutôt de faux profits, le profit authentique récompense un effort intelligent et fécond. Le vrai profit, celui qui dure et se consolide, suppose des services rendus.

Je sens que la discussion prend un tour trop passionné. Je refuse de prendre parti pour ou contre le profit, mais je demande quelques éclaircissements sur la nature du profit. C'est bien simple, me répondent les économistes. Le profit, quelque forme qu'il prenne, réside essentiellement dans une différence entre un prix d'achat ou un prix de revient et un prix de vente. Tout le génie des affaires, leur alpha et leur oméga, leur mobile et leur

loi, consiste dans l'art de faire surgir cette différence. Entre le prix de revient et le prix de vente, comme entre les mâchoires d'un étau, se déploie l'activité économique. Réussit-on à les tenir largement écartées, le profit s'étale, les affaires s'animent, on travaille, on respire, on vit; c'est la prospérité. Quand la tenaille se referme, c'est-à-dire quand le prix de revient rejoint le prix de vente, à plus forte raison quand il dépasse celui-ci, le profit s'évanouit, on étouffe, toute vie économique est suspendue; c'est la crise. Voilà tout le mystère.

Il y a donc profit et profit, car plusieurs procédés permettent de tenir écartées les branches de ce redoutable étau. Cependant tous les procédés concevables peuvent se ramener à un très petit nombre de types. Tout d'abord, il n'est que d'acheter au moindre prix ou de produire au moindre coût; ensuite, il faut tenir bien haut les prix de vente. Cette tactique me rappelle le mot d'un honnête maquignon que l'on me citait récemment : « Les affaires, c'est acheter le meilleur marché possible et vendre le plus cher possible. » Ce maquignon avait compris. Acheter bon marché, vendre cher, cela ne veut pas dire nécessairement acheter à vil prix, au-dessous de la valeur, ni vendre au-dessus du juste prix. On doit acheter et vendre honnêtement. Mais c'est tout un art que d'acheter et vendre à propos et avantageusement, sans léser ni fournisseur ni client et même en leur rendant service. Le maquignon oublie un troisième procédé : il consiste à améliorer la marchandise en lui apportant un surcroît de valeur économique qui justifie un prix de vente supérieur. Au fond, industriels ni commerçants ne peuvent grandement modifier prix d'achat et prix de vente, dans les limites de l'honnêteté; mais il leur est permis de transformer utilement les produits, pour les mettre à même de mieux satisfaire les besoins; ils les

transportent vers les grands centres de consommation; ils les détiennent en magasin, les présentent commodément au client, en fournissent la quantité voulue et au moment voulu. Ces transformations et facilités représentent généralement des services utiles qui confèrent aux objets une valeur nouvelle et légitiment un gain. Bien entendu, en toutes ces affaires, on court un risque. Il ne suffit pas en effet de « valoriser » les produits pour pouvoir les vendre avec profit : nulle valeur ne se créant *ex nihilo*, toute valorisation suppose une dépense de valeurs économiques. Notre industriel, notre entrepreneur de transports, notre détaillant, paient des salaires, amortissent des capitaux, versent des primes d'assurances, reçoivent des feuilles d'impôts, supportent des frais généraux, et il faut que la somme de ces dépenses soit aussi faible que possible par rapport au surcroît de valeur à obtenir. Justement c'est cette différence entre les frais exposés et la plus-value réalisée qui définit ce qu'on appelle le rendement d'une entreprise, d'un procédé de fabrication, d'un système de transport. C'est la source précise du profit, lorsque profit il y a.

Lorsque profit il y a. Car le profit ainsi correctement entendu pose un double problème. Non seulement le problème de sa légitimité morale, auquel tout le monde pense. Mais d'abord et avant tout le problème de sa possibilité technique. Certains répètent volontiers que le profit n'est plus de nos jours qu'une curiosité archéologique, j'entends le profit qui n'est pas forcé et qui ne se résout pas en vol ou rapine. Le profit est un oiseau rare, si rare que sa vue semble suspecte et qu'on l'attribue instinctivement à je ne sais quelle sorcellerie maléfique.

Excluons donc une fois pour toutes cet oiseau de malheur qu'est le profit injuste; nous sommes tous d'accord sur ce point. Reste le profit normal, né de l'activité

industrieuse, de l'ingéniosité, des services rendus, bref du travail intelligent. Je remarque d'abord que cet honnête profit, qui semblait tout naturel à nos parents, n'est pas un phénomène économiquement et socialement nécessaire. Chacun sait que l'économie ne fut pas toujours et partout fondée sur le mobile et gouvernée par la loi du profit. Je ne refuse donc pas d'envisager le retour d'une économie fondée, par exemple, sur l'idée de fonction ou de service. J'admets même sans barguigner que différents indices aiguillent dans cette direction et je ne vous taxerai pas de bolchevisme si vous croyez que le règne du profit est sur son déclin. Après tout c'est bien possible et l'avenir m'est inconnu. Mais il n'est pas nécessaire d'interroger les entrailles d'un poulet ou le marc de café pour savoir que ni la foi ni les autres vertus chrétiennes ne sont rigoureusement liées à une structure économique fondée sur la recherche du profit. Aussi bien le royaume du profit a perdu quelques-unes de ses provinces. Il y avait naguère quelque profit à espérer de la culture du blé ; cette culture est-elle aujourd'hui rémunératrice ? Couvre-t-elle seulement ses frais ? Et que deviendrait notre agriculture si l'on ne soutenait les cours par des procédés artificiels, comme on soutient le moribond avec des ballons d'oxygène ? Je ne proteste aucunement contre ce soutien, parfaitement justifié. Je constate seulement qu'une branche importante de l'économie mondiale échappe à la loi du profit ou, ce qui revient au même, ne s'y soumet que par artifice et équivoque. Du reste, ce phénomène n'est pas inouï. Les routes, les fleuves et canaux, les ponts, constituaient anciennement des sources de profits pour le propriétaire ou pour le prince ; ces sources sont depuis longtemps taries. L'exploitation des chemins de fer subit sous nos yeux la même disgrâce. Jadis les porteurs d'eau formaient une corporation

importante et vivaient honnêtement de leur métier; aujourd'hui la distribution de l'eau constitue presque un service public à qui l'on ne demande pas d'être rémunérateur mais seulement de fonctionner. On m'a affirmé, lors de récents et importants travaux dans l'est de la France, que la lumière et l'énergie électriques pourraient d'ores et déjà être distribuées à un prix infime; nous payons trop cher le kilowatt, me disait-on, parce que la production et la distribution de l'électricité sont organisées de la façon la plus anachronique sur le pied des affaires lucratives.

Malgré tout l'on exagérerait en niant absolument la possibilité technique du profit honnête. Autant je suis prêt à envisager pour demain ou après-demain une économie dont la structure exclurait le profit, autant je tiens que la structure économique actuelle suppose la possibilité et implique même dans une large mesure la nécessité du profit. C'est là un fait d'observation contre quoi nul principe ne prévaut et qui de soi n'engage nullement la morale chrétienne. Jusqu'à nouvel ordre, la première question relative au profit, celle de sa possibilité technique, reçoit donc une réponse affirmative. En fait nous constatons que, moyennant des prodiges de ténacité et d'ingéniosité, un certain nombre d'industriels, de banquiers, de commerçants, parviennent, sans léser la justice, en achetant et en vendant au juste prix, à tenir écartées les deux branches de l'étau, prix de revient et prix de vente. Nous ignorons si cela durera et combien de temps, mais le fait est constant. Et l'analyse nous révèle que le profit ainsi conçu correspond à un accroissement de valeur, par un aménagement industrieux et intelligent d'utilités, dont l'industriel, le commerçant, l'homme d'affaires ont l'initiative et dont ils supportent les risques.

*
* *

Ce premier problème étant résolu (du moins pour aujourd'hui, ce qui suffit), celui de la légitimité morale du profit va se poser de façon intéressante et pratique. Non pas que la morale n'ait rien à voir dans l'organisation structurelle de l'économie : je crois au contraire que si le régime du profit s'avérait impuissant, périmé, donc néfaste par insuffisance, les autorités sociales seraient tenues, au nom de la justice et en conscience, de lui substituer une organisation meilleure. Elles auraient tort, sous prétexte de sauvegarder les droits acquis, de se cramponner aux situations acquises et de maintenir par artifice ou par contrainte une structure économique défaillante. Mais si l'on admet ce fait qu'en l'an de grâce 1935 une grande partie des fonctions économiques incombent à des entreprises mues par l'appât du profit, le problème moral concret se pose pratiquement dans les termes suivants : Vu que le profit est techniquement possible et qu'il n'implique pas nécessairement d'injustice, à quelles conditions la recherche du profit se légitime-t-elle moralement ?

Remarquons en effet que la possibilité technique du profit, entendez d'un profit pur de toute malhonnêteté intrinsèque, ne suffit pas à justifier positivement la recherche du profit. Celui-ci, tel que nous l'avons décrit, a le mérite négatif de n'être pas essentiellement mauvais. De soi, il reste à ce stade d'indifférence ou de neutralité morale. Autrement dit, passer son existence terrestre à faire naître des profits, à faire ressortir une marge bénéficiaire entre un prix de revient et un prix de vente, ce peut être un jeu innocent, mais on ne voit pas que ce jeu trouve en soi de quoi tenter un chrétien, ou seulement

un païen honnête et raisonnable. Pour s'y livrer, il faut justifier d'un bon motif. D'ailleurs les hommes d'affaires ne manquent pas de tels motifs. Ils n'avoueraient point facilement que la recherche du profit se justifie par elle-même. Leurs mobiles sont divers, de qualité inégale, mais ils existent toujours. C'est pourquoi concrètement la recherche du profit, ou plus généralement l'activité économique, ne demeure jamais indifférente; elle est bonne ou mauvaise selon les buts qu'on lui donne. La qualité morale du profit dépend donc des mobiles qui commandent la recherche du profit; la fin justifie seule ici le moyen, étant bien entendu que le moyen dont il s'agit n'est pas essentiellement injustifiable ou le profit essentiellement injuste.

Voici du reste, spécialement en matière de profit commercial, la pensée de saint Thomas : « Si le profit, qui est le but des affaires, ne comporte de soi aucun caractère d'honnêteté ou de nécessité, il n'offre non plus rien de vicieux ou de contraire à la vertu. Rien n'empêche donc le profit de s'orienter vers quelque fin nécessaire ou honnête. C'est par là que les affaires deviennent licites, lorsque par exemple on destine le profit, cherché avec mesure dans les affaires, à la vie de sa famille ou au soulagement des malheureux; ou encore lorsque l'on s'adonne aux affaires en vue du bien public, pour fournir au pays les ressources nécessaires à sa vie et que l'on recherche le profit non comme le but final, mais comme le prix de son effort (1). »

Cette doctrine permet de couper court à deux tentations. D'abord à celle des hommes d'affaires dont le bon sens robuste et un peu court redoute l'intrusion de la

(1) *Somme Théol.*, IIa IIae, qu. 77, art. 4; dans l'édition de la Revue des Jeunes, *La Justice*, t. III, pp. 202-204.

morale ou, comme ils disent, du sentiment, dans l'activité économique. « Les affaires sont les affaires ; elles sont commandées par la recherche du profit ; je ne suis pas un philanthrope ; je ne produis pas pour donner du travail à mes ouvriers, mais je paie des salaires pour produire et je produis pour gagner. Sans profit, il n'y a pas de charité qui tienne, je suis contraint de licencier mon personnel, bon gré mal gré, si ce n'est aujourd'hui ce sera demain. » On coupe court également aux scrupules du patron chrétien qui, sous prétexte de mettre la charité au cœur de sa vie d'affaires, serait tenté de perdre de vue le rôle essentiel du profit dans la technique de l'entreprise. Bien loin de s'exclure, en effet, profit et charité, profit et vertus morales, doivent aller de pair dans la pratique des affaires.

Il ne s'agit pas seulement de consacrer à la charité, sous forme de bienfaisance ou d'aumônes, les ressources surabondantes nées peut-être du profit ; chacun sait que l'on est tenu strictement de verser le « superflu » dans le « sein des pauvres », et cette doctrine générale ne pose aucun problème spécial au profit. Il s'agit de soumettre à la charité la recherche même du profit, non la richesse acquise, mais le mécanisme de son acquisition. Or, sans vouloir établir d'opposition tranchée entre deux catégories de profits, il est commode pour l'analyse de distinguer, d'une part les affaires petites et moyennes, d'autre part les grandes affaires.

L'entreprise petite ou moyenne est fondée et conduite par quelqu'un qui ne demande qu'à vivre, à faire vivre les siens, à tenir son rang. Son mobile est naturellement, dans notre économie actuelle, la recherche du profit, celui-ci devant être affecté à l'accomplissement de quelques devoirs primordiaux imposés par la charité et par les vertus qui accompagnent et servent la charité. En

d'autres termes, le profit est utilisé dans la sphère relativement restreinte des obligations communes et essentielles : devoir d'assurer sa propre vie, celle des siens, dans une certaine mesure celle de tous ceux que la Providence met à la charge de chacun, depuis la femme, les enfants, jusqu'aux parents éloignés, aux serviteurs, aux ouvriers, bref la vie, au sens général, du prochain tel que le définissent et le qualifient les circonstances. Par ailleurs, ce que nous savons sur la possibilité technique du profit authentique donne à penser qu'une affaire ne l'engendre normalement que si elle dégage une vraie valeur économique ; dans la sphère relativement étroite où se déploient nos entreprises petites et moyennes, l'acquisition normale du profit résulte donc d'un service rendu, d'un bienfait économique, d'une valeur mise en circulation, en même temps qu'elle conditionne la durée de ce service, le renouvellement de ce bienfait, la conservation et l'accroissement de cette valeur. Par où l'on voit que la charité et, plus généralement, les vertus communes et nécessaires, christianisent le profit, non seulement après coup en rectifiant l'usage des richesses, mais dans sa genèse même, c'est-à-dire en tant que la recherche du profit anime l'activité économique, car normalement, en faisant naître le profit, on sert et l'on se donne les moyens de servir, ce qui est en somme le devoir de chacun.

Les grandes affaires ont également pour but immédiat et pour loi la recherche du profit. Cependant s'il s'agissait uniquement, par le profit, de pourvoir au nécessaire des entrepreneurs, on ne s'expliquerait pas l'ampleur de ces affaires. Leur caractère exorbitant (que l'on songe par exemple aux grandes affaires mondiales de pétroles, de métallurgie) est vraiment démesuré, donc injustifiable moralement si elles n'ont d'autre but que d'assurer le nécessaire à ceux qui les mènent. Bien entendu, elles assurent

ce nécessaire et sous ce rapport on peut les traiter comme les affaires moyennes ou petites ; mais en outre elles doivent jouer un autre rôle, qui déborde la sphère des obligations communes, individuelles ou familiales. Certes, il ne s'agit pas de leur interdire, ici même, le profit : ce serait les condamner à disparaître et certaines fonctions qu'elles remplissaient ne seraient plus remplies. Il ne s'agit pas davantage de réduire leurs profits à des proportions mesquines ; ces grandes affaires peuvent et doivent recueillir des profits considérables, aux proportions royales. Mais que leurs fonctions en retour soient royales elles aussi. Que par exemple elles rendent à un pays, à un continent, au monde entier, le service de lui fournir à des conditions avantageuses des produits aussi nécessaires que le pétrole, le blé, les métaux. Il est ridicule de demander à ces entreprises de travailler par charité ou par philanthropie : telle n'est pas leur vocation, car elles ne sont que des organisations techniques construites en vue de rendre des services générateurs de profits. Mais ce qu'on ne peut demander aux entreprises elles-mêmes, douées d'une personnalité et d'une responsabilité fictives, on doit le demander aux hommes qui conçoivent, mettent sur pied et conduisent ces affaires. Le fait que ces hommes sont associés, en leur attribuant une puissance plus grande pour le bien comme pour le mal, n'ôte rien à leurs obligations morales essentielles (1). Des profits réalisés en d'aussi grandes proportions doivent correspondre à des

(1) Cette puissance, par des artifices et des pressions que nul n'ignore, leur permet d'acheter au-dessous du juste prix et de vendre au-dessus. Il va de soi que cette manière de faire naître le profit constitue une fraude ou une injuste extorsion, que l'on ne saurait confondre avec l'honnête profit. C'est par de telles méthodes que certaines entreprises, inégales à leurs fonctions, préparent leur propre ruine, comme les rois incapables préparent les révolutions.

services de même envergure. Autrement, l'on ne pourrait justifier moralement, sinon le principe même de ce profit, du moins sa démesure. La charité ou la philanthropie se revêt donc de magnificence ou de magnanimité, en répandant ses services et ses bienfaits au-delà du cercle des obligations communes, au-delà du cercle familial, au-delà même du cercle national, sur des peuples, sur des continents, sur le monde entier.

Parmi ces bienfaits, le plus sensible et le plus immédiatement apprécié consiste sans doute à procurer du travail aux ouvriers ; mais gardons-nous ici encore, ici surtout, de toute illusion sentimentale. Ce bienfait comme les autres est conditionné par la possibilité du profit. En dernière analyse, les salaires versés ne sont qu'un moyen et un résultat provisoires, que la disparition du profit frapperait irrémédiablement de stérilité et de caducité. La faiblesse tragique de l'économie moderne ne consisterait-elle pas justement dans son impuissance à servir, dès que le service n'est plus soutenu par le profit ? (1) Quoi qu'il en soit, pour le moment, la recherche du profit s'impose et se justifie moralement comme l'organe d'une fonction indispensable, comme l'instrument normal d'un service économique.

Au double problème qui vient d'être sommairement discuté, on peut apporter une double réponse. Il ne faut pas condamner le profit en soi, puisque les conditions

(1) S'il en était ainsi, on concevrait aisément, sans être prophète, comment doit finir notre régime économique. Les services essentiels seront toujours assurés, sauf en période critique. Si le mobile du profit n'y suffit point, d'autres le remplaceront ou le complèteront. La transition peut être violente ; elle peut aussi se faire insensiblement, au fur et à mesure que s'éteindront, faute de profit, les organes d'une économie qui ne respire que par lui et ne se meut que pour lui.

présentes de la vie économique font de la recherche du profit le véhicule du progrès et n'excluent pas la possibilité d'un profit authentique. Cette première conclusion suppose que l'on ne se méprend pas sur les origines de ce profit authentique : ni achat au-dessous du juste prix, ni vente au-dessus, ni salaires injustement réduits, mais, entre le prix de revient et le prix de vente, écart justifié et mesuré par une valorisation industrielle ou commerciale. Le profit étant reconnu possible, sa recherche se justifie moralement, non par elle-même, mais en tant que le profit se présente comme la mesure, la condition et la rémunération d'un bienfait ou d'un service proprement humain, *stipendium laboris*. En ce sens, l'activité économique, commandée immédiatement par la recherche du profit, se subordonne, en lui et par lui, aux vertus de charité (philanthropie en langage païen), de justice individuelle ou sociale, de libéralité, de piété filiale ou patriotique, de magnificence, etc. De cette subordination, l'activité économique, sans cesser d'être essentiellement une recherche du profit, tire valeur d'*honnêteté morale* et, en outre, pour le chrétien, valeur de *mérite surnaturel*.

J. TONNEAU, O. P.

Chronique de politique étrangère

FAUTES PASSÉES ET RÉALITÉS PRÉSENTES

Il faut nous habituer à voir la situation internationale sous son vrai jour, qui n'est pas un jour sans nuages, loin de là.

Le présent ne peut se comprendre si l'on néglige le passé proche. Le passé proche, c'est Versailles, dont il ne reste de présent que les clauses territoriales et coloniales.

La grande erreur du traité de Versailles fut d'être un compromis entre deux systèmes : le système des traités d'autrefois, imposant au vaincu les conditions du vainqueur, en un mot le système de force, et celui — tout chrétien — d'un châtiment infligé à un État qui a commis un crime contre la communauté internationale.

Je dis : « tout chrétien ». Car la conception de la guerre chez les théologiens et les canonistes catholiques, depuis saint Augustin jusqu'à Victoria et Suarez, en passant par saint Thomas d'Aquin, la conception qui est restée celle de l'Église, fait de la guerre une opération destinée uniquement à « maintenir le droit (1) » et des traités de paix les instruments destinés à punir les États coupables d'une violation du droit.

Les soldats alliés étaient convaincus de faire « la guerre du droit ». Les plénipotentiaires alliés affirmaient con-

(1) Voir à ce sujet R. Regout, S. J. : *La doctrine de la guerre juste de saint Augustin à nos jours*, Paris, 1935 (Pedone), p. 19.

clure la paix du droit, et ils traitaient donc l'Allemagne en coupable. Mais c'était là que gisait l'erreur.

Tout coupable est habilité à se défendre, et devant des juges. Or le tribunal, en la circonstance, était composé des Alliés eux-mêmes, à la fois juges et parties ; et, contrairement aux autres traités, au traité de Francfort lui-même, le traité de Versailles a été imposé sans discussion au vaincu.

Il nous faut dire franchement ces choses, dussent-elles nous être pénibles à avouer, car elles sont, selon nous, à l'origine de la situation actuelle. L'erreur commise alors n'est d'ailleurs pas imputable à la France seule ; elle fut partagée par l'Angleterre, l'Italie, et par le président Wilson lui-même.

Ayant établi une paix qu'ils estimaient une paix de justice, les Alliés ont fondé une Société des Nations destinée notamment à faire que les nations entretiennent « au grand jour des relations fondées sur la justice et l'honneur », observent « rigoureusement les prescriptions du Droit international », fassent « régner la justice et respectent scrupuleusement toutes les obligations des traités (1) ».

Or le Reich n'a cessé de protester contre le traité de Versailles, qui, selon lui, n'était pas un traité, mais un *diktat*, un châtiment qui lui était imposé. Certes on doit infliger un châtiment à un coupable, mais il importe que ce châtiment ait été régulièrement décrété, donc par un tribunal impartial, et que ce tribunal ait à sa disposition les forces nécessaires pour faire respecter sa décision. En 1919, le tribunal, qui aurait pu être formé de juges choisis parmi des ressortissants neutres, ne l'a pas été : quant aux forces de coercition internationales, elles n'existent même pas encore, quoique la S.D.N. fonctionne depuis quinze ans et qu'elle prévoit à son article 16 une action

(1) Préambule du Pacte.

militaire commune contre l'État coupable d'avoir rompu ses engagements internationaux.

Par l'article 8 du Pacte, le Conseil de la S.D.N. devait préparer des plans de réduction des armements ; le préambule de la partie V du traité de Versailles portait par ailleurs que le désarmement de l'Allemagne devait « rendre possible la préparation d'une limitation générale des armements de toutes les nations ». Or les plans ont bien été préparés par le Conseil, mais treize ans après la signature du traité, et ils n'ont pas abouti. Pourquoi ?

Pour la simple raison que le Reich a continué à armer en secret, et qu'au lieu d'en faire état officiellement, les Alliés, sauf la France — et nous-mêmes n'avons pas agi avec assez de force à cet égard — ont préféré fermer les yeux. La question des armements secrets de l'Allemagne était une question « tabou ». Résultat : aujourd'hui le Reich accuse franchement le reste de l'Europe, et même du monde, d'avoir continué à armer alors qu'il était désarmé, et en prend prétexte pour constituer des forces militaires, navales et aériennes menaçantes, et un matériel formidable.

Le peuple allemand se croit donc victime d'un déni de justice et ses dirigeants font naturellement tout pour l'entretenir dans cette idée. Le Führer, parlant le 1er mai à ses « compatriotes allemands », affirmait qu'il ne pouvait renoncer à « l'honneur du peuple allemand devant le monde ». Toujours la question de la culpabilité de l'Allemagne dans la guerre. Or, la question ne se pose plus aujourd'hui, puisque les réparations dont elle était le fondement juridique ont été supprimées. C'est donc à titre d'argument sentimental que M. Hitler recourt au vieux cliché de « l'honneur allemand », preuve de l'importance qu'a cet argument chez un peuple à la fois sentimental et brutal.

On me dira que l'Europe, y compris les anciens neutres, sait désormais à quoi s'en tenir sur l'Allemagne Le premier ministre de Suède lui-même dénonçait récem-

ment les dangers que fait courir à notre continent la renaissance du militarisme allemand. Mais soyez certains que si la guerre éclatait, la Suède chercherait à rester neutre. Tandis qu'il est beaucoup plus dangereux pour nous de penser que les masses allemandes seraient persuadées de combattre pour leur honneur et pour leur vie contre des nations qu'elles estiment infidèles à la parole donnée.

C'est perpétuellement au peuple allemand que les dirigeants du troisième Reich font appel. Nous sommes loin du régime impérial d'avant 1914. Cette perpétuelle exaltation d'un peuple, uni sans distinction de professions ou de métiers, ces louanges hyperboliques à la vitalité et à la force de la race, c'est là un élément nouveau qu'on ne saurait négliger. Lorsque, le 1er mai, le meneur de l'Allemagne proclamait : « Pour aucun d'entre nous, il n'y a fierté, haute situation, richesse ni pauvreté qui nous empêche d'être ensemble, à la face de Dieu et du monde, dans une communauté jurée, indissoluble », on peut être certain que tous les cœurs allemands vibraient à l'unisson. Si un jour ce dynamisme qui peu à peu s'accumule dans les masses d'outre-Rhin venait à être libéré, il serait bien plus considérable qu'en 1914. Les dirigeants ne s'inspirent que de l'intérêt national, mais les masses marchent par le sentiment. Cet impondérable est de poids, malgré son nom.

Au surplus, en 1914, la presse était libre dans le Reich ; il existait un parlement, qui malgré tout représentait une certaine force de critique et de contrôle. Cette force n'existe plus aujourd'hui, et le danger est donc beaucoup plus sérieux. La presse notamment, obéissant à un mot d'ordre, après avoir réservé un accueil calme à la signature du traité d'assistance mutuelle franco-soviétique lance contre lui ses foudres. C'est, dit-elle, un traité d'alliance politique que complète un accord militaire secret, et malgré ses allures genevoises, il est uniquement dirigé contre l'Allemagne. De plus, il indique la volonté de

l'Angleterre de se soustraire aux obligations de Locarno. Il laisse donc le Reich isolé en présence d'une coalition européenne. « C'est un très grave symptôme du retour aux conceptions d'avant-guerre », écrit la *Germania*. Ainsi, tout en protestant de la volonté formelle de paix du pays, les dirigeants et les journaux habituent peu à peu le peuple à l'idée que le seul moyen de rompre l'encerclement sera, comme en 1914, la guerre.

Nous avons évoqué les fautes de la politique alliée au moment de la conclusion du traité de Versailles ; ces fautes sont graves en ce sens qu'elles ont fourni au national-socialisme des arguments en faveur de la cause allemande, et qu'elles ont donné l'apparence d'un règlement juridique et définitif de la question « Allemagne ». Pendant quinze ans, l'Europe a vécu sur ces illusions ; elles sont désormais dissipées, mais — nous y insistons — elles ont eu le résultat de persuader les masses allemandes de l'excellence de leur cause et de l' « hypocrisie » des Alliés. Et aujourd'hui que le récent pacte franco-soviétique, qui reste ouvert à la signature de l'Allemagne et qui ne vise qu'au maintien de la paix dans le cadre de la Société des Nations, vient d'être conclu, il n'appelle chez nos voisins que de calomnieuses suspicions.

Mais le passé est le passé, et nous vivons dans le présent. Que convient-il de faire pour que de ce présent ne sorte pas, si possible, la catastrophe ?

D'abord, rester forts et unis au sein du front de la paix : anglo-franco-italien. La prochaine conférence danubienne de Rome constituera à ce sujet un nouveau « test ». La conférence de Venise, qui vient de s'achever, semble bien, malgré la rareté des informations officielles, avoir eu d'heureux résultats préparatoires. La Hongrie aurait accepté de ne pas poser à la conférence de Rome la question de la révision de ses frontières à condition que la question reste ouverte selon l'article 19 du Pacte.

Il conviendrait ensuite de tout mettre en œuvre pour dissiper la fièvre obsidionale du peuple allemand, savam-

ment entretenue par ses dirigeants. Ce n'est pas là chose aisée. *Mais pourquoi la France n'accepterait-elle pas d'examiner la proposition que lui a faite le Reich à plusieurs reprises, de conclure avec lui un pacte de non-agression?* Il est vrai qu'il existe déjà entre les deux pays les accords de Locarno. Mais Locarno n'a pas été signé par M. Hitler, et deux signatures valent mieux qu'une. Ainsi seraient dissipées les appréhensions du peuple allemand quant à la portée du récent accord franco-soviétique, ou tout au moins le prétexte à une interprétation inexacte de ce traité disparaîtrait.

Dans le domaine politique comme dans le domaine militaire, nous devons agir ; car nous laisser porter à la dérive vers la guerre en nous contentant de nous préparer militairement à cette atroce perspective, serait une faute. Comportons-nous comme si la guerre était possible, mais efforçons-nous, par les moyens diplomatiques les plus francs, de donner aux masses allemandes l'assurance que toute notre action ne vise, comme celle de l'Angleterre et de l'Italie, qu'au maintien de la paix.

7 mai 1935.

ANDRÉ-D. TOLÉDANO.

De Mexico à Buenos Aires

Quelques livres

La révolution mexicaine est tout à fait devenue un thème littéraire. Peut-être s'étonnera-t-on du singulier que je viens d'employer. Quand il s'agit de l'Amérique espagnole, nous mettons trop facilement au pluriel le mot de révolution. La révolution mexicaine est celle qui éclata en 1910-1911 contre le régime politique et social qu'avait implanté la dictature de Porfirio Díaz. Elle dure encore, car ce régime a profondément marqué le pays, et il survit sur bien des points. Elle a comporté beaucoup d'épisodes sanglants, de périodes d'anarchie, d'intrigues, de complots et de *pronunciamientos*, mais aucun de ces éléments n'a constitué à lui seul la vraie révolution. Celle-ci était la base et la trame de toute cette agitation. Elle continue. Ses artisans ne considèrent pas leur tâche comme achevée. Et c'est ce qui explique l'emploi perpétuel, au Mexique, du terme révolutionnaire, qui n'est évidemment pas exempt de verbalisme ou d'hypocrisie, mais qui est beaucoup moins abusif qu'on ne pourrait le croire tout d'abord.

A l'origine de la révolution mexicaine, il y a, dans le nord, Madero, et, dans le sud, Zapata, qui s'appelait lui-même l'Attila du Mexique. On vient de publier une adaptation française du livre d'un journaliste nord-américain, H. H. Dunn, sur *Zapata* (coll. Le Sphinx, édit. de La Nouvelle Revue Critique, Paris, 1934). Cette adaptation ne paraît pas très sûre, et une abondance excessive de fautes d'impression choque trop fréquemment les yeux et l'esprit. Mais le livre est plein d'intérêt, et il peut être dignement comparé à celui de Rafael E. Muñoz sur Pancho Villa, à ceux de Mariano Azuela, même à ceux de Martín Luis Guzmán, qui sont

probablement les meilleurs. Et c'est à toute cette production que je pensais en disant au début que la révolution mexicaine est devenue un thème littéraire. Emiliano Zapata était un *peón* indien du Morelos, petit État particulièrement spécialisé dans l'industrie sucrière. Complètement illettré, il apparaît comme une force de la nature, très différent de Villa, qui était un sadique et un anormal. Zapata avait des idées fort confuses, mais une volonté très ferme et très claire : libérer l'Indien et lui rendre la terre. Il avait aussi des qualités de chef et de manœuvrier extraordinaires, une loyauté très fidèle à l'égard de ses hommes et de ses amis, une absence complète de scrupules dans ses relations avec les Espagnols et les créoles, une cruauté horrible, tantôt cavalière et tantôt goguenarde. Était-il capable de faire œuvre positive ? Il n'a su que détruire : il a ruiné le Morelos, qui ne s'est pas encore entièrement relevé de ses ravages. Mais il faut bien dire que les circonstances ne lui permirent rien d'autre que la guerre. Et, de toute façon, comme à tant de révolutionnaires mexicains, le temps lui manqua : en 1918, Carranza le fit assassiner avec une perfidie infâme. Voilà, en gros, ce que l'on trouve dans le reportage de M. Dunn. L'auteur est quelquefois fâcheusement victime de sa fantaisie quand il parle des civilisations indiennes. Mais son livre, vivement mené et rarement brutal — ce qui est un mérite quand on écrit sur un personnage comme Zapata —, paraît, dans l'ensemble, exact et nullement romancé.

Si original par certains côtés, Zapata n'est pas un type unique. Il se rattache à la longue lignée de ceux qu'on appelle en Amérique espagnole les *caudillos*, ces chefs de bande en qui s'incarne le plus souvent la révolte des milieux ruraux contre le citadin qui exploite de loin la campagne et le paysan. Pendant la première moitié du XIXe siècle, et à l'autre bout du continent hispanique, en Argentine, on en trouve un exemple célèbre dans ce Facundo Quiroga immortalisé par le pamphlet de Sarmiento. Marcel Bataillon vient de traduire (Institut de Coopération Intellectuelle, Paris, Stock, 1934), avec l'élégante précision qui est la marque de

tout ce qu'il fait, ce livre fameux où se montre si nettement l'antagonisme de la ville et de la campagne qui est un trait fondamental des pays méditerranéens et de leurs prolongements d'Amérique. La révolution mexicaine, surtout pendant la période de grande anarchie qui va de 1910 à 1920, est toute pleine d'atrocités. Mais il n'est pas sûr que ce soit chose spécifiquement mexicaine. Pour la cruauté, Facundo n'aurait rien eu à envier à Zapata et à Villa. Et dans sa biographie si vivante d'*Isabelle II* (Paris, Plon, 1934), où — chose étonnante dans un livre « grand public » —, l'espagnol n'est ni écorché ni habillé à l'italienne, M. Pierre de Luz nous rappelait dernièrement les cruautés des guerres carlistes. On dit souvent que cette férocité est une caractéristique des luttes civiles. Peut-être faut-il y voir également un de ces excès auxquels se portent fréquemment certains tempéraments ibériques, aussi prompts à la vengeance la plus sanguinaire qu'au pardon le plus généreux et le plus imprudent. Don Quichotte délivre les forçats ; chefs carlistes et christiniens font fusiller par représailles de vieilles femmes et des jeunes filles. Peut-être encore, avec José Vasconcelos, faut-il voir dans le *caudillo* la transposition politique de ce type si espagnol du *matón*, le professionnel des rixes, et dans le *matonismo* lui-même la dégénérescence du point d'honneur et de la *hidalguía* de l'époque classique.

***

Le *Circuit américain* de M. Marcel Olivier (Paris, Grasset, 1934), qu'avait d'abord accueilli la plus académique de nos grandes revues, est un exemple parfait de platitude officieuse — j'entends de platitude intellectuelle. On y peut saluer au passage tous les poncifs habituels, et tous les couplets d'usage sur le commandant du bateau, sur nos paquebots, sur nos marins, sur nos diplomates, sur « la carence de notre propagande », sur les missionnaires français, artisans de notre influence et de notre rayonnement. Sauf cette conception peu catholique de l'activité missionnaire, tout

cela n'est pas bien grave, mais une vision si constamment conventionnelle fatigue et indispose, à la longue, le lecteur le plus patient. L'admiration sans nuances que M. Olivier manifeste pour la dictature du général Juan Vicente Gómez au Venezuela fait une impression plus sérieusement fâcheuse ; et l'on est un peu gêné des fleurs qu'il jette aux hommes politiques du Mexique. Ici et là, sans doute, M. Olivier avait été accueilli et fêté. Peut-être s'est-il cru prisonnier de ces amitiés, qui sont parfois une espèce de chantage à la courtoisie. Mais celle-ci peut se concilier avec les réserves nécessaires. Il est d'ailleurs évident que M. Olivier a raison quand il nous rappelle que les Hispano-Américains ne sont pas tous des fantoches d'opérette et que nous aurions avantage à les traiter avec moins de désinvolture méprisante. Nous lui reconnaîtrions plus d'autorité pour nous instruire de ces pays s'il ne plaçait pas au Mexique la dynastie des Incas.

M. André Siegfried (*Amérique latine*, Coll. « Choses d'Amérique », Paris, Colin, 1934) nous met en garde, lui aussi, contre « l'attitude hautaine du pharisien ». Mais — et personne ne s'en étonnera —, c'est un guide infiniment plus sûr, plus original et plus pénétrant. M. Siegfried souligne très fortement le caractère colonial de l'économie ibéro-américaine, « l'absence d'esprit civique de ce peuple magnifique dans ses resources individuelles qu'est le peuple espagnol », le rôle essentiel des amitiés et des relations personnelles dans la vie du monde ibérique, enfin l'incapacité de l'Amérique anglo-saxonne à absorber l'Amérique hispano-portugaise. « ... L'âme sud-américaine demeure complètement réfractaire à l'influence anglo-saxonne, dont les États-Unis sont l'agent. Comme au Mexique, l'âme indienne se réserve, se renferme dans un quant-à-soi inviolable, dont l'hermétisme a quelque chose d'effrayant. Quant à l'âme espagnole catholique, elle se défend par l'Église, par la famille, par l'individu lui-même, dont la structure morale provient d'une formation par trop différente. Ce sont autant de barrages qu'il faudrait une bien autre inondation pour emporter » (p. 161). Peut-être pourrait-on insister sur la force de résistance du castillan,

qui tient tête victorieusement ou presque victorieusement, à Gibraltar et en Oranie, à d'autres grandes langues de civilisation comme l'anglais et le français. J'avoue que je suis moins M. André Siegfried quand il écrit : « ... Dès la péninsule ibérique, cet avant-poste, le travail de déseuropéanisation était commencé, avec la présence de l'Arabe en Espagne et le reflet du noir au Portugal » (p. 145). Je laisse de côté ce mot d'Arabe et la question de savoir s'il n'y a pas eu en Espagne plus de Syriens et de Berbères que d'Arabes. C'est un autre mot, celui de déseuropéanisation, que je conteste. Car les derniers travaux des arabisants français et espagnols paraissent prouver qu'il y a eu surtout hispanisation des envahisseurs. A dire vrai, il me semble que l'Europe n'a rien à voir ici. Arabes, Syriens, Berbères, Andalous, juifs, chrétiens, musulmans, nous ne sortons pas du monde méditerranéen.

C'est pourquoi je ne suis plus du tout M. Siegfried quand il écrit dans sa conclusion : « ... A côté de maisons blanches et roses, qui semblent encore méditerranéennes, voici qu'apparaissent les petits murs de terre sèche, maigrement ombragés d'une végétation saharienne; la rue qui se dirige vers la campagne n'est plus une rue, ni même une route, mais une piste poussiéreuse, comme en Orient, parcourue d'ânes et de petits chevaux, où l'on s'étonne presque de ne pas rencontrer la longue file des chameaux... » (p. 173-174). Assurément, ce petit tableau est très vrai, et je connais des Français du Maroc qui ont retrouvé au Mexique, avec une vivacité étonnante, des impressions d'Afrique du Nord. Ce que je ne comprends pas, c'est l'opposition établie par M. Siegfried, à l'arrière-plan, entre les maisons encore méditerranéennes et ce qui vient ensuite, les murs de terre sèche, la piste poussiéreuse, les ânes, les petits chevaux. Car cela aussi c'est la Méditerranée. Seulement c'est la Méditerranée rurale, précisément distincte de la maison urbaine et hostile à la cité. On en revient souvent là, comme nous l'avons vu pour Zapata et Facundo.

Je chicanerai M. Siegfried sur un autre point, sur son titre

et son introduction. M. Siegfried ne se dissimule ni le caractère profondément hispano-portugais de cette Amérique appelée latine ni son inébranlable fidélité à la tradition ibérique. « La prédominance de la tonalité ibérique dans tous les pays de l'Amérique latine, écrit-il, est frappante. On s'attendrait à trouver la couleur italienne, principalement en Argentine et dans le Sud du Brésil, où l'immigration italienne a été particulièrement intense. Si cette couleur existe, ce n'est qu'atténuée : le fond de teinte est espagnol ou portugais, — ceux qui connaissent l'Espagne et le Portugal ne peuvent s'y tromper... le prestige de la civilisation espagnole (on doit en dire autant de la civilisation portugaise) s'impose. Son emprise sur le Nouveau Monde est extraordinaire. Partout où elle s'est implantée, elle subsiste ; à peine a-t-elle, depuis cinq siècles, reculé sur quelques frontières ; il n'y a guère de trahison de la part de ceux qui ont une fois vécu sous son signe » (p. 144 et pp. 149-150). On ne peut être plus net, ni d'ailleurs plus exact. Mais alors, pourquoi conserver la vieille expression d'Amérique latine ? Elle irrite aisément nos amis d'Espagne et du Portugal. Leur réaction peut nous paraître quelquefois un peu vive. Mais n'ont-ils pas quelque raison de se plaindre, quand ils se voient ainsi dépouillés du don magnifique qu'ils ont fait à l'humanité et au Christ ? La plupart des hommes à qui l'Amérique espagnole doit son indépendance avaient lu Montesquieu et Rousseau. Aujourd'hui, on voit nos livres dans presque toutes les librairies, à Buenos Aires et à Rio comme à Mexico et à La Havane, et l'on trouve dans ces villes quelques centaines de gens cultivés qui savent le français. Cela suffit-il à contrebalancer toute l'œuvre accomplie par l'Espagne et le Portugal, qui ont donné à ces pays leur langue, leur art, leur religion, leurs coutumes, leurs spectacles, leurs traditions populaires, et à faire de cette Amérique la fille commune et indivise, en quelque sorte, de l'Europe latine ? Je crains qu'on n'ait forgé l'expression sous l'empire de préoccupations maladroites de « propagande ». Nous avons ainsi essayé de couper l'Amérique hispano-portugaise de ses ori-

gines authentiques et donné l'impression que nous voulions la confisquer à notre profit. Et c'est peut-être une raison de la stérilité partielle de cet effort. Une « propagande » habile peut facilement déformer et maquiller des vérités de détail. Mais elle se brise contre des vérités aussi vastes, aussi élémentaires, aussi éclatantes que l'ibérisme de l'Amérique hispano-portugaise. Là aussi, la morale se venge.

M. Siegfried voit et sait bien, et il était trop averti pour ne pas voir et ne pas savoir qu'il y a là un problème. C'est pourquoi il intitule son introduction : Dans quelle mesure il existe une Amérique latine. Mais le problème m'y paraît en partie escamoté. Ou, plus exactement, M. Siegfried ne l'examine que sous son aspect américain. La question n'est pas seulement de savoir s'il y a deux Amériques vraiment distinctes, elle est aussi de savoir sous quelle perspective européenne il faut voir la seconde. M. Siegfried écrit bien : « Entre Buenos Aires et New York il y a la parenté géographique de deux villes américaines ; mais entre Buenos Aires, Montevideo ou Rio d'une part et Barcelone, Marseille ou Paris de l'autre, il existe une autre parenté, méditerranéenne, latine, non moins évidente » (p. 9). Mais il dit à la page suivante : « ... il faudrait posséder à fond l'Espagne et le Portugal pour interpréter, avec une pleine intelligence, les civilisations latines au-delà de l'Océan » (p. 10). Les deux propositions me paraissent difficilement conciliables. Je vois là une confusion, due peut-être au fait que les deux termes que l'on oppose ne sont pas équivalents. Il n'y a qu'une tradition anglo-saxonne, mais la tradition latine est multiple. Il importe donc de préciser, ou l'on s'expose à fausser involontairement la réalité.

A quiconque ne serait pas convaincu, malgré l'autorité de M. André Siegfried, de l'ibérisme de l'Amérique dite latine, on ne saurait trop conseiller la lecture du somptueux recueil que vient de publier (1934) l'*Instituto de Investigaciones Históricas* de Buenos Aires et qui forme le premier volume d'une série d'*Estudios y documentos para la historia del arte colonial*. Il est dû à la collaboration d'un architecte, M. Martín S. Noel, et d'un historien, M. José Torre Revello, tous deux

bien connus par d'autres travaux. Les très belles planches qui accompagnent le texte permettent de saisir le caractère passionnément espagnol de toutes ces villes ordonnées autour de la *plaza mayor*, et des puissantes cathédrales de Quito, de Lima, du Cuzco, comme des petites églises perdues en plein pays indien. Même quand on connaît l'admirable ensemble des églises et des couvents du Mexique, on demeure réellement confondu par tant de force, de continuité, de grandeur, et devant cette empreinte invincible dont l'Espagne a su marquer tout ce qu'elle a touché.

ROBERT RICARD,
Professeur à l'Institut
des Hautes-Études de Rabat.

Carin Goering

Hermann Goering, ministre-président de la Prusse et ministre de l'air du Reich, passe pour être un des hommes les plus brutaux de l'Allemagne hitlérienne. Ses discours prononcés au premier temps du régime, ses instructions à la police pour le plus grand usage possible des armes à feu, son rôle suspect dans l'incendie du Reichstag et dans la suppression de tous les partis d'opposition, enfin sa responsabilité des massacres du 30 juin 1934, où, d'après ses propres mots, il a « élargi sa mission », en faisant fusiller quelques douzaines de personnes de plus (parmi lesquelles plusieurs dirigeants conservateurs et catholiques), tout cela ne le rend guère très sympathique. Partout en Allemagne, on se raconte sous le manteau d'innombrables anecdotes à propos de sa manie des titres et des uniformes et à propos du luxe extraordinaire de ses cinq palais. Il est plus ou moins notoire que le général Goering est un morphinomane, ce qui explique et excuse certaines choses...

D'autre part, on lui connaît des traits diamétralement opposés à ce premier côté de son caractère, notamment l'affection extraordinairement tendre qu'il témoigna toujours pour sa première femme, Carin, qui mourut en octobre 1931, quelques semaines avant le triomphe de son mari. On sait que dans le palais de Berlin les chambres arrangées par elle n'ont jamais plus été touchées et que Goering a organisé un véritable culte avec des reliques et des cierges, en son honneur. Dans les landes du Brandebourg, Goering a fait ériger un palais fabuleux dans un style aussi germanique que fantastique, Carinhall. C'est là, sur l'ancien terrain de chasse des rois de Prusse, qu'il séjourne de préférence, qu'il s'adonne à la chasse, qu'il invite ses amis et parfois aussi les diplomates étrangers.

On pourrait donc penser que la biographie de Carin Goering qui vient d'être publiée par sa sœur (1) projetterait un peu de lumière sur la figure d'un des plus puissants chefs de l'Allemagne nouvelle, qu'elle aiderait aussi à mieux comprendre le rôle des nazis dans des événements de ces dix dernières années. (On est d'autant plus curieux, si l'on voit le tirage que ce livre a atteint dans ses premières semaines : 80.000 exemplaires.)

Si l'on ouvre le volume avec de tels espoirs, on est bientôt déçu. Ce livre s'avère banal. C'est ce que, dans un terme assez fort de la critique littéraire allemande, on appelle *Kitsh*. Écrit dans un style insupportable et alourdi d'une sentimentalité doucereuse, il ne nous apprend pas grand'chose. La Comtesse de Wilamowitz-Moellendorff aime les superlatifs. Sur la beauté, la bonté, l'intelligence de Carin elle s'exprime en termes exaltés, mais néglige de nous fournir des faits précis. Au lieu de raconter simplement ce qu'elle sait de la vie, des idées et des sentiments de sa sœur et de laisser au lecteur le soin d'en tirer des conclusions, elle s'obstine à peindre une auréole autour de la tête fraternelle et d'entasser les platitudes.

Comme son collègue Göbbels, Goering a épousé une femme divorcée. L'histoire du divorce nous est contée avec une naïveté et légèreté étonnantes. Carin était depuis dix ans la femme d'un officier suédois qu'on nous dépeint bon, intelligent et chevaleresque, et de qui elle eut un seul fils, Thomas. Après quelques années d'un mariage assez heureux, elle commença de rêver d'une tâche plus grande et tout à fait extraordinaire que le destin lui confierait. Un jour d'hiver, dans la maison de sa sœur, elle fit la connaissance de Goering. Amour réciproque à première vue! Affection passionnée. Elle voyait la grande misère de l'Allemagne et aussi que l'ambitieux Goering jouerait un rôle décisif dans

(1) Carin Goering, *Von Fanny Gräfin von Wilamowitz-Moellendorff geb. Baronin von Fock-Stockholm,* Berlin 1934, Verlag von Martin Warneck.

son relèvement. Pour pouvoir accomplir ce qu'elle croyait sa mission providentielle et devenir l'Égérie de cet homme que tout la poussait à suivre, elle divorça donc pour épouser Goering.

Les lecteurs qui hésiteraient à trouver tout cela naturel reçoivent une réponse simplifiée : « Elle comprenait que les hommes extraordinaires, les chefs, ont le droit et le devoir de s'engager dans des chemins extraordinaires, et d'accepter pour eux-mêmes et pour leur entourage de grandes obligations et de grandes responsabilités. Ce n'était pas un sentiment ordinaire qui avait réuni Hermann Goering et Carin. Si Dieu lui avait donné la faculté de saisir et de comprendre les qualités les plus secrètes de cet homme, si cet homme s'était dévoué entièrement à la libération de son peuple et si elle pouvait être pour lui le bonheur, l'inspiration, la source de force dans son travail, n'était-ce pas pour Carin une vocation devant laquelle tout autre intérêt devait fléchir ? (1) »

Il y a cependant quelques pages intéressantes et « sympathiques » : ce sont les lettres de Carin Goering à sa mère. On y a l'impression d'une grande fraîcheur originelle, et on y discerne parfois les traits d'une femme d'une haute vitalité et d'une vive sensibilité féminine. Mais on regrette que le choix de ces lettres ait été fait pour servir la propagande. Il faut à tout prix montrer une lumière triomphante, créer une auréole pour Goering et sa femme. Cette volonté nous masque leur vrai visage.

D'une pareille biographie, on attend des détails inédits, intéressants sur l'histoire du national-socialisme et sur la personnalité de ses chefs. En 1922 et 1923, c'était chez Goering, alors chef suprême des troupes d'assaut (S. A.), que Hitler aimait à rassembler ses amis les plus intimes. Après 1928, c'était de nouveau chez Goering que les chefs hitlériens tinrent maintes conversations importantes. Le livre en parle. Nous épelons lentement une longue liste de noms, appartenant tant à l'aristocratie qu'aux milieux mili-

(1) Page 55.

taires et à la grande industrie. Mais jamais on ne sort des généralités fades. On a l'impression que les lettres de Carin Goering ont été systématiquement amputées de tout ce qu'elles contenaient de précis, de tout ce qu'elles auraient pu révéler d'original.

Il ne reste que quelques petits détails vraiment curieux, par exemple le récit de la visite clandestine que Carin Goering fit en 1925 chez le général Ludendorf. Ludendorf ne dissimulait pas qu'il ne croyait plus à la mission de Hitler. Or Ludendorf avait été, quelques semaines auparavant, le candidat naziste à la présidence du Reich. — Carin Goering fit, aussi en 1925, une visite chez Hitler dans la forteresse de Landsberg, où il était détenu. Il lui fit cadeau de sa photographie et lui expliqua que la victoire du national-socialisme était la volonté de Dieu. — On lit aujourd'hui avec beaucoup d'amusement les lettres que Carin Goering écrivit fin de 1923 d'Autriche et d'Italie, où son mari et elle s'étaient réfugiés après l'échec du *putsch* du 9 novembre. Elle s'y plaint amèrement des mesures « brutales » employées par le gouvernement bavarois contre les nazis, de la violation des libertés individuelles, de la « trahison » des chefs du gouvernement bavarois qui ne voulaient pas tolérer la prise du pouvoir par Hitler et Ludendorf. Quelle naïveté ! Si le gouvernement de 1923 avait appliqué contre ceux qui préparaient une révolution armée les mêmes méthodes dont les Hitler et Goering usent aujourd'hui contre leurs adversaires politiques, ces deux héros n'auraient jamais plus eu la chance de fonder un Troisième Reich.

Où l'auteur du livre parle des événements politiques elle le fait d'une façon intolérablement pathétique. Voici, comme seul exemple, une phrase sur l'occupation de la Rhénanie et les troupes coloniales françaises : « *Die schwarze Schmach am Rhein erhob ihren Schlangenkopf und säte Gift in deutsches Blut* : La honte noire levait sa tête de vipère au bord du Rhin et semait du poison dans le sang allemand. »

On juge l'auteur de cette biographie comme une femme qui ne comprend rien à la politique, qui ne s'y est jamais

intéressée, mais qui, maintenant que son beau-frère est devenu une personnalité importante, se croit obligée de publier des mémoires, où les impressions sont projetées *a posteriori*. Puisque tous les journaux allemands sont contraints d'écrire des dithyrambes exaltés sur son livre et puisque le bouquin se vend rapidement, la Comtesse de Wilamowitz-Moellendorff croit sans doute être une grande hagiographe, comme ce monsieur Martin H. Sommerfeldt qui a écrit une aussi banale apothéose biographique de Hermann Goering dont 330.000 exemplaires ont été vendus...

K. T.

La voix d'un sage

Sous le titre de *Culture latine et Ordre social* (1), qui ne dit peut-être pas suffisamment le véritable contenu du livre, le T. R. P. Gillet publie un ouvrage fort important. Non seulement à cause de la qualité de son auteur, mais pour le sujet traité, et la manière dont il l'est. Par sa fonction de Maître Général des Frères Prêcheurs, le P. Gillet se trouve, depuis plusieurs années, en contact quotidien, soit à Rome, où il fait sa résidence habituelle, soit au cours de tournées qui l'ont déjà conduit dans les cinq parties du monde, avec les représentants qualifiés de tout l'univers contemporain. D'autre part, placé au cœur même de l'Église, il en connaît mieux que personne la doctrine et les fins, qu'il voit s'adapter chaque jour aux exigences changeantes de l'actualité, sans rien perdre de leur immuable rigueur. Nul n'était donc mieux désigné que lui pour exprimer, sur le monde contemporain et les difficultés qui le tourmentent, un point de vue vraiment catholique, c'est-à-dire tout ensemble véridique et universel. Tel est l'objet de ce livre dont le titre me paraît trop modeste.

Le principal mérite du P. Gillet me semble être une lumineuse clarté. Ceux qui pensent que la profondeur de la pensée s'accompagne nécessairement d'une certaine obscurité d'expression seront sans doute déçus et jugeront superficielles et banales ces limpides vérités. Il était pourtant bien nécessaire que certaines questions obscurcies depuis des années par d'interminables polémiques fussent enfin correctement posées. Combien de groupes aujourd'hui se réclament du personnalisme, qui n'ont

(1) Flammarion.

encore jamais pris soin de définir exactement ce qu'ils entendent par personne! Ce mot a fini par recouvrir les plus dangereuses équivoques. Nous devons être reconnaissants au P. Gillet d'avoir commencé par nous dire ce qu'il entend, ce que toute l'Église entend avec lui, lorsqu'il parle de personne et d'individu. Car c'est ici de débat capital.

Chacun de nous est à la fois un individu et une personne. En tant qu'individus, nous sommes soumis à toutes les limitations de la matière, à toutes les contingences du temps et de l'espace, à cette divisibilité indéfinie qui est le propre de la matière. Nous chercherions en vain notre propre unité, sur le plan de l'individu, et nous y trouverons bien moins encore le principe qui permet à la société de se constituer et d'atteindre sa fin véritable. L'erreur initiale de doctrines comme le libéralisme politique et économique ou le socialisme, qui ne s'opposent si violemment que parce qu'ils ont choisi un mauvais terrain de lutte, vient de ce que l'un et l'autre partent du postulat de l'autonomie individuelle et ignorent la personne humaine. Si l'individu est principe de division, la personne est le lieu de l'unité. C'est parce que je suis une personne que je peux affirmer valablement ma propre identité, quelque étrangers l'un à l'autre que puissent sembler les moments divers de ma conscience. Où la matière divise, l'esprit unit. La personne est esprit, ou elle n'est rien du tout. Mais il ne s'agit pas seulement d'unité intérieure. Alors que les individus s'opposent farouchement les uns aux autres et aboutissent, soit au maquis de la libre concurrence sans aucun frein, avec l'écrasement des faibles par les forts, soit à la pire tyrannie étatique, les personnes se respectent mutuellement, peuvent collaborer, doivent collaborer pour atteindre leur fin. La personne, en effet, n'est point fermée sur elle-même, comme un monde clos et à soi-même suffisant ; mais elle est ouverte sur l'ensemble des autres personnes avec lesquelles elle constitue une unité organique, un corps

social. La société est supérieure aux individus, contrairement aux prétentions d'un individualisme anarchique; mais elle est subordonnée aux personnes. Elle n'a d'autre but que de leur procurer le Bien commun, qui est, pour chacune d'elles, la possibilité d'atteindre sa propre fin, et une fin surnaturelle. La personne elle-même n'est subordonnée vraiment qu'à Dieu, qui est à la fois son principe et sa fin.

Si j'insiste sur ces premières pages de son livre, où le P. Gillet a pris soin de remettre tout ceci en pleine lumière, c'est parce qu'elles commandent tout le reste. Dès que nous admettons le primat de la personne humaine ou, plus exactement, la primauté des droits divins, ce qui est, d'ailleurs, la même chose, toutes les perspectives sont changées. Nous comprenons que l'Église, société parfaite et dont la fin propre est de conduire ses membres au salut éternel, a des droits éminents sur la société civile, sans que l'on puisse en conclure que la seconde doive être subordonnée à la première jusque dans le détail de ses tâches particulières. La société civile, en effet, n'est ordonnée qu'indirectement à la fin surnaturelle de ses membres. Elle doit seulement pourvoir à les placer dans des conditions matérielles et morales telles que la poursuite de cette fin surnaturelle ne leur soit pas rendue trop difficile et quasiment impossible.

Cela est de stricte justice, et le P. Gillet montre bien que, loin de se contredire, comme on le pense trop souvent chez les incroyants et même parmi nous, les exigences de la justice et celles de la charité se complètent et s'appellent mutuellement. La charité commence où finit la justice; elle suppose la justice, mais elle ne saurait y suppléer. Que donc les catholiques ne s'en remettent point à la charité d'accomplir ce qui appartient à la justice; que les non-catholiques, de leur côté, cessent de croire que l'exercice de la charité suppose un préalable déni de justice. Vérités toutes simples, et pourtant nécessaires, puisque, de part et d'autre, l'esprit de parti

s'acharne à les déformer. Voilà pourquoi le livre du P. Gillet m'apparaît, au milieu du désordre contemporain, désordre qui est beaucoup plus celui des esprits et des cœurs que celui de la production et de la consommation, comme la voix d'un sage et la parole d'un juste.

Le ton garde toujours une admirable sérénité ; quelque sévères au fond que puissent être telle ou telle appréciation sur des doctrines erronées, la forme n'est jamais pénible ou blessante. S'il existe encore des hommes de bonne volonté, non seulement parmi les chrétiens, mais aussi parmi les autres, ils peuvent lire en toute confiance un livre qui leur est dédié. Le P. Gillet n'est pas un partisan. Il nous rappelle une somme de vérités trop souvent méconnues, et cependant incontestables, sur lesquelles un large accord devrait pouvoir se faire, à la condition que les bénéfices d'une certaine communauté de culture ne soient pas chez nous irrémédiablement compromis.

L'Europe, depuis vingt siècles, vit sur un patrimoine qui est à la fois celui que la Rome païenne avait hérité de l'Ancienne Grèce et celui, tout divin, que l'Église lui a surajouté. De là un certain minimum commun de pensée et de langage, supérieur aux oppositions nationales, et grâce auquel, malgré certains heurts inévitables, avait pu se constituer et vivre une véritable chrétienté, c'est-à-dire une société des peuples chrétiens. A mesure que la Renaissance (une certaine conception, plutôt, de la Renaissance), la Réforme, la Révolution française et, plus près de nous, la révolution industrielle qui a suivi les progrès des sciences appliquées, ont dilapidé ce capital commun, on a vu l'individu s'insurger contre un État devenu oppresseur, les nations se dresser farouchement les unes contre les autres pour aboutir aux massacres de la dernière guerre et finalement à cette crise, faite de méfiances, d'égoïsmes et d'impuissances, où toute la civilisation menace de sombrer aujourd'hui. Tout cela est dû, pour une grande part, pense le P. Gillet, à l'abandon des humanités classiques. On sera peut-être surpris de voir

attribuer à une cause d'apparence si mince d'aussi prodigieux effets. A y bien regarder, cependant, et en limitant notre enquête à l'Europe — car tout autres, mais analogues, seraient les remèdes qui s'imposeraient sans doute à l'Inde ou à la Chine, et le P. Gillet se garde d'identifier l'universalité catholique à la tradition gréco-latine —, il semble que le fait soit exact. Déjà M. Louis Dimier, dans son livre sur la *Décadence de l'Europe*, partant de prémisses assez différentes aboutissait à des conclusions analogues, et pareillement l'historien anglais Christopher Dawson dans les *Origines de la Civilisation européenne*. Il est possible que l'Église doive accomplir en Chine et dans l'Inde, à partir des traditions locales et de ce qu'elles contiennent d'universellement humain, une œuvre d'intégration semblable à celle qu'elle a réussie en Occident du IVe au XIIIe siècle. Mais telle n'est point la question que le P. Gillet avait entrepris de traiter.

Il s'agit ici de nous autres, Européens du XXe siècle, et il faut nous prendre tels que nous sommes. Nous avions élaboré lentement, avec l'aide de l'Église et des pouvoirs surnaturels dont elle dispose, une certaine notion de l'homme, ayant une valeur universelle, dont les sources profanes sont en Grèce et à Rome. Telle est la notion qu'il s'agit de restaurer si nous ne voulons pas périr et abandonner à d'autres l'honneur de conduire l'humanité. C'est tout ce que le P. Gillet a voulu dire, si je l'ai bien compris. A partir de là, les difficultés sont, certes, loin de s'évanouir. Nous avons, du moins, une méthode pour les résoudre. Nous sortons des antagonismes stériles entre les classes, entre l'individu et l'État, entre les nations, entre les sexes mêmes. Un nouvel ordre social — et par ordre social, il ne faut pas entendre seulement celui qui fait vivre en paix les citoyens d'un même pays, mais aussi celui qui s'impose aux États souverains — est possible. Les droits de Dieu, qui priment tous les autres, sont reconnus; et du même coup les droits de la personne humaine, car c'est tout un, et les devoirs qui leur font

équilibre. L'humanité, étendue aujourd'hui jusqu'aux extrémités du monde, prend enfin conscience de son véritable destin. Tout est remis en place, et c'est la définition même de l'ordre.

On voit tous les problèmes que pose et que résout ce livre. Encore n'ai-je pu, pour la plupart, que les effleurer. L'impression dominante qui ressort de sa lecture est celle d'une profonde sagesse, d'une sagesse plusieurs fois séculaire. Le P. Gillet n'invente rien ; il se borne à rappeler des vérités oubliées, méconnues ou défigurées. Vérités éternelles, cependant, qui n'appartiennent en propre ni à un temps, ni à un lieu déterminé ; par conséquent vérités toujours jeunes et universellement valables. Souhaitons que cette voix de la sagesse, dont le ton est toujours si justement mesuré, soit entendue dans la discorde des voix plus passionnées. C'est la voix de l'Église et, avant tout, la voix de Celui qui a dit : « Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

Jacques Madaule.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

M. DE PAILLERETS. O.P. — *Pédagogie et Psychologie expérimentale.*

On parle beaucoup de la pédagogie nouvelle : reconnaissons qu'elle est trop ignorée en France, et même tenue en défiance par la majorité des catholiques. Il n'en est que plus utile de préciser l'apport que nous pouvons en attendre, et spécialement de la psychologie expérimentale : double problème philosophique et technique à la fois. A tous deux l'auteur s'est essayé à donner une réponse aussi sûre que nuancée.

ROBERT DUBLOUCLEY. *Simples conseils pour étudier.*

Un livre vécu avant que d'être écrit...

P. HENRI SIMON. *A propos de l'autonomie scolaire.*

Même dans le cadre d'une pédagogie active, l'élève n'a-t-il plus rien à attendre d'un maître expérimenté?

UN ÉTUDIANT. *L'Étudiant dans l'État totalitaire.*

Le Congrès annuel de la Fédération Française des Étudiants catholiques.

Pédagogie et Psychologie expérimentale

Tout a été dit en pédagogie. Mais là moins qu'ailleurs il ne faut s'étonner qu'on doive pourtant toujours redire les choses. Car l'éducation est un problème toujours nouveau, puisque les générations se succèdent sans arrêt et que jamais leur formation ne se présente sous le même aspect. L'éducation est pour une grande part fonction de l'évolution des sociétés ; or celles-ci ne sont-elles pas en perpétuel changement ? Par ailleurs, si dans le domaine des idées pures et des principes on ne peut espérer de nouvelles découvertes — encore que ce soit une découverte toujours nouvelle pour chacun que de se les assimiler, — la science expérimentale au contraire n'a pas fini de nous renouveler les secrets de la matière, mais aussi de la vie. Or la science expérimentale prétend bien avoir son mot à dire en éducation. Et c'est un des leitmotiv de la pédagogie nouvelle que de se dire expérimentale, voire « quantitative ».

On a déjà beaucoup parlé de la pédagogie nouvelle. En France pourtant elle est encore relativement peu connue (1). Les milieux catholiques, avec une prudence justifiée par certains côtés mais peut-être excessive, se sont

(1) Il faut pourtant mentionner le beau développement des Ecoles Maternelles dont les progrès depuis quelques années semblent bien dus à l'introduction des méthodes nouvelles.

volontiers tenus à l'écart de ce mouvement. Cependant depuis peu d'années il a pris une telle extension qu'il n'est plus possible de l'ignorer. On en parle donc maintenant un peu partout, ce qui ne veut pas dire que l'on s'en fasse une idée bien claire, ni bien juste.

Au demeurant ce n'est point chose très facile. La philosophie et la pratique de l'éducation sont déjà fort complexes en elles-mêmes. Bien plus complexe est un mouvement où convergent (et aussi divergent) historiquement des théories et des réalisations d'origine très diverses (1).

Nous voudrions étudier ici quelques-unes des idées qui sont le plus fréquemment agitées par les partisans comme par les adversaires de l'école nouvelle, et qui sont en effet à la base de toute théorie de l'éducation. Sans doute faudrait-il pour chaque système, pour chaque méthode, descendre à l'analyse du détail afin de porter une appré-

(1) Il serait important de savoir à quelles influences le mouvement des écoles nouvelles doit son développement. Est-ce au progrès de la psychologie expérimentale ? Est-ce plutôt à certains courants, que nous pourrions appeler « mystiques », qui auraient mis en relief avec une grande vigueur des idées alléchantes, comme « respect de la personnalité », « liberté », « activité », auxquelles on confère volontiers le pouvoir de « rénover l'humanité » ? Sans nier la première influence, nous attribuerions plutôt une importance plus grande à la deuxième, bien qu'elle paraisse fort vague. C'est précisément ce manque de contours bien définis qui la met beaucoup plus à la portée du grand nombre ; et c'est aussi peut-être ce qui lui a donné une telle vogue dans certains milieux protestants et dans les pays anglo-saxons. Au demeurant les deux sources d'influence sont en fait loin d'être incompatibles. (Remarquer par exemple cette même alliance de « mysticisme » et d' « expérimentalisme » dans toute l'histoire de la philosophie anglaise.) Et ce n'est pas sans être quelque peu déconcertant, car ce que j'appelle ici mysticisme est un courant d'idées qui en éducation insistera surtout sur la « liberté », tandis que l'utilisation de la psychologie expérimentale semblerait devoir postuler des « lois » déterminées, donnant à l'éducateur qui sait s'en servir un pouvoir d'influence quasi absolu. Peut-être ne faut-il pas ici chercher trop de logique.

ciation justifiée et trier le bon grain d'avec l'ivraie. Ce travail laborieux est nécessaire et très fructueux, car il est rare qu'on puisse accepter ou qu'on doive rejeter en bloc tout un système. Mais ce n'est point notre objet. Aussi est-ce sans aucune prétention, et sans que l'on puisse chercher ici une documentation, que nous présenterons quelques réflexions. Elles supposent sans doute quelque connaissance de la littérature et des recherches pédagogiques, mais ne veulent guère dépasser le niveau du simple bon sens.

Notre premier problème sera celui du rôle de la psychologie expérimentale en pédagogie.

I

La pédagogie est un *art*. Qu'il s'agisse d'éducation ou d'enseignement, à la maison ou à l'école, à l'église ou en vacances, il faut pour y réussir un certain don, du doigté, du savoir-faire. Au don initial qui se remplace difficilement, il faut joindre l'expérience qui s'acquiert un peu chaque jour. Cette expérience est une sagesse traditionnelle qui se transmet au sein des familles et des écoles, de mère à fille, de maître ancien à jeune maître, mais qui en fin de compte ne s'apprend bien que par la pratique personnelle.

Il y a cependant des *méthodes* en pédagogie. Des méthodes qui procèdent précisément de l'expérience séculaire de divers pédagogues. Il n'est pas d'institut d'éducation qui n'ait les siennes, qu'elles soient dues à la lente codification de coutumes reconnues fructueuses ou à l'impulsion vigoureuse de quelque éducateur à la personnalité puissante, théoricien ou, plus souvent, praticien. On parlera des méthodes jésuites, des méthodes des

Frères, des méthodes de l'enseignement secondaire, primaire, maternel, des méthodes Froebel, Montessori, Decroly, etc. ; on connaîtra des méthodes de lecture, d'écriture, de calcul, d'enseignement des langues, de catéchisme, etc...

Ces méthodes diverses sont *le fruit de l'expérience*, mais non pas, en général, de l'expérience au sens scientifique du mot. Il s'agit de l'expérience dans le sens courant du langage ; de cette bonne expérience que donnent la vie, les ans et la pratique. Aussi bien n'a-t-on point attendu jusqu'à nos jours pour savoir élever et instruire les enfants, le progrès ayant peu d'influence directe sur ce genre d'empirisme qui est de tous les temps. Il ne manque pas de gens pour trouver que, s'il y a influence, c'est une influence fâcheuse : « Aujourd'hui on ne sait plus éduquer les enfants. » Que cette constatation pessimiste soit vraie ou non, il semble bien dans tous les cas que l'évolution de la pédagogie marche tout simplement d'accord avec l'évolution générale des mœurs. Par exemple les châtiments corporels ne sont plus de mise dans une mesure semblable à ce que permettaient les rudes mœurs de jadis.

Intuition, expérience personnelle, méthodes, mais méthodes purement empiriques et assez peu en rapport avec le mouvement des connaissances scientifiques, voilà donc de quelles armes doivent être munis les éducateurs.

Dans tout cela il n'est, semble-t-il, aucun recours à l'aide des sciences expérimentales. On fera d'ailleurs facilement remarquer que le progrès de la science moderne est d'un ordre très différent du progrès humain, psychologique et moral. Or la pédagogie relève de *la sagesse humaine*, et non pas de la connaissance de la nature. Apprenez aux éducateurs à mieux connaître l'homme, vieille sagesse hellénique qu'est venu parfaire le christia-

nisme ; sagesse qui s'apprend dans la réflexion, la méditation, le commerce avec les grandes pensées humaines et divines et n'a que faire de la découverte des « lois » qui ont donné à l'homme la maîtrise du monde matériel sans lui apprendre à se conduire soi-même.

Il est très vrai que l'éducation est en étroits rapports avec la sagesse, et qu'elle dépend entièrement de la conception qu'on se fait de l'homme. L'histoire même en fait foi, et pas seulement l'histoire politique de l'éducation mais aussi l'histoire des systèmes et des méthodes pédagogiques. Et c'est bien pour cela que les penseurs et les philosophes de tous les temps et de tous les pays ont influé profondément sur l'éducation des générations qui les ont suivis, quand bien même ils n'avaient rien écrit sur l'éducation. Beaucoup d'ailleurs s'intéressèrent à ce problème (Rabelais, Montaigne, Bossuet, Fénelon, Kant, Rousseau, Spencer, Dürkheim).

Mais il ne faudrait pas simplifier le problème en réduisant toute l'éducation, théoriquement à la philosophie où elle trouve ses principes, et pratiquement à la sagesse commune des éducateurs qui monnayent par leur influence et leur expérience les profondes idées des penseurs. C'est pourtant ce que font inconsciemment ceux qui n'admettent point que *la science expérimentale* ait quelque lumière à fournir aux éducateurs sur leur métier. Il faut d'abord ne jamais oublier la complexité de l'homme, qui n'est pas seulement esprit, mais corps. La science de l'homme ne peut donc pas tenir tout entière dans la réflexion. La physiologie est aussi une science de l'homme, en ses fonctions corporelles. La psychologie qui dans son domaine propre se traite de l'intérieur par des méthodes spirituelles ne peut pourtant jamais faire abstraction de « l'incarnation » de son objet. C'est pourquoi les méthodes expérimentales y ont accès : la difficulté de

fixer exactement leur part et leur niveau dans la connaissance de l'âme humaine ne peut nier leur légitimité.



Beaucoup de défiances ont accueilli la psychologie expérimentale dans les milieux spiritualistes. Défiances justifiées *en fait* en raison de la nuance matérialiste qu'elle prit trop souvent au temps où « le cerveau secrétait la pensée comme le foie la bile » (c'était, sauf erreur, la formule du neurologiste CHARCOT). Bien explicables aussi étant donnée la difficulté de préciser son objet et ses méthodes, et de limiter son domaine de telle sorte que précisément elles n'apparaissent pas comme incompatibles avec les disciplines plus élevées, philosophie et théologie. Aussi lorsque BERGSON présenta (surtout dans *Matière et Mémoire*) une psychologie qualitative et spiritualiste, sa position fut accueillie avec grande faveur dans ces milieux, tandis que les « expérimentaux » le rejetaient au rang méprisé des métaphysiciens. Cependant depuis plus d'un demi-siècle qu'elle existe, la psychologie expérimentale a gagné chaque jour du terrain, et, pour aussi modestes qu'elles soient, les connaissances qu'elle nous procure ne sont point négligeables. Les luttes autour de cette discipline sont loin d'être achevées ; il faudrait pour cela qu'elle fût elle-même une science achevée, et elle en est fort éloignée (1). Mais on ne lui conteste plus le droit

(1) On pourrait même dire avec quelque vraisemblance qu'elle ne pourra jamais être une science achevée, en raison même de la nature de son objet : la vie psychologique humaine en effet dépasse nécessairement les moyens d'investigation propres à la science expérimentale, sans pour autant leur échapper entièrement. Mais enfin l'on peut espérer qu'un jour viendra où sera mis dans le domaine de la psychologie un peu d'ordre et de clarté. Car, il faut bien le reconnaître, c'est aujourd'hui le lieu de la plus effroyable confusion de

d'exister. Et par exemple les Universités catholiques lui ont ouvert leurs portes (1).

Voilà donc une science nouvelle, et dont les avenues sont toujours ouvertes à de nouvelles recherches, à laquelle nous reconnaissons le droit de nous apprendre quelque chose sur l'homme. Sans doute il serait simpliste de croire qu'elle est en mesure de nous apprendre *tout* ce qu'il nous importe de savoir de l'homme. Cette croyance naïve, malgré le déclin du scientisme et du positivisme, existe encore aujourd'hui dans beaucoup d'esprits qui ne peuvent se dégager d'un déterminisme universel. Ils reconnaîtront certes que les lois psychologiques sont d'une immense complexité et que la science actuelle en connaît encore peu de chose ; ils admettront même que leur complexité est telle que peut-être il sera à tout jamais impossible de les embrasser entièrement. Mais ils n'en tiendront pas moins que d'une part il est impossible de concevoir la moindre réalité échappant par quelque endroit à l'emprise de ces lois, et que d'autre part, pour imparfait qu'il soit, ce genre de connaissance est le seul qui mérite crédit auprès d'esprits avertis du progrès de la raison. Ni ce rationalisme étroit, ni ce déterminisme radical ne sau-

noms, d'objets et de méthodes. M. Dwelshauvers aime à faire remarquer l'abîme qui, sous un même nom, sépare les psychologies d'un bergsonien comme Second par exemple, et de l'américain Watson, protagoniste du *behaviorisme* ou psychologie du comportement, celle-ci exclusivement extrospective et quantitative, celle-là qualitative et introspective.

(1) Aussi bien un gros problème reste-t-il à son sujet, celui des disciplines auxquelles il convient de la rattacher. Car si, par son objet, elle dépend essentiellement de la philosophie, les méthodes que, de plus en plus, elle emploie, font d'elle une véritable science expérimentale, faisant, comme toutes les sciences expérimentales, non seulement usage d'appareils mais encore utilisant largement les sciences exactes. — L'Institut de Psychologie fondé à la Sorbonne depuis une dizaine d'années relève à la fois de la Faculté des Lettres et de la Faculté des Sciences.

raient certes nous satisfaire. Ce n'est point le lieu de les discuter. Les méthodes quantitatives ne sauraient atteindre en nous, — et d'ailleurs en toute réalité, mais nous limitons le problème à la connaissance de l'homme — que ce qui est de l'ordre de la quantité. Tout ce qui touche aux profondeurs de notre nature spirituelle leur échappe nécessairement, et nous soutiendrons toujours non seulement la nécessité d'une psychologie introspective, qui pourrait rester encore au plan d'une observation qualitative « phénoménale », mais encore d'une connaissance plus haute qui, par voie d'abstraction et de raisonnement, atteigne la réalité jusque dans son essence, et nous présente l'homme non comme un assemblage fortuit de « phénomènes », non comme une personne spirituelle capable d'une destinée éternelle. Nous ne pensons pas, comme M. Marcel Boll, que les récents progrès de la psychologie aient apporté aucune solution au problème de « l'angoisse métaphysique... » (1). Seulement, il ne faudrait pas pour cela refuser droit de cité à l'expérience scientifique ou la limiter nécessairement à notre vie corporelle que tous reconnaissent soumise aux lois biologiques. Étant « incarnées », et leurs activités ne s'exerçant que par l'intermédiaire d'un corps spatial et temporel, et en tout cas dans un monde spatial et temporel, les réalités spirituelles sont bien par quelque côté accessibles à l'observation quantitative. Et les psychologues qui se disent « objectifs », s'ils ont le tort d'être exclusifs, ont bien le droit d'étudier par leurs méthodes propres les lois du comportement psychologique. Ces lois, que la science moderne conçoit de plus en plus sous la forme de lois statistiques, sont extrêmement intéressantes à connaître et d'une importance réelle pour la pratique de la vie.

(1) On se rappelle sa discussion avec le P. Sertillanges dans *Sept*.

Ces quelques réflexions concernant la psychologie expérimentale n'étaient destinées qu'à préparer ce que nous voulons dire de son application à la pédagogie. Il est bien certain en effet que, si nous reconnaissons, comme nous l'avons fait, à l'expérience scientifique le droit de nous donner des lumières sur l'homme, nous sommes en conséquence amenés à lui reconnaître un droit d'influence sur la pratique pédagogique. Et c'est dans le fait un des points sur lesquels la psychologie d'aujourd'hui, devenant *psychologie appliquée*, fait porter ses travaux. Ce n'est pas le seul d'ailleurs : psychologie appliquée ou *psychotechnique* sont de plus en plus utilisées pour résoudre des problèmes concernant l'orientation professionnelle, l'organisation ou la rationalisation du travail, etc... Pour nous en tenir à ce qui est de l'enfance, aucune connaissance psychologique n'est utile à son éducation, mais les recherches les plus immédiatement utilisables sont évidemment celles particulièrement orientées dans ce sens, soit qu'elles portent sur la psychologie de l'enfant et les phases de son évolution (*Psychologie infantile*), soit qu'elles visent à contrôler les résultats scolaires et la valeur des méthodes pédagogiques (*Pédagogie expérimentale*).

Ce n'est pas à dire que les travaux des psychologues de l'enfance ou des pédagogues expérimentateurs trouvent généralement approbation. Il ne manque pas de gens pour nier leur valeur réelle et se moquer de toutes ces *psychotechniques* et *pédotechnies* aux noms prétentieux et de résonance matérialiste. L'enseignement secondaire ignore et dédaigne cette science nouvelle qui lui apparaît terriblement primaire : pauvre science plus mal venue que

toutes les autres, et qui voudrait supplanter dans la connaissance et le maniement des hommes la vieille sagesse accumulée par des siècles d'humanisme ! D'ailleurs ce n'est pas dans l'enseignement secondaire classique que ces recherches scientifiques peuvent trouver leur application, l'enfant d'âge secondaire ayant déjà une personnalité plus marquée, plus dégagée des lois physiologiques que celles des petits enfants. D'ardents pédagogues modernes comme M. Ferrière reconnaissent volontiers qu'il n'y a rien à dire contre les méthodes *d'enseignement* du degré secondaire, car les enfants en sont à la période des « intérêts abstraits » ; ils voudraient seulement que, tenant compte d'une psychologie exacte, on ne commençât l'instruction par cette méthode que vers l'âge de treize ans.

D'une façon générale, si les milieux d'éducateurs jusqu'ici ne se montrent guère favorables aux belles théories des savants de laboratoire, cela est dû en grande partie à l'ignorance de ces travaux, qui du reste se présentent souvent sous une forme trop compliquée et inaccessible à la moyenne des éducateurs. Il faut aussi, comme toujours, faire la part de la routine, qui est grande et trouve d'ailleurs bien des prétextes à se justifier, comme nous le dirons dans un instant.

Il est aussi des oppositions de principe : le mépris de certains pédagogues a des raisons philosophiques. Alain par exemple, qui se réclame de l'idéalisme de Descartes et de Hégel, et dont l'idéal est de former une pensée libre de toute condition objective, ne pourrait sans doute admettre que les règles de l'esprit puissent, en aucune manière, être connues autrement que par l'esprit lui-même. On ne s'étonnera pas de ses sarcasmes à l'égard de ceux qu'il appelle « des pédagogues à lunettes » Laberthonnière, dans l'appendice qu'il ajoutait jadis à

sa remarquable *Théorie de l'éducation* (1), ne manifestait pas non plus une tendresse excessive à l'endroit de la psychologie expérimentale appliquée à l'éducation. Il est vrai qu'il entendait surtout proscrire les outrances des positivistes. De plus, dans la perspective où il se plaçait, d'une théorie de *l'éducation* envisagée comme une œuvre concrète engageant *tout l'enfant* et *tout l'éducateur*, il est clair qu'il avait le droit de se méfier de recherches qui ne peuvent donner par elles-mêmes ni aucune méthode d'éducation ni aucun renseignement sur la personnalité profonde des enfants (2).

Il faut dire enfin que, au moins pour les éducateurs chrétiens, la situation *de fait* ne les encourage pas beaucoup à chercher des lumières auprès des psychopédagogues. S'ils sont défiants, c'est pour les mêmes motifs qui rendaient défiants à l'égard de toute psychologie expérimentale les philosophes chrétiens. Beaucoup de pédologues ou psycho-techniciens ont voulu ou veulent donner à leur science une portée qu'elle ne peut avoir. En der-

(1) Qu'on devrait bien rééditer.

(2) Puisque nous venons d'écrire ces mots de « personnalité profonde », il nous faut prévenir une équivoque. Beaucoup de psychologues en effet croient s'approcher par leurs recherches de la personnalité profonde des individus. C'est qu'ils l'entendent dans le sens d'une analyse plus poussée des facteurs physiologiques ou psychologiques du psychisme. C'est le cas par exemple de Freud et de ses disciples (psychanalyse ; théorie de la *libido*) comme aussi de l'école rivale de l'allemand Adler (Ecole de « psychologie individuelle » ; l'instinct premier d'où tout provient est « volonté de puissance »), de Jung (qui distingue les caractères en deux groupes, introvertis et extravertis) et d'une façon générale de tous les caractérologues. — Mais ce n'est pas là sortir du domaine positif de l'observation (ce qui ne diminue en rien la valeur de ces recherches), alors que nous entendons parler de la personnalité au sens spirituel et métaphysique, qui ne peut être l'objet de constatations expérimentales, et pas même véritablement d'introspection, mais bien de conclusions rationnelles et, en une certaine manière, d'intuition.

nière analyse c'est, comme toujours, sur le plan philosophique que s'établissent les disputes. Le psychopédagogue, le pédotechnicien (nommez-le comme vous voudrez) prétend connaître l'enfant... C'est un droit que nul ne lui dénierait, s'il ne prétendait plus ou moins ouvertement être le seul à le connaître : notre siècle, dit-il, ne peut plus se contenter des méthodes pédagogiques de jadis, depuis que la psychologie nous a appris à connaître ce qu'est un enfant ; les pédagogues d'autrefois (en gros, tout ceux qui ont précédé J.-J. ROUSSEAU) non seulement ne pouvaient connaître la psychologie de l'enfant, étant donné l'état de la science, mais encore ne s'en souciaient guère, tout préoccupés qu'ils étaient de façonner leurs élèves selon leurs préjugés personnels, religieux ou sociaux. Les méthodes scientifiques doivent remplacer partout les vieilles théories métaphysiques et *a fortiori* théologiques, depuis longtemps mises au ban de la science.

Il y a dans ce raisonnement un abus inadmissible : d'abord en ce qui concerne les fins de l'éducation, comme nous le dirons plus loin, mais aussi du simple point de vue spéculatif : une source de connaissance n'en supprime pas une autre, ce n'est point le lieu de le démontrer.

De plus, le mirage du chiffre est bien dangereux en matière humaine : on croit savoir parce que l'on a chiffré, et rien sans cela. N'est-ce point par exemple ce que donnent à entendre DECROLY et BUYSE lorsqu'ils mettent en épigraphe de leur *Introduction à la Pédagogie quantitative* (1) cette phrase de Lord KELVIN : « ... quand vous ne pouvez point mesurer [ce dont vous parlez] ni l'exprimer par des nombres, votre connaissance est *mince* et ne

(1) DECROLY et BUYSE, *Introduction à la Pédagogie quantitative*. Bruxelles, Lamertin (Documents Pédotechniques), 1929.

peut vous donner satisfaction. Ce peut être le commencement de la connaissance, mais vous n'en êtes pas encore à la phase de la science, quel que puisse être l'objet de vos études. » Mais Lord Kelvin est un physicien. N'y a-t-il pas erreur de méthode à transposer en pédagogie ce qui est fécond en physique? On nous dit : « Sans chiffre vous ne savez rien. » Nous ne savons rien en effet mathématiquement parlant, mais il est d'autres connaissances que celles qui peuvent prendre une forme mathématique, et même elles sont l'essentiel dans la science de l'homme. D'où cette méfiance que je disais, à l'endroit de la quantification de la pédagogie. D'autant plus qu'il n'y a pas loin de là à croire non seulement que la mesure quantitative est la seule forme de connaissance valable mais encore qu'il n'existe d'autres réalités que les mesurables. Il n'y a pas longtemps, dans un cours sur la méthode des tests, le professeur déclarait négligemment : « L'intelligence comme la mémoire ne sont bien évidemment que des processus physico-chimiques, sans qu'on puisse encore en préciser la nature. » Une telle bourde, révérence parler, comparable à la formule « le cerveau secrète la pensée », ne fait pas tort seulement au professeur qui la profère mais aussi à la méthode des tests qu'elle compromet.

Les auteurs du livre que je citais échappent d'ailleurs entièrement à des excès de ce genre. Dans le chapitre même introduit par la citation de Lord Kelvin que je critiquais, ils reconnaissent qu'il ne faut « jamais considérer le rôle des mathématiques comme prépondérant » (p. 6) ; ils déclarent que « s'il existe des parties de l'œuvre éducatrice directement mesurables, tout n'y est certes pas susceptible de mesure ». Et ils concluent très sagement : « Est-ce une raison, parce que nous ne pouvons tout mesurer, de ne rien mesurer du tout ? » (p. 19). Conclu-

sions que nous n'avons aucune peine à accepter et dont nous préciserons plus loin la portée.

C'est encore en raison du prestige sinon explicitement du chiffre, du moins de la science positive, que l'on dit souvent dans les milieux d'éducation nouvelle : « Il faut désormais fonder la pédagogie sur la psychologie. » Rien de mieux certes, pourvu que nous écartions le malentendu que nous signalions tout à l'heure : au nom de ce principe d'aucuns voudraient exclure de toute influence sur la pédagogie la métaphysique et la morale. C'est ce que nous ne pouvons admettre ; car en art tout est commandé par la fin que l'on poursuit et d'une façon éminente dans cet art qui consiste à modeler des âmes (1).

Par contre s'il s'agit non plus des fins, mais des méthodes (2), le principe est excellent. Une méthode n'est

(1) Nous pensons à ce sujet qu'il y a quelque confusion dans un livre récent plein de mérites, *L'Individualisation de l'Enseignement*, de H. Bouchet. Dans sa critique du sociologisme, il soutient vigoureusement le principe dont nous parlons (cf. pp. 84, 86). Sans doute n'a-t-il voulu faire œuvre que de psychologue, sans aborder les questions proprement métaphysiques ou morales. Comme son souci principal est de sauvegarder le respect de l'individualité de l'enfant, il repousse toute ingérence de la société dans la pédagogie. Et il critique à bon droit des ingérences intolérables. Mais il aurait fallu remarquer tout de même que la société a des fins qu'elle a le droit et le devoir de sauvegarder dans l'éducation des enfants. Si la sociologie, dürkheimienne, par exemple, a prétendu régenter la pédagogie, c'est qu'en dépit de sa prétention à être une science purement positive, elle est demeurée à sa manière une science « normative » et il était dans la nature des choses qu'elle voulût réformer la société en réformant l'éducation. En soi cette attitude est légitime et ne mérite point la critique ; mais il faudrait que la sociologie fût de la bonne et vraie sociologie.

Nous aurons d'ailleurs à revenir sur cette question dans un article ultérieur.

(2) Decroly et Buyse font bien la distinction en des termes un peu différents (*op. cit.*, pp. 11, 14, 15).

bonne que si elle part d'une connaissance vraie de la nature réelle de l'enfant. Nous n'aurons donc jamais assez recours aux moyens de connaître cette nature ; et puisque la psychologie expérimentale est un de ces moyens, le plus moderne, recourons-y. Mais il faut encore se défendre de tout exclusivisme. Si elle était le seul et unique moyen de connaître l'enfant, il y aurait bien peu d'éducateurs, puisque tous ne peuvent pas être de savants psychologues de laboratoire, ce qui d'ailleurs ne servirait de rien, la science ne donnant pas le savoir-faire pédagogique. Nous dirons même plus tard qu'il y a une certaine connaissance individuelle de l'enfant qui n'est pas accessible à la science, mais seulement à l'intuition. Mais il faut tenir les deux bouts : d'une part l'intuition, le don, le savoir-faire, innés ou acquis, d'autre part la connaissance des résultats de la science et des méthodes inspirées et éprouvées par elle.

L'éducateur, tout de même que le médecin, ne peut, en son art, qu'imiter et suivre la nature. Mais il faut pour cela bien des conditions. Le meilleur médecin est fort souvent le praticien, doué d'un certain sens que l'expérience a développé, son meilleur guide dans le diagnostic et la thérapeutique. Il n'en est pas moins vrai que, s'il n'y avait eu que des praticiens et non des travailleurs de laboratoire, la médecine en serait encore à l'utilisation de quelques simples et de quelques recettes de bonne femme. Et si le praticien prétendait se passer des connaissances théoriques que lui fournissent les savants, il errerait gravement, même en vue de l'utilisation du « flair » qu'il peut avoir. Il en est ainsi en pédagogie, avec cette réserve capitale que les lois de l'intelligence et du cœur ne se laissent pas étudier par des méthodes quantitatives en la même mesure que celles du système circulatoire, voire du système nerveux. Cette réserve n'enlève

rien à la nécessité des recherches pédagogiques d'ordre physiologique — qui étudient l'incidence des dispositions corporelles sur les diverses manifestations de l'intelligence et du caractère — ou d'ordre proprement psychologique — qui étudient directement le comportement psychologique de l'enfant. Elle n'enlève rien non plus à la nécessité d'informer les maîtres et les parents des résultats de ces recherches.

II

Sans entrer dans aucun détail, nous pouvons en gros grouper ces recherches en trois classes. La première est celle des *recherches physiologiques*, qui relèvent de la médecine dans ses rapports avec l'intelligence et le caractère; elles ne datent pas d'aujourd'hui, mais profitent tous les jours des progrès de la médecine (1). Leur intérêt pratique est grand, puisque l'âme est liée si intimement au corps, étant, comme le dit notre foi catholique, la « forme » du corps. Et s'il est des médecins pour soutenir le paradoxe inadmissible que l'enfant n'a point de défauts (2), mais seulement des maladies, voyons-y du moins le désir de dépister certaines causes pathologiques, souvent méconnues, des difficultés d'ordre moral.

Dans une deuxième classe, on pourrait ranger les *recherches d'ordre proprement psychologique*. Dans le fait,

(1) On peut en avoir un bon résumé dans le livre publié récemment par le Groupe Lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques, *Médecine et Education* (Lyon, Lavandier, 5, rue Victor-Hugo). Voir aussi Dr Fay, *L'intelligence et le caractère. Leurs anomalies chez l'enfant* (Ed. du Foyer Central d'Hygiène, 64, rue du Rocher, Paris).

(2) C'est le titre d'un livre du Dr G. Robin, *L'enfant sans défauts*.

on ne peut pas toujours les distinguer très nettement des recherches physiologiques. Beaucoup de questions ne peuvent en effet être traitées sans faire appel aux lumières des deux sciences, tellement sont connexes les deux domaines. Aussi bien cette intime liaison est plus accentuée encore chez l'enfant où le « psychique » ne se dégage que progressivement du pur « physiologique ». Mais c'est précisément l'un des aspects les plus intéressants de ces travaux que de nous montrer par des observations extrêmement minutieuses et patientes l'apparition des diverses manifestations psychologiques aux divers âges de la croissance.

Cette *psychologie génétique* revêt des modes extrêmement variés. Indiquons-en quelques-uns. Depuis longtemps on a pratiqué des *monographies* d'enfants, notant au jour le jour durant des mois et des années les phases du développement d'un enfant ; cette méthode de simple observation conserve aujourd'hui toute sa valeur : tous les milieux pédagogiques ont entendu parler des intéressantes études faites de cette manière par Decroly sur la petite fille qu'il avait adoptée. D'un caractère plus scientifique sont les méthodes qui font porter les observations sur un grand nombre d'enfants. Tout d'abord la *méthode clinique* : c'est celle que Piaget pratique à Genève avec grand succès. Les travaux publiés par lui, fruit d'une belle collaboration pédagogique et scientifique, ont renouvelé profondément nos connaissances sur la psychologie enfantine (1). C'est grâce à des interrogations appropriées ou, mieux, à des observations spontanées et des conversations dirigées qu'il cherche à déterminer

(1) Parmi ses nombreux ouvrages, signalons particulièrement *La Représentation du monde chez l'enfant* (Alcan), peut-être le plus caractéristique de sa méthode.

les grandes lignes de la mentalité enfantine aux âges successifs.

On peut s'intéresser au développement de telle ou telle fonction particulière, soit selon les âges, soit en raison de sa nature propre : par exemple, on étudiera avec précision les lois de l'habitude et de l'apprentissage; ou bien celles du développement sensoriel. D'autres tenteront une sorte de synthèse des données physiologiques et psychologiques et tâcheront à saisir dans leurs premiers linéaments les divers facteurs du psychisme dès l'origine de la vie. C'est ce qu'a fait le Dr WALLON dans son livre le plus récent (1).

On ne peut ici préciser davantage. Mais il faut mentionner la méthode qui dans ces dernières années a pris la forme la plus scientifique, la *méthode des tests*. On sait que BINET fut celui qui lui donna, il y a une trentaine d'années, la plus vigoureuse impulsion par l'établissement de sa célèbre « échelle métrique de l'intelligence ». Il s'agit non pas de mesurer directement l'intelligence des enfants, — ceci pour écarter des objections préalables —, mais d'établir des points de repère qui permettent d'apprécier le développement mental d'un enfant par rapport au niveau moyen des enfants de son âge.

Cette échelle, parfois remaniée et adaptée suivant les circonstances de temps et de milieu, rend de précieux services notamment pour le dépistage des enfants anormaux. Le principe de l'établissement de barèmes et de moyennes a connu en psychologie une très grande fortune. Les Américains surtout, on pouvait s'y attendre, s'en sont emparés et en ont développé la technique. Grâce au calcul des probabilités qui permet de donner une signification aux résultats statistiques, la psychotechni-

(1) *Les origines du caractère chez l'enfant* (Boivin).

que est devenue une véritable science exacte. Quelle est sa portée et que seront ses résultats, il est encore bien difficile de le dire. De plus en plus, au lieu de s'en tenir, comme au temps de Binet, à l'étude de l'intelligence globale, elle cherche à déterminer les aptitudes spéciales, à découvrir entre elles des corrélations, enfin à établir des « profils psychologiques ». Les psychotechniciens, qui malheureusement sont pour la plupart déterministes, espèrent parvenir à rationaliser entièrement les méthodes d'éducation comme aussi le travail ouvrier. Un monde organisé par les psychotechniciens manquerait assurément de fantaisie... Mais les exagérations ne doivent pas faire rejeter ces travaux qui présentent un caractère réellement scientifique, et qui sont fort probablement appelés à donner d'utiles indications aux éducateurs et à rendre d'importants services dans l'orientation professionnelle ; les résultats déjà acquis peuvent en donner l'espérance.

Les recherches psychotechniques, tout en ayant les caractères très nets d'une « science appliquée », étant donné les fins utilitaires qu'elles poursuivent, n'en gardaient pas moins, par certains côtés et du point de vue où nous nous sommes placés jusqu'ici, ce que nous pouvons appeler un aspect spéculatif. Arriver à déceler, par des moyennes et des graphiques, certaines constantes dans les comportements mentaux, aussi imprévisibles qu'ils puissent apparaître individuellement, c'est sans doute un résultat de grand intérêt pour le savant.

Les recherches pédotechniques que nous voudrions signaler maintenant dans une troisième classe se situent dans l'ordre de la pratique pure. C'est le domaine propre de la *pédagogie expérimentale*. Ici encore il est superflu de faire remarquer combien, en fait, ces recherches sont étroitement liées à celles des deux premiers groupes.

Mais tandis que dans celles-ci le point de vue de l'éducateur n'était pas directement pris en considération, il est au contraire ici prédominant. Médecins ou psychologues expérimentateurs étudiaient l'enfant pour le connaître, chacun sur son terrain, et fournissaient ensuite des indications fort utiles pour l'éducateur. L'expérimentation pédagogique, elle, a pour objet le contrôle des résultats scolaires immédiats et la valeur des méthodes pédagogiques. C'est à cette fin qu'ont été créées en divers pays des écoles expérimentales. Mettant en œuvre toutes les données acquises des sciences déjà mentionnées, auxquelles elles pourront en retour rendre de grands services, elles s'attachent en principe à mettre en pratique les méthodes pédagogiques suggérées par la connaissance scientifique de l'enfant, puis à en contrôler les résultats. Elles doivent servir également à la formation d'éducateurs capables de pratiquer ces techniques nouvelles et d'en promouvoir l'adoption dans les diverses écoles.

Les écoles expérimentales ne sont pas d'ailleurs nécessairement le seul terrain où se puisse faire ce travail de contrôle de méthodes pédagogiques. On y procède également au moyen d'enquêtes auprès des maîtres et des écoliers de divers enseignements. La méthode des enquêtes, utile certes, n'est pas pourtant très appréciée « scientifiquement ».

Ce n'est que par les résultats de tels travaux faits patiemment que l'on peut apprécier objectivement le développement de l'instruction des enfants et juger de la valeur des techniques d'enseignement, telles par exemple que les méthodes de lecture ou d'écriture, de calcul, etc... Au reste les méthodes pédagogiques sont continuellement sujettes à révision et adaptation suivant les temps, les milieux, suivant aussi les possibilités du

corps enseignant (1). Les écoles expérimentales, plus que toutes autres, sont aptes à suivre les nécessités de cette évolution.

Il faut ici dire un mot d'un problème dont on a beaucoup parlé ces dernières années : le problème de la *sélection*. Problème terriblement complexe et que nous ne pouvons qu'effleurer en marquant ses points d'attache avec la question qui nous occupe.

On a dit qu'un des objets de la pédotechnie était d'améliorer les procédés de contrôle scolaire en les rendant plus objectifs, plus indépendants de l'appréciation subjective et facilement arbitraire des maîtres que ne le sont les systèmes de cotation en usage dans les écoles et surtout dans les examens et concours. Un ensemble (une batterie, disent les psychotechniciens) de tests dûment étalonnés nous donnerait alors sur tout élève, sur son degré d'intelligence, sur son savoir actuel, sur ses aptitudes, les renseignements les plus sûrs.

N'est-ce point là la clef de la sélection, telle par exemple qu'elle est réclamée par les tenants de l'École Unique à l'entrée du degré secondaire? Et, d'une façon générale, n'assisterons-nous pas peu à peu au remplacement de tout examen, du certificat d'études au concours d'agrégation, par des épreuves psychotechniques? En sorte que l'organisation scolaire, et la répartition sociale des individus qui lui fait suite, se trouveront désormais établies sur des bases rationnelles, scientifiques, soustraites aux influences du favoritisme, de la fortune et des préjugés sociaux !

D'aucuns l'ont cru, et nous n'exagérons nullement la

(1) Ad. Ferrière complète la formule célèbre « L'école sur mesure » en y ajoutant « à la mesure des maîtres ».

pensée de ces esprits qui volontiers réforment l'humanité sur le papier. Mais il ne semble pas que cette opinion simpliste compte encore aujourd'hui beaucoup de partisans sérieux. D'une part le pouvoir de la psychologie mathématique n'est pas aussi merveilleux. D'autre part, il faudra toujours, sinon dans la sélection, qui est une opération négative, du moins dans l'orientation (scolaire ou professionnelle) qui lui est corrélative, tenir compte non seulement de l'individu en lui-même, mais aussi de tout le contexte familial et social où il est engagé et qui, en quelque manière, fait bien encore partie de lui. M. Larcher, directeur des services d'orientation professionnelle au Ministère de l'Éducation Nationale, le reconnaît expressément dans un rapport au Congrès de l'École des Parents (1).

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à espérer des examens psychologiques ? Loin de là. Il faut se garder de tout parti pris en aucun sens (2). D'une part en ce qui concerne les aptitudes, chaque fois qu'il s'agit d'aptitudes techniques, on pourra trouver un ensemble d'épreuves psychologiques permettant de déceler chez un sujet la présence ou l'absence de telles aptitudes : ainsi la Cie des Transports en commun de la région parisienne a créé un laboratoire modèle pour l'admission des conducteurs d'autobus ; de même la Cie des Chemins de fer du Nord. D'autre part, en ce qui concerne ce que Binet appelait l'intelligence globale, les diverses échelles métriques permettent de faire des classements importants parmi les

(1) Cf. M. Larcher, *L'orientation professionnelle et la famille*, rapport présenté au Congrès de l'Ecole des Parents, mars 1934, publié dans le volume *L'Education de l'effort* (Spes), pp. 201-217.

(2) Voir à ce sujet le livre si compétent et si judicieux de M. René Nihard, *La Méthode des Tests*, pour initier les éducateurs (Juvisy, éd. du Cerf, 1932).

enfants d'âge scolaire. Nous avons déjà signalé leur intérêt pour le dépistage des enfants anormaux. Aussi leur emploi s'est-il généralisé dans les établissements d'enseignement spécial. Et il serait sans doute désirable que fût formé un personnel plus nombreux apte à ce genre d'examens, de manière à organiser dans les écoles des consultations psychologiques régulières. Que ce soit un travail délicat, nous n'en doutons pas, et il y faudra une réelle préparation.

Sélection à l'entrée de certains métiers, et sélection à l'âge scolaire pour désigner les enfants relevant d'un traitement spécial (1), voilà donc à quoi se réduit pour l'instant, dans le problème de la sélection, le pouvoir de la psychotechnique. Ce n'est pas la panacée contre les inconvénients inhérents aux examens, mais pour autant ce n'est pas négligeable (2).



Ces réserves au sujet du problème de la sélection n'en-

(1) En mal et aussi en bien : la Belgique, par ex., a organisé la sélection des « mieux doués ».

(2) Dans un récent Bulletin de la *Société Alfred Binet* (n°s 306-307, déc. 1934-janv. 1935) on peut voir l'exposé de deux attitudes d'esprit bien différentes. Celle de Simon, ancien collaborateur de Binet, qui semble assez sceptique sur le développement ultérieur de la méthode des tests et son utilisation en orientation professionnelle; celle de Piéron, professeur au Collège de France, qui estime au contraire que, par des procédés de plus en plus analytiques, beaucoup plus précis que la simple échelle d'intelligence qui ne peut mesurer qu'une capacité globale, on obtiendra une connaissance très intéressante des aptitudes individuelles. Il semble bien en effet que tous les travaux modernes sur les tests s'orientent dans le sens que dit Piéron. La grosse difficulté est de savoir quelle valeur on peut attribuer aux groupements d'épreuves que les psychotechniciens utilisent comme caractéristiques de telle ou telle aptitude. Seule l'expérience peut répondre, et seulement pour les professions exigeant des aptitudes techniques.

lèvent rien à tout ce que nous avons dit plus haut de la valeur des divers procédés scientifiques qui tendent à améliorer, grâce à une précision et à une objectivité plus grandes, certains domaines de la pédagogie. Pour la connaissance des enfants, les maîtres n'ont jamais trop de sources de renseignements; ils pourront ainsi mieux adapter leur effort d'éducateurs aux divers individus, mieux grouper ceux-ci d'après leurs affinités ou leurs besoins respectifs. De même les méthodes de didactique et de contrôle, plus sûrement établies que par une pratique purement empirique, donneront sans doute des résultats meilleurs. Nous pensons d'ailleurs que c'est surtout à l'âge maternel et primaire que tout cela trouve le mieux son application; le beau développement des écoles maternelles françaises peut en être un témoignage.

Car, il faut bien le dire, en dehors de l'enseignement de la petite enfance, ce genre de recherches n'a pas encore connu en France grand succès. Nous disions que le Français BINET en fut l'un des initiateurs. Mais c'est surtout à l'étranger qu'on a continué ses travaux. En tous cas, les milieux scolaires ne se sont guère préoccupés de les utiliser. On trouve plus simple et plus sage de se fier au bon sens des éducateurs. L'Amérique, l'Angleterre, la Belgique, ont des écoles expérimentales. La France n'en a pas encore, à notre connaissance; on ne peut donner ce nom à l'école primaire (3, rue de Belzunce, Paris) où se préparent la plupart des travaux de la Société A. Binet. Il fallait pourtant mentionner cette société de recherches pédagogiques qui cherche à promouvoir dans l'enseignement primaire public l'esprit « expérimental » apporté par BINET aux travaux scolaires. Il y a en France, et de plus en plus, des écoles nouvelles, il y a des psychologues spécialistes de l'enfance et des professeurs de pédagogie, mais il n'y a nullement l'équivalent de ce qu'a réalisé la

Suisse à Genève : l'Institut J.-J.-Rousseau, qui depuis plus de vingt ans a réussi à unir dans un même effort théoriciens et praticiens, psychologues et pédagogues pour une meilleure connaissance de la psychologie infantile et une meilleure adaptation de l'enseignement aux exigences de cette psychologie. Il nous semble que c'est regrettable. Les techniques d'enseignement auraient à gagner quelque chose à l'existence de centres pédagogiques scientifiquement organisés.



Ainsi donc la « science expérimentale » mérite sans aucun doute d'être largement accueillie en pédagogie. Ces quelques réflexions ont voulu tenter de dégager ses titres à une telle prétention, en même temps que ses limites. Une exacte compréhension de ce qu'elle est, de ce qu'elle peut comme aussi de ce qu'elle ne peut pas, est la meilleure manière de favoriser ses progrès en même temps que les progrès de la pédagogie.

Essentiellement elle nous apparaît comme une certaine connaissance de l'homme, de l'homme en tout ce qu'il a d'accessible à des méthodes quantitatives. Si, de fait, elle s'est trouvée et se trouve encore souvent engagée dans une philosophie matérialiste, c'est une malformation dont il la faudrait délivrer. Des fins de l'éducation elle ne saurait rien connaître, ne pouvant juger en matière de Bien. Le Bien, du moins le Bien que les anciens appelaient « honnête », c'est-à-dire en quelque manière absolu, est du domaine du philosophe, métaphysicien et moraliste. C'est à la « sagesse » et non à la « science » de conduire l'éducateur en lui prescrivant les biens à poursuivre. Par là, c'est toute l'activité de l'éducateur que la sagesse commande, tout moyen étant subordonné à la fin, tout

bien « utile » devant viser à « l'honnête ». Mais sous cette autorité éminente, le champ reste libre à l'activité intellectuelle de se déployer pour une meilleure connaissance de la matière qu'il s'agit de former, pour une plus active recherche des moyens d'obtenir cette formation. C'est là que viennent s'inscrire les recherches expérimentales physiologiques, psychologiques, pédagogiques, concurremment avec les procédés traditionnels, transmis à l'humanité par expérience séculaire, qu'elles peuvent venir renforcer, critiquer, modifier ou même supplanter, selon les cas. Ce pouvoir est grand, et il importe qu'il s'exerce bien.

M. DE PAILLERETS, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Simples conseils pour étudier

Grand mystère que celui de ces classes secondaires où tous nous sommes passés, sans savoir trop comment... Aux Roches, à Louis-le-Grand, à Stanislas,... ou plus simplement dans l'obscur collège de sous-préfecture, dans l'humble cours secondaire libre, partout programmes et études scolaires s'imposent à de jeunes esprits, études qui les devraient conduire aux merveilles de la culture humaine, les initier aux grands efforts de l'esprit, les ouvrir à l'action de la Sagesse (la vraie, qui est une Personne divine). Ces huit années d'études, et plus, au seuil de la vie, c'est grande affaire que de les bien faire. Je crois que ce petit livre y peut aider puissamment (1). L'auteur est expérimenté : ceux qui le connaissent le savent. Pour les autres, ce petit livret leur en apportera la preuve suffisante. Livre vécu avant que d'être écrit.

« Puisque étudier est le métier de l'immense nombre de garçons, c'est à leur faire faire ce métier plus aisément qu'on souhaite arriver. » Encore faut-il comprendre qu'étudier étant l'essentiel de la vie du garçon, on ne lui donnera certes pas ici une totale discipline de vie, mais on lui offrira une règle partielle qui suppose une autre plus complète et qui en tire sa force. Encore que l'auteur puisse dire à certains égards : « *Etiam Turcis scribo.* » Quand il s'agit d'écouter un cours et de rédiger des fiches, chrétiens et non-chrétiens doivent se plier aux mêmes contraintes.

(1) *Simples conseils pour étudier*, par Jean Flory, aumônier des lycées de Besançon (Spes, 1934).

*
* *

M. Flory examine successivement les questions suivantes, insistant plus particulièrement sur les points que je signale : l'activité de l'esprit (hygiène, attention) ; l'ordre et la méthode (l'ordre, l'utilisation du temps, les dangers de l'ordre) ; les manières d'apprendre (coefficient de travail, mémoire, les cours, la lecture, les notes, le classement des fiches) ; les diverses disciplines et leurs particularités (langues vivantes et anciennes, sciences, histoire, philosophie) ; ce que c'est que comprendre (la possession du monde, la nature et les hommes, les voyages, les arts, la musique, les spectacles) ; comment produire (devoirs scolaires, examens, sujets d'études personnelles, comment rédiger, les cercles d'études). On termine en donnant une ébauche de bibliographie et un extrait des tables du classement décimal édité par l'Office International de Bibliographie de Bruxelles.

Ce que cet exposé trop sec ne dit pas, ce sont les qualités de l'ouvrage. Et d'abord il convient de noter que, jusqu'à présent, les garçons n'avaient point de livre de ce genre qui répondît aussi bien à leurs besoins. Les livres indispensables de Gratry (*les Sources*) et du P. Sertillanges (*la Vie Intellectuelle*) sont conçus dans un but différent. Par ailleurs, de jeunes lecteurs (d'autres aussi...) ne pourront manquer de répondre à l'appel qui leur est ici adressé, tant il est clair, net, attirant. La vie de l'esprit leur apparaît au travers des vitres sales de leur collège, rébarbatif et morose. Au demeurant, purement scolaire dans le plus mauvais sens du mot, — et donc de peu de prix. Mal entraînés, ils sont tout aussi mal outillés. Avec les meilleurs dictionnaires de l'univers et des professeurs surdiplômés, on ne les empêchera pas de s'ennuyer si les études ne les intéressent pas, ou s'ils ne savent pas s'y prendre. Cas si fréquent qu'il est général. Ils saisiront, grâce à ce livre, que ces années de jeunesse peuvent, au contraire,

être pour eux celles du plus magnifique épanouissement. Embrassant l'univers en l'énergique étreinte de leurs jeunes esprits, ils auront le sentiment de cette clarté que donne à l'âme le jeu correct de l'intelligence. Ils sauront ce qu'est la possession du monde, l'adhésion à la nature et au plan qui la régit, l'adaptation de leur âme aux nécessités de l'ordre divin. Ils apprendront. Ils s'enrichiront. Maîtres de leurs connaissances, maîtres du monde, maîtres d'eux-mêmes. Par l'effort, certes, par le redressement des énergies déviées, mais dans l'élan bien dirigé qui les porte vers leur perfection. « S'accorder au Créateur du monde, c'est s'accorder au monde. » « *Gratia gratiam parit.* Les hommes sont détraqués. Là, prenez garde. Mais avec de la grâce plein le cœur, c'est vous qui prendrez l'influence. » « Tout utiliser : les astres et les plantes, les insectes et les hommes, la poésie et la musique, la santé et la maladie, les joies et les peines, les réussites et les échecs, les souvenirs et les espoirs, pour vivre plus fort, pour mieux aimer, pour mieux prier. *Omnia propter electos.* » « On ne peut faire tout ce que l'on veut, mais il faut vouloir tout ce que l'on fait. » « Ayez le geste précis, l'œil brillant, le visage expressif... ce qui fatigue, c'est le vague... Voici que je vous ai livré le secret de ne vous ennuyer jamais. » Tout cela étayé par « des observations appuyées le plus souvent sur une longue enquête, des recettes immédiatement utilisables ». Qu'on note au hasard des chapitres (on me dispensera d'insister, on trouvera soi-même ces trésors) les indications si précises données à propos du sport (on a trop peu souvent l'occasion de lire à ce sujet des pages aussi équilibrées), du classement des fiches, de la mnémotechnie, de l'organisation des heures de travail, des dangers de l'ordre (« *Horganisatio in vacuo bombinans* »), de la musique, de la rédaction des travaux personnels, du cercle d'études... L'auteur ne prêche pas. Il conduit. Et les garçons suivront.

*
* *

L'éducateur se posera pourtant encore une question : Que penser de la méthode au regard du christianisme? En d'autres termes, est-elle compatible avec tout le christianisme? mieux encore, aide-t-elle positivement au travail de la grâce? Le hasard a voulu faire voisiner sur ma table les *Simples conseils* et un petit opuscule de saint Jean de la Croix *Les mots d'ordre*, édités chez de Brouwer par Dom Chevallier. A première vue, la contradiction est formelle. Comparons les textes. « Votre vie métaphysique, votre vie religieuse, votre vie personnellement personnelle, celle que vous rêvez pleine, riche, complète, vous ne l'étoufferez pas » (Flory, 151). — « Rien, Rien, Rien » (S. Jean de la Croix). « La marque de la vocation, c'est d'être heureux » (Fl., 152). — « Aimer! ce n'est pas éprouver de grandes choses, c'est connaître un grand dénuement et une grande souffrance pour l'Aimé » (S. Jean de la Croix, n° 235). « Posséder le monde, tout utiliser » (Fl., 152). — « L'univers n'est pas digne d'une seule pensée de l'homme » (S. Jean de la Croix, n° 236). « The soul's joy lies in doing » (citation de Shelley. Fl., 187). — « Dieu attend plus de nous le plus petit degré de pureté de conscience que toutes les œuvres que vous feriez » (S. Jean de la Croix, n° 88). « Il faut vouloir tout ce qu'on fait » (Fl., 35, 59). — « Le chemin de la vie exige très peu d'agitation et de combinaison : la mortification de la volonté lui va mieux que beaucoup de science » (S. Jean de la Croix, n° 147). Contradiction, semble-t-il, il y en a d'autres encore qui sont moins apparentes, mais qu'on ne saurait passer sous silence. La « possession du monde » telle que la propose M. Flory n'est point du tout semblable à celle dont parle si magnifiquement le Docteur de la vie mystique : « Oui, les cieux sont à moi, votre terre est à moi, et les peuples sont à moi ; les justes sont à moi et à moi les pécheurs ; les anges sont à moi, et la Mère de Dieu est à moi, et toutes choses

sont à moi. Dieu lui-même est à moi et pour moi, car le Christ est à moi et tout entier pour moi! (S. Jean de la Croix, n° 112). En effet, il s'agit, chez saint Jean de la Croix, d'une possession mystique, exclusive de toute adhésion naturelle aux choses créées, et même aux jouissances de la vie mystique. « Soyez profondément détaché de toutes choses, ne cherchez à goûter aucun bien temporel, et votre âme récoltera des biens jusqu'alors inconnus » (n° 213). Quant au Cantique du soleil, cité par M. Flory (p. 147), il faut bien reconnaître que le Poverello le composa peu de temps avant sa mort, les yeux rongés par les mortifications, les veilles et les larmes.



L'antinomie est-elle réelle, profonde — et alors la méthode d'éducation conseillée par M. Flory serait humaine, trop humaine, fermée au christianisme, ne louant que les vertus actives à la façon d'un mauvais américanisme — ou au contraire peut-on l'accepter comme pénétrée de christianisme, s'ouvrant à toutes les exigences de l'Évangile? En somme, fait-elle sa part à ce mot si dur : « Celui qui veut sauver son âme la perdra », ou n'est-elle qu'appel à l'enthousiasme juvénile, à une maîtrise toute naturelle, d'ailleurs plus ou moins réalisable, de soi-même et de sa vie?

La question est d'importance, et on m'excusera d'y réfléchir. Elle se repose à propos de bien des méthodes d' « éducation nouvelle » ou d' « école active ». Les antinomies nettement marquées, une solution reste-t-elle possible?

Tout d'abord, il est très vrai que la nature est « la maison de Dieu », et les jeunes qui parcourent les routes le font très souvent en vrais chrétiens. Qu'on pense aux scouts, aux Compagnons de saint François, aux jécistes, aux jocistes, aux campeurs chrétiens de toute nuance.

Par ailleurs, c'est au sens plein (encore quanti-intellectualiste, mais c'est une autre question) que saint Bernard écrit : « *Invenies aliquid amplius in silvis quam in libris* ». Et les religieux carmes ont des « déserts » en pleine campagne solitaire, ce qui donne à penser qu'ils trouvent dans les solitudes naturelles le chemin de Dieu. Dans le plus vénérable des anciens couvents déchaux de France on représente sans cesse sur les tableaux, les boiseries, les devants d'autel, les carmes orants solitaires dans la nature. Mais, dira-t-on, il y a similitude apparente seulement : car, dans un cas, on enseigne l'abandon du moi et du monde, le rejet de la volonté propre, dans l'autre, on les canonise.

Regardons-y d'un peu plus près. M. Flory n'enseigne point au garçon à se fier toujours à lui. Il cite le mot de Pascal : « (les maladies) nous gâtent le jugement et le sens, et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression en proportion ». Qu'on ne s'écrie pas que cela implique justement un naturalisme désolant, puisqu'on néglige l'autre citation bien connue : « la maladie, état normal du chrétien », — car il est trop visible que dire à un garçon que la maladie le détraque, c'est lui dire de chercher une certaine notion de l'équilibre qui dépasse le flux et le reflux de ses passagères dispositions. Même chose ici : « Quand le monde commence de vous ennuyer, cherchez un autre centre de perspective ». Ici encore « les jours où vous serez nerveux, grincheux, hargneux, vous n'arriverez pas à comprendre, vous jugerez tout à faux ». On demande au garçon de se soumettre à une règle, « c'est encore là un de ces régimes auxquels il faut s'obliger tout à fait exactement ». « Un garçon doit rêver d'une chambre bien aérée... ornée de quelques gravures qui lui soient un rappel de ses volontés profondes. D'une chambre qui lui apparaisse comme le sanctuaire de Dieu et de ses héros » — « ... pour ranimer votre énergie... un emblème religieux, ou un morceau de granit, ou une

griffe de lion » (les deux dernières indications sont mises ici pour les non-chrétiens ; une griffe de lion vaut mieux qu'une photographie grivoise). Ailleurs, on parle de « l'effort volontaire sans cesse renouvelé », on enseigne à dominer son esprit, à le ramener à l'attention. Le mot cité d'Edison est dans le droit fil de la pensée : pour bien travailler, produire, il faut « un pour cent d'inspiration et quatre-vingt-dix-neuf pour cent de transpiration ». Et les garçons qui auront lu et compris ce qui est dit du sport ne croiront nullement que leur soit proposé une doctrine de la facilité, un naturalisme de confiance en soi, mais bien un ascétisme.

Mais la critique se fait plus pressante. La bonne doctrine chrétienne, la volonté doit être dirigée par le respect des vouloirs divins, que cela nous plaise ou non, que nous en souffrions ou que nous en tirions joie et satisfaction. La confiance doit être mise en Dieu, pas en nous. La joie chrétienne a une tout autre source que l'optimisme aristotélicien. En ce monde désorienté qui souffre, auquel la mort nous arrachera, on ne se possède que dans la seule confiance en Dieu seul, dans l'abandon. Il faut montrer aux jeunes leurs limites et leurs devoirs, qui s'imposent à eux bon gré, mal gré, plus que cela, leur demander de se donner à Lui tout entiers, en toute leur vie.

A tout cela, qui ne laisse d'ailleurs pas d'être quelque peu unilatéral, le livre de M. Flory semble souscrire, à son point de vue, légitime. Tout d'abord, il ne s'adresse pas à des novices chartreux ou carmes, mais à des collégiens, à des étudiants. Par ailleurs, cette règle dont nous venons de montrer que tout le livre la propose, c'est tout uniment la règle chrétienne. Personne n'interdira à un prêtre de montrer à ses garçons que c'est dans la vie droite, pure, qu'ils trouveront leur meilleur équilibre, leur vrai bonheur. La règle satisfait à ce qu'il y a de meilleur en nous. On ne dit pas (et de quel intérêt cela serait-il pour des esprits qui n'entendent rien à la querelle de l'imma-

nence?) qu'elle n'est que cela. Tout au contraire. On la sent toute tramée de christianisme, et l'on peut dire que les garçons seront heureux s'ils sont chrétiens, non pas du tout qu'on les engage à se soumettre à telle ou telle discipline uniquement parce qu'ils s'en trouveront bien. Notons, en outre, qu'en ce qui concerne l'activité de l'esprit dans le domaine scolaire et naturel ici visé, qu'un procédé réussisse suffit à le légitimer. Un taylorisme de bon aloi s'impose. Et cela n'est point exaltation de la volonté propre. La volonté tout court peut parfaitement être soumise au service le plus dévoué, être le plus absolument livrée au vouloir divin. Il n'y a que des volontés fortes qu'on peut attendre l'abnégation. Les garçons ont besoin d'être volontaires, nul n'y contredira. La formule très fausse n'est point du tout proposée : faire des hommes d'abord, afin de faire des chrétiens. S'adressant à tous, l'auteur s'inquiète de faire des hommes. Les chrétiens sauront comment s'y prendre. Et cela leur est dit assez pour qu'ils comprennent : « État de grâce. Expression volée aux chrétiens ». « Habituez-vous à ne pas laisser votre esprit et votre cœur à ras de terre. » La nature est un temple... « On prie si bien dans les champs et dans les bois. »

En bref, et pour conclure, apprendre aux garçons à se discipliner, à calculer, à ajuster leur effort (« faites quelque chose ou ne faites rien » — « suivant le conseil de Nicole, il ne faut pas « prêter le ministère de ses membres à la mobilité de son esprit » ; « si le livre que vous tenez ne vaut pas la peine d'être lu attentivement, laissez-le et allez faire un tour au grand air »), quand on se place dans l'atmosphère des *Simples conseils*, quand on écrit « Incomparables ressources de la prière qui met au calme et accorde à Dieu. Recueillement intense après quoi on est prêt à jouer intégralement le jeu divin. Principe d'équilibre... », — ce n'est pas tomber dans un moralisme naturaliste, c'est lancer les jeunes dans le don de soi, seule source du vrai bonheur. A moins qu'on ne veuille que le

christianisme soit principe d'ennui et de déséquilibre, ne soit concevable que dans et par le renversement de toutes les valeurs naturelles, la négation de toute recherche de perfectionnement humain. On a beau chercher, cela n'est pas ainsi dans la tradition chrétienne. « Il faut traiter notre faiblesse de telle sorte que la nature ne se décourage pas. Tout cela, c'est chercher Dieu, puisque c'est par amour pour lui que nous cherchons les moyens de rester en sa présence ; il faut, dans son service, conduire l'âme avec douceur », écrit sainte Thérèse (lettre 52), parlant de l'oraison faite en se promenant, dans « quelque endroit d'où l'on découvre le ciel ». La folie de la croix s'impose à nous, et la mortification, mais dans la vie du Christ en nous, dans notre élévation à la parfaite stature du Christ. Il y a bien des manières de satisfaire à l'Évangile ; c'en est une, et non des moindres, que de tout soumettre à l'ordre divin, de chercher là l'équilibre et le progrès. N'est-ce pas ainsi que sont possibles un humanisme chrétien, une pédagogie chrétienne ? Et tout n'a pas été dit à des garçons de seize ans, auxquels on n'a voulu parler que de la vie de l'esprit. Il n'est pas mis de limite à leur course dans l'arène du salut.

***

La méthode des *Simples conseils pour étudier* n'est donc concevable que dans et par le christianisme. Encore qu'elle s'adresse à tous parce que rien d'humain ne nous est étranger. On pardonnera au critique cette longue et délicate recherche ; les efforts actuels d'éducation nouvelle et d'école active y invitaient. Et elle s'imposait à l'esprit, tant les *Simples conseils* sont un livre fort, aéré, enthousiaste. Il faut bien enter ces directives en pleine sève chrétienne. De nous être fait poser cette question manifeste à quelle profondeur se situent les sources de la pensée de M. Flory. Il faut espérer que d'autres travaux sortiront de la même main.

ROBERT DUBLOUCLEY.

A propos de l'autonomie scolaire

Le Bureau International d'Éducation de Genève a publié récemment, sur le self-government à l'École (1), un rapport qui condense, à la suite d'une enquête internationale, les résultats de 518 expériences réalisées dans une vingtaine de pays. Rédigé par M. J. Heller, il est complété par une suggestive étude du Professeur Jean Piaget sur les incidences psychologiques et sociologiques du problème, et par des documents annexés relatant le détail de quelques expériences significatives.

La méthode imposée au Bureau International d'Éducation est celle de l'information objective. Il ne faut donc demander au présent rapport que des faits et l'état actuel de la question : c'est déjà ainsi une contribution précieuse. Dans l'ensemble, les constatations sont favorables à la discipline autonome, bien qu'elles laissent apparaître toutes les difficultés techniques de sa mise en œuvre. Il en ressort que le self-government proprement dit n'est guère possible avant l'âge de 10 ans, qu'il est avantageux de l'introduire progressivement, et que l'âge le plus propice à son fonctionnement normal est de 11 à 13 et de 15 à 18 ans. Sous ces réserves, l'autonomie scolaire, à peu près dans tous les cas, produit des effets satisfaisants : elle accomplit l'éducation morale, en développant l'esprit d'entr'aide et surtout le sens des responsabilités ; elle parfait la formation intellectuelle, en exerçant le sens critique et en l'appliquant de bonne heure à des problèmes d'action ; enfin, et plus que tout, elle « socialise » — au bon sens du mot — l'individu, en lui

(1) *Le Self Government à l'école*, Bureau International de l'Éducation, 44, rue des Maraîchers, Genève, 1935, 138 pp. 4 fr. suisses.

donnant le sentiment de l'intérêt collectif, le respect des chefs et l'acceptation spontanée de la loi.

Nous sera-t-il permis de dire que ce rapport, utile à consulter pour les alentours du problème, n'apporte pas de grandes lumières quant au fond? Même en restant dans le domaine de l'enquête, il est certaines questions qu'il eût été expédient de ne point omettre, celle-ci en particulier : dans quelle atmosphère morale et religieuse a été conduite l'expérience? Car c'est bien là que surgissent les doutes les plus sérieux. Asseoir la discipline non sur la contrainte extérieure mais sur une adhésion tout intérieure de la volonté; en chercher le principe psychologique dans le sentiment de l'honneur plutôt que dans la crainte; organiser la vie de la classe et de l'école sur le type d'une société réduite où l'enfant doit prendre de bonne heure ses responsabilités et acquiert le sens communautaire, tout cela est incontestablement excellent : reste à savoir à quelles conditions cela est possible. L'autonomie d'une collectivité n'est pas un bien en soi, mais seulement dans la mesure où les individus qui en prennent la direction sont capables d'agir suivant la raison et la justice. Une collectivité d'enfants est-elle spontanément raisonnable et juste? S'élève-t-elle de son propre mouvement à la conception de l'ordre? Ou bien l'usage correct de sa liberté ne suppose-t-il pas l'acquisition antérieure d'un idéalisme moral à sources religieuses?

Je dis, très généralement : *à sources religieuses*, acceptant, en théorie, l'idée que toute mystique, même fausse du point de vue chrétien, peut créer un courant suffisamment fort pour vaincre l'égoïsme des individus et pour coordonner en vue d'une fin humaine l'activité du groupe : c'est ce qui semble se produire dans la jeunesse soviétique (1). Qu'en

(1) Si l'on en croit du moins M. Klaus Mehnert, *La jeunesse en Russie soviétique,* Grasset, 1933. Voir en particulier le chapitre « Morale et Culture », pp. 199 et sq., où l'auteur explique comment la mystique du Plan quinquennal a sérieusement redressé la morale sexuelle de la jeunesse russe.

est-il dans la pratique habituelle? C'est sur ce point qu'il serait intéressant de collectionner des faits. Dans son ingénieuse étude, M. Piaget s'efforce de montrer comment l'égocentrisme inné chez l'enfant et que toute éducation a pour but de corriger en vue du bien de la communauté, peut aussi bien être brisé par le self-government que par la méthode d'autorité. « Le self-government, dit-il, est un procédé d'éducation sociale tendant comme tous les autres à apprendre aux individus à sortir de leur égocentrisme pour collaborer entre eux et à se soumettre à des règles communes ». Et il montre fort bien comment la *coopération* peut suppléer la *contrainte*, et le *respect unilatéral* de l'enfant pour le maître céder la place à un *respect mutuel* dont les effets moralisateurs ne sont pas moindres. Sans doute. Mais d'abord toute morale n'est pas sociale, et l'enfant a des devoirs envers lui-même et envers Dieu que les seuls échanges avec ses camarades ne suffiront peut-être pas à lui enseigner. En outre, la morale sociale elle-même est-elle une forme vide, une pure inclination sentimentale à servir le bien commun jointe à la connaissance des techniques qui permettront de le servir, ne suppose-t-elle pas nécessairement un certain contenu de notions fondamentales, droit et devoir, bien et mal? M. Piaget croit que ces notions, « telles que celles de la justice, doivent l'essentiel de leur développement à la coopération graduelle entre égaux, et demeurent presque complètement en marge de l'action des adultes sur les enfants ». C'est là ce dont on peut douter, et j'inclinerais pour ma part à croire plus importante et plus nécessaire l'influence personnelle du maître. Je renvoie sur ce point à un ouvrage bien suggestif, le *Maître idéal*, de Martin Keilhacker (1), où l'auteur,

(1) Martin Keilhacker, *Le Maître Idéal* d'après la conception des élèves, traduit de l'allemand par Ch. Chenoy et Ed. Delfeld. Problèmes d'Education, Desclée, 1935. Outre des renseignements pédagogiques extrêmement précieux, cet ouvrage apporte, sur l'esprit de la jeunesse allemande, un témoignage direct plus d'une fois émouvant.

d'après une large enquête auprès de la jeunesse scolaire, montre ce que celle-ci, même dans le cadre d'une pédagogie active, attend de l'expérience et de l'autorité de ses maîtres.

Ce n'est pas que le rapport sur le self-government laisse ignorer les inconvénients d'une démocratisation prématurée de la communauté scolaire : tendance à la brigue chez les plus forts, esprit de dénigrement chez les faibles, scepticisme chez les raisonneurs, sans oublier l'intrigue politique, le bavardage et parfois la perte de temps et d'attention occasionnée pour les élèves par l'administration même du pouvoir scolaire. « D'une manière générale, dit encore M. Piaget, il est nécessaire d'insister, à propos de l'éducation morale et de l'éducation intellectuelle, sur les dangers du self-government lorsqu'il ne se développe pas dans une atmosphère de compréhension psychologique, d'esprit expérimental et de réflexion critique, c'est-à-dire de bon sens. » C'est là une opinion raisonnable ; on peut se demander seulement si c'est assez dire, et si la condition essentielle au bon fonctionnement de l'autonomie scolaire n'est pas la formation préalable de la conscience morale et religieuse des enfants.

P.-Henri Simon.

L'Étudiant dans l'État totalitaire

La Fédération Française des Étudiants Catholiques (F.F.E.C.) a tenu du 24 au 28 avril son Congrès annuel à Strasbourg. Le Foyer de l'Étudiant Catholique et le Cercle Ozanam avaient rivalisé de zèle et d'esprit d'organisation pour rendre aux étudiants venus de toutes les villes universitaires de France leur séjour en Alsace aussi instructif qu'agréable. S. E. Mgr Ruch, répondant à l'invitation de son Union des Étudiants Catholiques qui relève de la Fédération et se constitua sous ses auspices, a tenu à donner à trois reprises par sa présence effective le témoignage de l'intérêt qu'il porte aux milieux universitaires de Strasbourg. Plusieurs professeurs des Facultés et très particulièrement M. le Doyen Duquesne, avaient accepté de participer aux réunions d'études et de prières et au banquet de clôture.

Le thème général du Congrès était *L'Étudiant dans l'État totalitaire.* Trois rapports avaient été présentés.

Le premier, par une espèce de fiction qui porte beaucoup plus loin qu'il ne paraît, était présenté par la Ligue Missionnaire des Étudiants de France qui, pour simplifier les choses, avait accepté de fondre, à partir de cette année, son propre Congrès dans celui de la Fédération. L'auteur, un Martiniquais, y a fait observer que de quelque manière tous les États ayant des colonies se comportent vis-à-vis de celles-ci comme totalitaires puisque c'est l'instruction, la culture, souvent même les industries habituelles des métropoles qui s'implantent dans les colonies et que c'est à peine si l'on commence à essayer de développer dans leur propre ligne, en fonction de leur histoire, de leurs traditions historiques et littéraires, les peuples colonisés. On a fait remarquer, par exemple, que les petits nègres de l'Oubanghi apprennent, grâce à la civilisation française, que leurs ancêtres s'appelaient les Gaulois, avaient des

cheveux blonds, des yeux bleus et une longue moustache ! De quelle manière, avec quelle discrétion, quelle générosité et quelle prudence, les États européens peuvent-ils et doivent-ils développer, en fonction des traditions locales et les orientations du climat et de la race, les énergies des peuples colonisés, tout en préparant les convergences nécessaires qui rendront l'action des métropoles plus fécondes et plus faciles, c'est un problème dont le rapporteur n'a pu que souligner la difficulté en même temps que l'urgence. Mais s'il s'agit de l'action missionnaire, les orientations sont plus faciles à prévoir, et puisque le catholicisme a déjà donné la mesure depuis vingt siècles de sa facilité d'assimilation et d'adaptation, rejoignant l'âme humaine dans sa réalité profonde, profitant de ses besoins et de ses pouvoirs, s'appuyant sur une organisation sociale, sur les rites extérieurs, le christianisme paraît en mesure de ne rien perdre de son originale et surnaturelle puissance et de se présenter cependant peu à peu aux peuples qu'il évangélise comme susceptible d'être traduit, expérimenté, enrichi même, par les réactions religieuses de leur propre tempérament. Le souvenir des Pères Ricci et de Nobili a été très opportunément rappelé. Anticipant ensuite sur des réalisations possibles, le rapporteur a indiqué combien le chant, même la danse, répondent à un besoin profond de l'âme nègre et pourraient s'associer à des manifestations religieuses. Quoi qu'il en soit de ces vues d'avenir lointain, l'auditoire s'est intéressé à cette revue et à cette comparaison des méthodes de colonisation et d'évangélisation et a beaucoup apprécié tout à la fois le tact et l'originalité, l'esprit catholique et la science du réel dont ce rapport était la preuve.

A propos de l'étudiant en droit, M. Barrère, de la J.E.C. de Toulouse, a bien noté ce que dans une vie d'étudiant, pour nous essentiellement individualiste, les exigences d'un État totalitaire apporteraient de neuf et surtout de décourageant. Quant à l'origine même du droit, à son fondement rationnel, au personnalisme qu'il suppose, c'est

tout un renversement des points de vue et des valeurs. Les pénalités comme les délits s'apprécieront d'après les besoins et les exigences de la race; une doctrine toute faite apportée du dehors, une consigne de pensée, viendront arrêter les recherches, entraver les progrès, et ramèneront les connaissances juridiques à un aspect primaire; par delà même cet embrigadement de la pensée, le rapporteur a fait entrevoir de véritables conflits dans le monde des fonctionnaires, de ceux précisément dont les études juridiques préparent la carrière.

Enfin, à propos de l'État totalitaire et de la médecine, on a fait voir les répercussions de cette hypothèse sur la santé publique, sur le malade pris individuellement, sur la médecine et ses progrès, enfin sur le médecin et sa situation sociale et matérielle. Avec beaucoup de pénétration, le rapporteur, M. Robert Dailly, a concédé que les mesures prises par les États totalitaires en faveur de la santé publique et de la préservation de la race offraient quelque chose de séduisant et donnaient des résultats appréciables. Mais il a noté que ces résultats pouvaient être acquis et de fait étaient assurés déjà dans des États qui n'ont rien de totalitaire et qui semblent même devoir être plus à l'abri de tels excès que bien d'autres, les États-Unis, les Pays Scandinaves, l'Angleterre. Il a noté également tous les inconvénients redoutables qui résulteraient de ce que, pour obtenir ces avantages, un État ferait des médecins de simples fonctionnaires, supprimerait pratiquement le secret professionnel, exigerait des déclarations, des interventions dans lesquelles la conscience médicale se trouverait lésée.

Pour empêcher un État de s'autoriser de certains avantages prévus pour imposer une dictature médicale au service de la race, il importe que les particuliers prennent les devants et se concertent pour assurer entre eux et par la corporation les bénéfices réels derrière lesquels s'abritent les intrusions de l'État; pour cela une organisation collective de la médecine et spécialement encore

de la chirurgie paraît réalisable et souhaitable. Elle respecterait les droits du malade, de la tradition du médecin de famille, mais du point de vue de la qualité des soins donnés, de la santé publique, des intérêts matériels du médecin, comme du malade, elle offrirait de sérieux avantages. L'exemple des Hôpitaux de Strasbourg qui sont en réalité les hôpitaux de la Communauté accessibles à toutes les classes sociales a paru particulièrement instructif.

Ce dernier rapport appuyé sur un long travail de discussion fait à l'intérieur de la Conférence Laënnec, sur les notions philosophiques de personne et d'individu, authentiqué par la présence cordiale et l'exposé lumineux d'un membre de la Direction des Hôpitaux de Strasbourg, a été très particulièrement goûté et apprécié.

Il semble en effet que ce soit la conclusion générale qui se dégage de ces journées de collaboration et de réflexion attentive dans la gaieté extérieure. Comme, du point de vue religieux, l'a souligné Mgr de la Serre dans son allocution pendant la cérémonie religieuse de clôture, le problème posé à notre génération est surtout de reconstruire, et c'est aux catholiques de préciser moyennant quelles précautions et quelles réformes le mot devenu banal de corporation représentera, dans notre Société actuelle, des réalisations pratiques et des modifications au total faciles. Les Associations présentes ont bien senti la nécessité d'une fédération qui leur permettait de s'élever de réflexions personnelles à des vues d'ensemble, et, d'une activité toute locale, à des décisions capables peu à peu d'orienter la vie même du pays. Aussi est-ce avec un désir de plus en plus grand de collaboration, d'échanges de vue, que les étudiants catholiques de France se sont dit au revoir non sans remercier chaleureusement leurs frères d'Alsace de leur accueil et non sans emporter de ce pays, qu'une journée d'excursion et de pèlerinage à Sainte-Odile leur avait fait connaître de plus près, les plus enthousiastes souvenirs.

UN ÉTUDIANT.

LES LETTRES ET LES ARTS

WLADIMIR WEIDLÉ. *Désagrégation de l'art.*

« La destinée de l'art et celle du monde contemporain ne sont qu'une seule destinée. » L'intérêt de cette étude est précisément de faire converger une réflexion philosophique qui rejoint tout un courant de la pensée contemporaine avec une connaissance très aiguë de l'art moderne, tant des peintres que des musiciens de l'Europe entière.

JACQUES MADAULE. *Deux poëtes.*
Yves Bescou et Rainer Maria Rilke.

GUY DE LA MOTHE. « *Les pays d'eau* »
par Élie Rabourdin.

D. DUBARLE, O.P. *Images de Don Quichotte*
peintes par Berthold Mahn.

HENRI GOUHIER. *Théâtre.*
La Créature.

JOSEPH FOLLIET. *Cinéma.*
Quatre films anglais.

HENRI POURRAT. *Quelques livres.*

A travers les revues : Le journal de Tolstoï.

Désagrégation de l'art

I

L'œuvre d'art peut être considérée comme une pure forme ; le fait est qu'en tant que pure forme elle ne peut être créée. Sans la soif de se communiquer, le désir d'exprimer ou de représenter soi-même et le monde, l'art n'existerait pas. Certains arts — l'architecture, la musique, la poésie lyrique — ne représentent que le monde intérieur, ou, pour le dire autrement, expriment sans représenter. D'autres — le drame, l'épopée, la peinture, la sculpture — n'expriment le monde intérieur qu'à travers le truchement d'une image, d'une représentation du monde externe. Pour eux, l'homme et tout ce qui est humain (y compris la nature humanisée) constituent non pas seulement, comme pour la musique ou l'architecture, le contenu spirituel, le sens intime de l'œuvre (ce que les Allemands appellent *Gehalt*), mais encore le thème, le sujet, l'affabulation, le contenu dans l'acception ordinaire du mot (équivalant alors à ce que les Allemands appellent *Inhalt*). Il arrive — le cas a été surtout fréquent au siècle dernier — que les arts qui se trouvent (par le fait même des moyens dont ils disposent) dans cette dernière situation en abusent, que le drame et le roman tendent à se rapprocher du simple « document humain », que la peinture et la sculpture versent dans ce qu'en jargon d'atelier on appelle la « littérature ». De tels abus ne sauraient, cependant, dispenser le peintre et le sculpteur de leur tâche séculaire de représenter le monde — ou plutôt leur vision du monde — et de rendre une tête de chou dans

un autre esprit et avec d'autres moyens qu'un visage humain. Constatons que c'est cela précisément que les peintres et les sculpteurs d'aujourd'hui, surtout les meilleurs d'entre eux, ont cessé de faire. De là, l'abandon du portrait, le refus de tenir compte de l'objet, l'omission consciente dans l'œuvre peinte ou sculptée, de tout ce qui peut rappeler un sujet, un contenu quelconque, ce qui entraîne nécessairement la disparition de l'âme vivante de l'œuvre, de ce que nous avons appelé son contenu spirituel.

La peinture et la sculpture vidées de l'élément humain, ayant renoncé à représenter le monde, sont réduites à l'arabesque, à l'ornement, à un jeu de formes linéaires ou spatiales. Un art purement ornemental peut ne pas être dépourvu du contenu spirituel, comme l'histoire de l'ornement le prouve. Baudelaire a dit : « Le dessin arabesque est le plus spiritualiste des dessins », et c'est vrai dans un certain sens, mais à condition que ce dessin soit expressif, soit chargé d'émotion humaine. Le « constructivisme » moderne (sous sa forme cubiste ou autre) qui, comme tout le monde le sait, a laissé la plus forte empreinte sur tous les arts plastiques de ce temps, préfère éviter même cette dernière possibilité qui lui reste d'une forme animée, vivante, et ne recherche qu'une sorte de perfection abstraite et mathématique. L'ornement nordique exprimait l'inquiétude et le mouvement, l'ornement grec le repos et l'harmonie ; seule, cette sorte d'ornement « pur » à quoi tendent la peinture et la sculpture modernes ne veut exprimer rien du tout et en fait n'exprime rien qu'une tension purement intellectuelle, comme celle qui se produit dans un cerveau en train d'inventer ou de résoudre un problème d'échecs. La qualité essentielle de l'œuvre d'art est d'être une, de former un tout se suffisant à soi-même (l'ornement, qui fait le plus souvent partie

d'un tout, reçoit de ce tout sa justification ultime). Sans l'unité d'un contenu spirituel, cette unité en quelque sorte extérieure ou formelle de l'œuvre d'art est irréalisable. C'est bien pourquoi tout déclin de ce contenu — que ce soit au cours d'un processus où la disparition du *Inhalt* précède celle du *Gehalt* (comme c'est le cas pour les arts représentatifs), ou bien d'une façon immédiate (comme dans l'architecture et la musique) — est un signe avant-coureur de la désagrégation de l'art.

Tout cela n'est d'ailleurs que l'aboutissement d'une longue évolution qui apparaît avec le plus de clarté dans l'histoire de la peinture. L'impressionnisme représentait non pas le monde, la nature, mais seulement la perception que l'artiste pouvait en avoir, et non pas cette perception tout entière, mais seulement l'image visuelle qui en fait partie, et non pas une image plus ou moins fixée dans la durée, mais celle que l'on peut saisir dans un instant unique, fugitif et qui ne se répétera point. L'autre tendance récente de la peinture, à laquelle on a donné le nom d'expressionniste, n'en est pas si éloignée, car l'expressionniste se contente d'observer et de rendre les vibrations du système nerveux là où l'impressionniste n'observait et ne rendait que les vibrations de la lumière saisies par la rétine : tous les deux procèdent par l'analyse, tous les deux décomposent l'ensemble de l'expérience psychique et corporelle, détruisent la totalité vivante de l'être humain. Le cubiste, lui, ne procède pas autrement, sauf qu'il analyse non pas la perception du monde, mais l'œuvre d'art elle-même, la décompose en une série de procédés et les utilise moins pour peindre un tableau que pour le *démontrer* — sur une toile, avec des couleurs et un pinceau — comme on démontre un théorème de géométrie. Un tel art — et on ne peut nier que l'art d'aujourd'hui tend à un pareil état — perd peu

à peu tout contact avec la vie humaine. Un vide se produit que l'art ne remplit plus, ne peut plus remplir. A sa place, c'est la photographie qui le remplira.

L'art, à aucune époque, n'a répondu aux seules exigences esthétiques. Les statuaires gothiques priaient Dieu et travaillaient pour les fidèles ; les portraitistes visaient à la ressemblance ; les pêches et les lièvres d'un Chardin étaient à leur place dans la salle à manger, au-dessus de la table du repas familial. Les artistes dans quelques cas, assez rares d'ailleurs, en souffraient ; l'art dans son ensemble en profitait ; il en a été ainsi dans toutes les grandes époques artistiques. En particulier, la conviction naïve qu'ils ne faisaient que « copier la nature » était aussi salutaire pour les peintres de ces heureuses époques que théoriquement injustifiable. Les vieux maîtres hollandais se considéraient moins comme artistes que (si l'on peut dire) comme photographes : ce n'est qu'aujourd'hui que le photographe désire absolument passer pour un artiste. Une estampe, jadis, était avant tout un document, moins exact (en moyenne) et plus artistique qu'une photographie, mais ayant la même fonction, remplissant à peu près le même rôle pratique. Les différences que nous venons d'indiquer s'expliquent clairement par ce fait — très important, il est vrai — que l'estampe est une œuvre purement humaine, tandis qu'entre la photographie et l'homme il y a le déclic d'un automate et le travail de forces mécaniques et chimiques. Naguère encore, on considérait comme la marque distinctive de la photographie la ressemblance des images, des « copies » qu'elle fournissait, avec la réalité. Des artistes, qui en accusaient d'autres d'un excès de réalisme, leur proposaient de laisser un tel souci aux photographes. Mais cette intimation, que l'on répète parfois aujourd'hui encore, est fondée sur une erreur. Le mécanisme photographique reproduit la réa-

lité non sans la déformer, et il peut la déformer en réduisant au minimum les éléments de la pure reproduction. Le mauvais peintre s'assimile au photographe non pas par son amour du monde et son désir de le rendre le plus complètement possible — sans un tel amour, sans un tel désir, l'art n'existerait pas — mais seulement par l'emploi dans son travail des procédés tout faits, de procédés mécaniques, peu importe qu'ils soient destinés à reproduire la réalité ou à la modifier selon telle idée préconçue.

Combattre la photographie, comme le font parfois aujourd'hui encore certains « tempéraments d'artiste », pour cette raison qu'elle ne fait qu' « imiter la nature » et ne se soucie pas d'art ou de « beauté », c'est faire preuve qu'on n'a pas compris le danger réel qu'elle présente du point de vue du peintre et de la peinture. La plaque sensible ne donne qu'une image décolorée et à deux dimensions, c'est-à-dire toute conventionnelle du monde visible ; l'objectif agrandit d'une façon disproportionnée les premiers plans ; d'autres déformations mécaniques résultent de la construction de l'appareil photographique. Il est vrai qu'on peut opposer à ces constatations de fait la tendance inhérente à la photographie (et surtout au cinéma) de se rapprocher le plus possible de la réalité, de donner plus qu'une copie exacte, une sorte de redoublement du monde extérieur perçu par les sens (et non par la vue seulement). On devra se souvenir, cependant, qu'un procédé menace d'en éliminer un autre non quand il le nie en principe, mais quand il propose de le remplacer d'une façon plus ou moins habile. Personne ne prendrait la saccharine pour du sucre si elle était dépourvue de douceur. Le jour où la photographie et le cinéma n'auront plus rien de commun avec l'art, ils ne présenteront plus pour lui aucun danger. Le malheur n'est pas que le photographe aujourd'hui se croit artiste ; le mal-

heur c'est qu'il dispose réellement de certains moyens propres à l'art du peintre et de certaines traditions, délaissées par le peintre lui-même. Aux conventions que lui propose son appareil (sans conventions, l'art, bien entendu, est impossible) il peut en ajouter d'autres, qu'il choisira lui-même, en photographiant à contre-jour ou sous un angle particulier, en combinant à volonté les objets à reproduire, en modifiant à son gré l'image une fois obtenue. Dans tous ces actes, il peut montrer ses facultés d'invention, son goût, son sentiment du précieux ou de l'étrange. Tous ces actes aboutissent à la fabrication d'un succédané de l'art.

Il y a plus d'un demi-siècle, les peintres ont commencé à se rendre compte des possibilités esthétiques de la photographie. Degas a utilisé le premier, pour ses tableaux, la représentation du mouvement rapide telle que nous la donne la photographie instantanée, la coupure imprévue que l'on obtient en maniant un peu au hasard l'appareil et certains effets coloristiques qui pour le photographe n'étaient que fortuits. Depuis, les voies de la photographie et de la peinture se sont dangereusement rapprochées. Si l'impressionnisme ne cherchait à fixer sur la toile que l'image retenue par la rétine, il ne restait après lui que de remplacer la rétine par l'objectif. Si Picasso, Léger et leurs disciples, en dédaignant toute facture, toute « cuisine » personnelle, ont transformé le tableau en un assemblage « objectif » de surfaces colorées, ils ont ainsi préparé la voie au tableau fabriqué entièrement par des moyens mécaniques, à quoi aspire précisément la photographie contemporaine. Tout cela n'a rien à faire, il faut le répéter, avec la question réalisme ou non-réalisme. Il est très facile de photographier un assemblage d'objets à tel point hétéroclites que le résultat effacera complètement toute idée d'objet réel. Les photographes ont appris

à obtenir, par le moyen du « montage », par exemple, des effets entièrement fantasques et irréels. Ce domaine de l'irréel est même peut-être plus accessible à la photographie qu'à la peinture. Reste que le monde de la photographie est un monde essentiellement inhumain habité de fantômes mécaniques. La photographie remplace l'art là où on a besoin d'un document que l'art ne veut plus donner (par exemple dans le domaine du portrait). La photographie succède à l'art là où l'art commet une trahison envers sa nature propre, son essence à la fois humaine et plus qu'humaine. La photographie triomphe, — et à la place du monde transfiguré dans sa totalité par le créateur de l'œuvre d'art, voici que s'installe avec assurance dans la vie moderne une technique visant à produire — à l'aide d'un appareil dû à l'ingéniosité de la raison humaine — l'image perfectionnée, amusante à l'œil et très exacte du néant.

II

Le triomphe de la photographie ne se présente pas, du point de vue de la création artistique, comme le succès bien circonscrit de l'offensive ennemie sur un secteur unique du front. Il signifie pour la peinture ce que le triomphe du cinéma annonce pour le théâtre, la victoire du « document humain » pour le roman, celle du « montage » littéraire pour la biographie et la critique. L'important n'est pas l'utilisation d'un mécanisme intermédiaire, mais bien ce qui la rend possible et naturelle : la substitution de la chose inventée à la chose créée, la mécanisation progressive de la pensée. Celle-ci correspond à la dernière phase de la dissolution rationaliste envahissant peu à peu toutes nos perceptions des choses, toute

notre connaissance du monde. La désagrégation du style, manifeste à partir de la fin du XVIIIe siècle, peut être regardée comme le résultat d'une réduction cérébrale du mystère de la création artistique : la raison y atteint, dirait-on, le point précis où l'idée rejoint son incarnation, où la forme et le contenu, le libre arbitre personnel de l'artiste et la prédestination collective du style fusionnent dans une unité inexprimable autrement que par l'œuvre d'art elle-même. La stylisation diffère du style en cela précisément qu'elle cherche à remédier à sa décomposition rationnelle en recomposant par des procédés tout aussi rationnels son unité perdue. De même, l'absence de vie, de chaleur humaine, la déshumanisation de l'art n'est que le résultat de la victoire du calcul et de la logique sur les puissances proprement créatrices de l'âme. Tout se tient dans le lent processus de dissolution, dont il faut chercher les origines plus loin encore, sans doute, que dans le rationalisme militant du « siècle des lumières ». Les symptômes du grand mal sont apparus sous plusieurs formes et dans plusieurs domaines à la fois ; il n'était pas facile au début de reconnaître ce qui les rattachait les uns aux autres ; mais voici que leur convergence doit devenir claire pour chacun. On observe partout la carence de l'humain, la perte du style ; partout, non pas seulement dans le domaine de la « poésie pure », on constate un curieux amincissement, allant jusqu'à l'usure, de l'étoffe même, du tissu de l'œuvre d'art. Toujours plus fin, toujours plus ténu — il menace de rompre à tout moment. Et déjà, par endroits, il semble que l'on aperçoit la déchirure.

Depuis une centaine d'années, l'ensemble de la peinture européenne présente une particularité fort significative. Dès que nous comparons ses grands maîtres avec n'importe lequel des artistes du passé qui leur ont servi

d'exemple ou dont le style personnel ressemble le plus au leur, il nous faut constater que ce qui les rapproche diffère d'un cas à l'autre, tandis que ce qui les distingue est analogue dans tous les cas. Delacroix s'inspire de Rubens et de Véronèse, mais il s'en sépare en cela même en quoi Ingres, passionné de l'art classique de l'Italie, se sépare de Raphaël. Les impressionnistes du siècle dernier diffèrent de leurs précurseurs, les impressionnistes du XVIIe siècle, exactement comme un peintre au sens décoratif aigu, un Gauguin, diffère des grands décorateurs de la Renaissance, ou le *Bon Samaritain* de Van Gogh du *Bon Samaritain* de Rembrandt. On a l'impression que tout, dans les tableaux de cette époque entière, est exécuté avec plus de finesse, d'acuité intellectuelle que jamais, avec plus d'esprit, dirait-on, et comme du bout des doigts, sans qu'il soit besoin de pétrir en pleine main la matière picturale et la pâte humaine, et que tout est destiné de même à être perçu exclusivement par la surface hypersensible du système nerveux, par des antennes extrêmement différenciées de l'âme. La vieille peinture s'adressait à notre être total, captait simultanément toutes nos facultés ; la nouvelle s'adresse à une réceptivité spécialisée ne percevant que des qualités esthétiques discontinues, détachées de l'ensemble de l'œuvre et qui ne fusionnent pas dans une contemplation totale. Les maîtres de l'école de Barbizon et, à plus forte raison, les impressionnistes s'efforçaient de représenter le monde *visuel*; Claude Lorrain ou Ruysdael avaient cherché à rendre le monde tout court, avec tout ce qu'il comporte d'implications humaines. Déjà Ingres et Delacroix substituent à la plénitude organique d'un Raphaël et d'un Rubens quelque chose comme une synthèse artificielle des éléments dissociés de leur œuvre. Manet commence par imiter le plus intellectualiste des maitres anciens,

Velasquez, et le surpasse d'emblée en intellectualisme. Il y a dans les dessins de Degas et de Van Gogh une spiritualité plus immédiate, plus rapide peut-être et qui, de ce fait, paraît plus intense que celle de Rembrandt; mais, chez le premier, elle se manifeste exclusivement dans l'acuité de la vision, chez le second dans l'exaspération de la vie affective, tandis que chez Rembrandt elle est partout, dans chaque recoin de son œuvre et de sa nature. Pour les artistes contemporains, l'esprit c'est la négation de l'âme et de la chair; pour lui, c'est la puissance de l'incarnation totale. Comme tous les grands peintres de la vieille Europe, lui, le plus grand de tous, est présent tout entier dans chacune de ses créations. Chez lui, pas d'idée sans réalisation, pas de conscience sans être. Ce n'est que le XIX[e] siècle qui a appris à se passer de l'être, à lui substituer la conscience désincarnée.

Le développement en ces matières commence avec Goya, peut-être plus tôt, il n'est pas achevé encore. On peut le comparer à l'évolution des langues européennes modernes (de l'anglais, en premier lieu) vers une simplification extrême des formes grammaticales, tendant à substituer à l'ancienne morphologie complexe, à l'ancienne syntaxe harmonique ou expressive, un langage se basant sur un « code » purement conventionnel, comprenant un certain nombre de formules brèves, adaptées strictement à leur destination pratique. Déjà, la peinture de notre siècle diffère presque autant, sous ce rapport, de celle du siècle dernier, que le système pictural des impressionnistes différait de celui d'un Velasquez ou d'un Franz Hals. Derain et Segonzac s'éloignent beaucoup plus de l'objet concret que ne pouvait le faire un Courbet; Matisse est plus calculateur que Manet, plus exclusivement intellectuel et visuel que n'importe lequel de ses prédécesseurs immédiats et lointains; et même les

coups de pinceau les plus charnus de Vlaminck ont quelque chose d'abstrait quand on les compare aux teintes, pourtant si aériennes, de Corot. Chez Picasso et dans son école, le tableau est définitivement conçu comme un problème d'algèbre qu'on se plaît à résoudre à l'aide de volumes et de couleurs. Cézanne, le premier, avait su comprendre le danger de mécanisation que présentait la technique et l'esthétique impressionnistes ; il exigeait de son art cette même plénitude vivante qui manquait à son époque et qui, plus encore, manque à la nôtre. Mais Cézanne est resté incompris : de son édifice, on n'a imité que l'échafaudage, on a pris l'architecte qu'il était pour un ingénieur, et, en combinant des procédés arbitrairement détachés de son œuvre avec d'autres, que l'on avait extraits de l'œuvre de Seurat, on a fondé le cubisme et les autres systèmes formalistes et constructivistes de ce temps ; on a voulu réduire l'art à l'essence de l'art, ce qui ne pouvait résulter qu'en la destruction de son intégrité première. Même les courants hostiles à la peinture abstraite, comme l'expressionnisme, qui ne lui est pas postérieur mais contemporain, ou le nouvel objectivisme (*neue Sachlichkeit*) allemand et italien, avec leur recherche du document pur dans le domaine psychique ou autre, ne sont pas sans témoigner d'une parenté secrète avec celle-ci. Quand l'œuvre d'art menace de se décomposer, il importe peu que ce soit la formule vide qui nous reste entre les mains ou bien le contenu informe ; et dans ce dernier cas il est bien égal que l'on substitue au tableau la matière de tel complexe subconscient ou un simple morceau de réalité extérieure. Quoi que l'on fasse, il est clair que des réflexes esthétiques peuvent exister et se prêter à une adroite exploitation même dans un climat où l'art étouffe et s'étiole.

Les destinées des arts convergent en une seule desti-

née. Comment ne pas se souvenir de ce tableau de Courbet, dans la vitrine d'un célèbre marchand parisien, qui pendant des années n'arrivait pas à le vendre? Comment ne pas penser aux très modestes pièces pour piano de Schubert et de Brahms que beaucoup d'entre nous ont connues, enfants? On voyait sur le tableau une plage, la mer et le ciel, des pierres, du sable, un talus herbeux et deux curieuses petites figures enfantines qui semblaient être nées pour regarder cette mer, pour habiter cette plage. Aucune « littérature » dans tout cela, mais on y buvait mystérieusement « le lait de la tendresse humaine ». Aucune « littérature » dans Brahms et dans Schubert, et cependant chaque cadence y est comme réchauffée par un souffle vivant; ce ne sont pas seulement notre goût, nos facultés musicales, c'est notre âme tout entière qui nous dit : Tais-toi, écoute. Ce n'est pas telle vibration de la matière sonore et colorée qui dans ces œuvres-là est devenue de l'art, ce n'est pas la « réalité », c'est la vie même. Combien froides sembleront à côté de cela, à côté de tout l'art ancien, les brillantes inventions de la peinture et de la musique modernes! Dans la musique, la dissolution rationaliste s'est manifestée plus tard, mais sous une forme plus aiguë encore qu'ailleurs. Ce n'est pas en vertu d'un hasard que la mélodie, âme et symbole de la musique, est aussi (comme l'a vu, dès sa première œuvre, Henri Bergson) la meilleure image de la continuité vivante, de la durée réelle, de l'indivisible unité qui croît et se développe dans le temps. Gœthe, dont le goût musical était assez étroit et qui a laissé néanmoins certains aperçus sur la musique dont on n'a pas encore égalé la profondeur, a prononcé un jour, devant Eckermann, ces paroles irritées : « *Composition*, que le mot est vil! Nous le devons aux Français, et nous devrions nous en débarrasser le plus vite possible. Comment peut-on dire que

Mozart a « composé » *Don Juan*? *Composition*, comme s'il s'agissait d'une tarte ou d'un petit-four cuisiné avec un mélange de farine, d'œufs et de sucre! » L'expression, malgré Gœthe, s'est maintenue dans toutes les langues européennes, mais n'avait-il pas raison de s'insurger contre l'idée de discontinuité, de juxtaposition inhérente au sens étymologique du mot, convenant bien mieux dans son acception littérale aux arts de l'espace qu'à ceux du temps, et qui d'ailleurs était contraire à sa conception organique de toute œuvre d'art, de toute action créatrice? Un compositeur ne prépare pas sa musique à l'aide de sons ou d'harmonies juxtaposées; il la crée en partant de certains ensembles déjà assez complexes qu'il cherche à intégrer dans un tout indivisible, image de l'intégrité mouvante de son âme. L'unité irrationnelle, supra-logique de la mélodie, est un modèle valable pour tous les arts, et en ce sens Schopenhauer avait raison de penser que tous les arts aspirent à l'état de la musique. En tout cas, cette unité, cette continuité une fois détruite, la création artistique est mortellement frappée.

Jusqu'à ces dernières années, la création musicale suivait la loi intérieure d'un style formé par le travail accumulé de plusieurs siècles et aussi différent de celui de la musique grecque ou chinoise qu'une cathédrale gothique est différente des temples de Paestum. La grammaire de ce style est enseignée aujourd'hui encore dans l'ensemble des conservatoires d'Europe et d'Amérique, mais elle l'est de plus en plus en tant que grammaire d'une langue morte, qu'il semble utile ou même indispensable d'étudier, mais dont on ne se sert plus dans la vie de tous les jours. Et même si les musiciens modernes l'utilisent, c'est sur le même plan que n'importe quel autre système stylistique révélé par l'histoire de la musique. Ils y choisissent de préférence un stade suffisamment éloigné dans le

temps et dont ils construiront artificiellement le style particulier, car le style vivant, comme un organisme vivant, ne connaît pas d'arrêts dans son développement. Nos contemporains retournent à Bach ou à Mozart tout comme les écrivains du Bas-Empire revenaient à Virgile ou à Cicéron : par amour d'une langue qui n'est plus tout à fait la leur. La stylisation en musique est tout aussi possible et tout aussi répandue aujourd'hui que dans les autres arts. Comme ailleurs, elle y témoigne non d'un changement de style, mais de l'absence de tout style, ce qui permet au musicien de former sa manière propre par un assemblage inorganique de procédés empruntés aux styles du passé ou aux différents styles exotiques (musique d'Extrême-Orient, musique nègre). Tout comme en architecture, en peinture, en poésie, la carence du style signifie en même temps dessèchement du contenu humain, abondance de formules vides, désagrégation du tissu vital de l'œuvre d'art. Ce qui se décompose, se perd ainsi, ce n'est pas un revêtement extérieur, c'est le cœur même de la musique.

Ici encore Gœthe a su voir le plus profondément. « Dans la musique, écrit-il, la dignité de l'art atteint sa plénitude, car il n'y a pas en elle de matériaux subsidiaires, dont finalement il aurait fallu faire abstraction. Elle est tout entière forme et contenu ; elle a la faculté d'élever et d'ennoblir tout ce qu'elle exprime. » Telle était la musique dans sa puissance et sa gloire, mais déjà, au siècle dernier, on a voulu de plus en plus y faire tenir des matériaux d'origine littéraire, ce qui déclencha d'autre part la réaction marquée de bonne heure par Hanslick, et qui aboutissait chez lui déjà à la négation du contenu et non seulement du sujet ou du programme, c'est-à-dire à un formalisme aussi faux et aussi dangereux que pouvaient l'être tous les abus d'une musique cherchant les associa-

tions extra-musicales et les harmonies imitatives. L'incapacité de distinguer — comme le faisait Gœthe — le contenu spirituel (*Gehalt*), intraduisible en paroles, du contenu matériel (*Inhalt* ou *Stoff*) est un trait caractéristique des discussions musicales encore toutes récentes. Le rôle de l'imitation, de l'illustration est, en musique, naturellement, fort limité ; Gœthe le savait, il savait que la musique n'a besoin d'aucune matière, d'aucun objet extérieurs, mais il n'en a pas conclu qu'elle ne doit rien exprimer de l'âme humaine, ne doit rien signifier dans le monde spirituel : ce qu'elle exprime, dans un langage qui n'appartient qu'à elle, c'est cela son contenu. Il est vrai que celui-ci se matérialisait de plus en plus au cours du siècle dernier, devenait « humain, trop humain » (c'est-à-dire rien qu'humain), trop sentimental ou sensuel, trop éloigné de la vraie spiritualité. On l'a déploré, comme de raison, mais ce n'était pas y remédier que rejeter tout à fait le contenu, quel qu'il soit, en oubliant que cela signifie au fond rejeter aussi la forme, car la forme sans contenu n'existe pas : il n'y a que des formules où le contenu est remplacé par une signification rationnelle, comme celles dont on fait usage dans la jurisprudence ou les mathématiques. Les formalistes, les adeptes d'une musique chimiquement pure, ne remplacent pas un contenu par un autre (ce qui se produit dans tout changement de style), mais substituent à la forme la formule, et détruisent par là l'unité, la continuité supérieures à toute logique ; ils *composent*, dans le sens littéral du mot, et, au lieu de créer, combinent dans un schéma mécanique des particules mortes, tirées de la création d'autrui.

La fragmentation de la durée sonore se fait sentir nettement pour la première fois dans la musique de Debussy et de ses disciples. A la place de la masse en fusion, dont les articulations rythmiques soulignent et n'empêchent

point l'écoulement dense et régulier, il y a chez eux des îlots musicaux surgissant l'un après l'autre sur un fond coloré, plus ou moins constant, et que l'on peut comparer à l'arrière-plan d'un tableau ou à la toile de fond sur laquelle se détachent les figures et les arabesques d'un ballet que presque toujours, d'ailleurs, cette musique implique et suggère. La mosaïque impressionniste de Debussy s'oriente chez Ravel vers la tradition classique (il y a entre les deux maîtres à peu près la même relation que dans la poésie entre Mallarmé et Valéry), mais pour Ravel, comme pour Debussy, l'œuvre musicale est essentiellement une succession de sonorités valables en elles-mêmes et coordonnées surtout par le coloris général, par l'impression d'ensemble qui s'en dégage. L'école tout entière correspond du reste à une réaction contre la musique pseudo-émotionnelle des épigones de Wagner et en a provoqué elle-même une autre contre son propre culte de la sensation (à la place du sentiment), contre le chatouillement de l'ouïe par des préciosités de l'harmonie et de l'orchestration, ou, comme chez le jeune Stravinsky, par les saccades inattendues du rythme. Cette seconde réaction, contrairement à ce qu'on en pourrait attendre, n'a pas mis fin à la gastronomie musicale, cherchant avec une avidité croissante les délices non pas même de l'oreille, mais, à l'instar de la musique nègre, ceux du « sens vibratoire » dont ne sont pas dépourvus les sourds et qu'a découvert récemment le physiologiste allemand David Katz. La simplification violente du langage musical à laquelle on se voit acculé depuis quelques années s'inspire le plus souvent ou bien d'un classicisme factice et de telle autre stylisation savante, ou bien (comme chez un Kurt Weill) d'une tendance qui ressemble fort à l'envie que ressent parfois un gastronome repu de goûter aux nourritures les plus grossières. Le déclin rapide de

la culture musicale, dû à la propagation de ce qu'il faut appeler pour plus d'une raison la musique mécanique, favorise la transformation de l'art musical en une industrie ayant pour tâche de fournir des divertissements appropriés pour restaurants, boîtes de nuit, bals, cinémas, appartements bourgeois et prolétariens, de façon à justifier le développement sémantique que le mot *music* a pris aux États-Unis où déjà il ne signifie souvent rien d'autre qu'amusement, drôlerie. Quant à la vraie musique, impuissante à bâillonner le haut-parleur universel, elle ne peut que se réfugier dans de nouvelles catacombes en cherchant à y expier ses vanités transitoires et à retrouver, avec son essence éternelle, les voix de l'humilité, de la foi et de la prière.

La destinée de l'art et celle du monde contemporain ne sont qu'une seule destinée. De part et d'autre, la masse compacte de l'utilitaire et du rationnel, ayant établi son empire sur les foules humaines, menace d'écraser la personnalité, qui n'a peut-être pas encore trahi l'esprit, mais qui, dans sa solitude, dans son erreur — erreur non de l'intellect seulement, mais de l'être tout entier — est en train de perdre le seul chemin qui pouvait lui assurer son incarnation complète dans l'œuvre d'art. « La première condition nécessaire — a dit Baudelaire — pour faire un art sain est la croyance à l'unité intégrale. » C'est cette unité qui est perdue, c'est elle qu'il est nécessaire de retrouver. Seule peut sauver l'art et la culture une force capable de spiritualiser la masse et d'unir à nouveau les âmes atomisées en donnant un sens à leur activité créatrice. Une telle force, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifestait, on l'a toujours appelée religion.

WLADIMIR WEIDLÉ.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Deux Poëtes

Je ne songe pas à les mettre sur le même plan, et peut-être la chronologie est-elle seule coupable de ce rapprochement. Yves Bescou a publié en 1933 *Rythmes inactuels* et en 1935 *Chants de la glèbe* (1). Je n'aime pas beaucoup ces titres, parce que la poésie n'est jamais inactuelle, ou l'est toujours. Inutile alors de le souligner. Quant au second, il fait songer à une poésie paysanne, tandis que celle-ci est seulement rustique, et encore pas partout. Mais les poëmes valent infiniment mieux que leurs titres collectifs. Cette poésie est une revanche. Je ne dis pas une évasion. Yves Bescou n'oublie jamais les douloureuses contraintes extérieures auxquelles il doit d'avoir écrit ses poëmes. Sans elles il eût été poëte quand même, car on ne choisit pas cette vocation : elle vous est imposée. Mais il n'aurait peut-être pas écrit de poëmes. Ce monde qui l'écrase, le poëte ne le nie pas, mais il le juge et le condamne, parce que nous avons droit à un monde plus beau dont les signes apparaissent tout le long du chemin à ce campagnard prisonnier des cités inhumaines. Ce qui manque encore à Bescou, c'est la Foi. Je l'entends au sens le plus fort du terme, car il n'y a qu'une seule Foi, comme il n'y a qu'un seul Amour. Mais cette faille, cette ironie douloureuse, qui brise le rythme et l'altère, donne à la poésie de Bescou un tremblement pathétique, où est tout son prix. Quoi de plus émouvant et de plus angoissant pour nous

(1) 2 vol., à *L'Action Intellectuelle*.

chrétiens, que cette voix dans la nuit qui appelle la lumière, mais n'y croit pas assez pour voir qu'elle est déjà levée depuis bientôt vingt siècles! Ouvrez les fenêtres de votre chambre, Bescou, et le soleil vous inondera de la tête aux pieds.

*
* *

Avec Rainer Maria Rilke, c'est autre chose. On vient de publier en un seul volume tous ses poëmes français (1). Une seule main peut, désormais, tenir ce trésor menu, mais inépuisable. Je ne dirai pas que Rilke est le plus grand poëte, car il n'y a pas de commune mesure entre la grandeur et lui et toute évaluation quantitative est ridicule, en ce qui le concerne. Mais Rilke est éminemment *le* poëte, c'est-à-dire l'homme de qui la chair même est devenue poésie, et non pas la poésie devenue chair. Son regard posé sur le moindre objet le transfigure et lui ôte son poids, son opacité, sa résistance. Tout devient ductile et transparent entre ses doigts. Non pas au-dessus ou au-delà de ce monde; mais dans ce monde même, il en découvre un autre, un monde mystérieux et lumineux tout ensemble où les choses sont pénétrées d'intelligence et entretiennent des rapports à la fois évidents et inouïs. Ce monde est-il celui du bon Dieu, ou quelque tour nouveau du mauvais Ange? En d'autres termes, que faut-il penser de l'innocence de Rilke?

Si l'on pose ainsi la question, il ne nous appartient sans doute pas de la résoudre. Je ne crois pas cependant qu'il faille se méfier de cette poésie, et voir en elle, comme certains, l'ultime produit d'une décadence si raffinée qu'elle prend le masque de la blancheur. Rilke, ou la magie blanche, cela lui conviendrait assez bien. Tout n'est pas irrémédiablement corrompu en nous et autour de nous. Les traces de l'ancien Paradis et les signes annonciateurs de celui que nous espérons, je veux dire aussi de cette transfiguration de la terre et des cieux annoncée par les Écritures, ne sont pas

(1) 1 vol., Hartmann, 1935.

tellement effacés que certains d'entre nous ne puissent encore ou déjà les surprendre. C'est ce que fait Rilke, chasseur subtil et naïf, en ces courts poëmes où les mots ne pèsent pas, où le vers prolonge le vers et l'image l'image, comme on voit l'eau d'une veine très pure se poursuivre elle-même sur le gravier doré. Et quelle douceur, quel charme, quelle limpidité prennent notre langue sous la plume de cette étranger! Sans doute les poëmes français de Rilke ne sont pas dans son œuvre ce qu'il y a de plus important, ni par leur masse, qui est légère, ni par leur forme, ni par leur contenu. Si on veut vraiment le connaître, il faudra toujours revenir aux *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Mais ce n'est point par hasard qu'il s'est exprimé dans notre langue. C'est qu'elle offrait à la transmission de certaines choses le véhicule le plus parfait. N'est-ce point la langue de Charles d'Orléans et de Verlaine, la langue de Marie de France et de du Bellay qui seule possédait assez de légèreté et de délié pour dire les roses, les fenêtres et les vergers? Ces vergers pleins de miracles où l'étonnant, ce n'est pas que la vie s'arrête, mais qu'elle continue, si fragile, si peu attachée à la terre, si prête à s'envoler au moindre souffle. On sait quelle place tient la mort dans l'œuvre de Rilke; la mort qui est notre légèreté essentielle, ce poids vers en haut qui ne cesse de nous tirer jusqu'à ce qu'enfin se brisent les derniers liens. Sans doute était-ce là le secret de Rilke, qui ne devait pas rester avec nous bien longtemps, et la mystérieuse profondeur que couvrent et découvrent tour à tour ses vers impondérables.

JACQUES MADAULE.

« Les pays d'eau [1] »

« Je m'aperçus tout à coup que la lumière venait de l'eau »...

Sophie la repasseuse dit cela un soir, au long de sa merveilleuse histoire d'amour et de pitié.

Ainsi, de ce doux livre couleur d'herbes et de cendres il monte une clarté.

Telle que du colchique, seul à veiller dans la lande d'automne.

Près des marais dont le sel sent la violette, un village s'endort, où la présence de la mer se devine au goût sauvage du vent ; de frêles auréoles vacillent aux carreaux, la lune a un halo traversé d'ailes de goëlands.

Sophie Cabelduc y habite une maisonnette blanche avec un rosier, ses voisines lui apportent à gaufrer les coiffes de linon.

Depuis que Jean est parti pour ne pas revenir, elle porte son chagrin comme un enfant toujours à naître, le couve de tendresses.

Or un tantôt une vieille femme en cape noire lui apparaît tandis qu'elle rêve sur la margelle du puits.

Dès l'instant sa vie va se transformer.

Elle est choisie, parce qu'ayant beaucoup souffert, pour continuer l'œuvre de rachat menée par cette mystérieuse créature qui vient des « pays d'eau », du bord des grands miroirs de Paix où glisse l'ombre des barques mortes.

Elle quitte tout pour trouver l'unique nécessaire, et l'esprit de charité l'accompagne vers la hutte de glaise nue qu'elle abandonnera encore chaque nuit pour aller faire le bien.

Durant ce temps solitaire de quasi-sainteté, l'aimé d'autrefois reparaît au village ; elle le croise sans savoir, le reconnaît en songeant à la couleur de son regard.

(1) Elie Rabourdin, *Les Pays d'eau*. A. Redier, édit.

Depuis tant de mois d'attente elle a vieilli, elle a peur de son visage et de son cœur, elle le laisse à jamais s'éloigner avec l'image intacte de leur jeunesse.

... Pour s'être rencontrés par hasard à la porte d'un ancien domaine, deux jeunes enfants s'aiment alentour et se font du chagrin.

Jeannette va se cacher loin du côté des bois pour pleurer, c'est là que Sophie la rencontre et l'initie à son étrange vocation.

Elle croit avoir trouvé, pour lui succéder, l'âme marquée du signe crucial.

Mais l'époque du pardon est arrivée, le secret se divulgue, Joseph revient chercher sa petite fiancée, les grillons chantent dans les prairies de juin.

On trouve Sophie morte au crépuscule sur le chemin de ronces; il y a alors parmi le ciel une lueur d'or qui rayonne longtemps.

— Enfin il faut lire le livre, se laisser imprégner; sa finesse faite de simplicité déroute l'analyse.

Élie Rabourdin n'emploie pas les grands moyens faciles, il a horreur du pittoresque, il évite les longues descriptions chargées de détails et se plaît aux demi-tons.

C'est un peintre extrêmement délicat des sentiments purs, de la transparence, des silhouettes enfantines, qui sait nous rendre sensibles en peu de mots l'atmosphère d'un paysage, la teinte de l'eau suivant les heures, le vol d'une mouette, la mouillure des embruns.

Son style atteint souvent la limpidité, en harmonie avec une certaine allure biblique de la phrase.

La trame du récit, un peu lâche dans son premier livre, s'affermit, se resserre, tout en laissant place au merveilleux et au symbole étroitement mêlés à la plus humble réalité.

Ici se trouve particulièrement le don de ce jeune écrivain, né poète et donc aussi charmeur.

Guy de la Mothe.

Images de Don Quichotte

La société de l'Union Latine d'Éditions devant publier une traduction nouvelle de *Don Quichotte*, illustrée par Berthold Mahn, a eu l'excellente idée d'organiser une exposition partielle des dessins qui y sont destinés. Quelques aquarelles faisant partie de l'illustration et quelques autres peintures viennent y ajouter leur charmante note colorée.

Le tout forme un bel ensemble, digne du livre lui-même. C'est un don bien rare qu'il faut pour ne pas trahir l'œuvre de Cervantès. Don Quichotte a été souvent mis en images mais on peut compter celles qui ne l'ont pas amoindri. Aussi ce qui frappe d'abord dans les dessins exposés par B. Mahn, c'est leur humanité toute simple et élevée. Il évoque le souffle qui anime le Chevalier de la Triste Figure et le monde héroïque auquel il parvient par la seule ardeur de son désir, mais sans nous cacher l'aspect minable du héros désolé, ni non plus la tristesse qui s'attache à tant de noblesse trahie par tant d'irréelle rêverie. Traçant l'amère condition de cette chevalerie sans objet tout au cours de compositions si sûres qu'elles n'ont guère besoin de se faire violentes, B. Mahn sait nous suggérer le perpétuel espoir qui traverse étrangement l'ouvrage, invoquant cette autre chose qui se dégage un peu, semble-t-il, lorsque meurt Don Quichotte, alors baigné de sérénité. Quant aux gestes de sa chevalerie, B. Mahn a su les envelopper de la tendre sympathie que nul homme, pauvre homme sans même, bien souvent, le courage de ses chimères, ne songe à leur marchander.

Rappelons alors les lignes que J.-R. Bloch a consacrées à son ami. Mieux que nulles autres elles sauront exprimer ce que sont les illustrations de B. Mahn : « ... Les deux nouvelles éditions de *Don Quichotte* qu'on nous donne enfin, après

un siècle de stagnation, me paraissent répondre à un besoin, combler une attente... Cette résurrection du grand livre venait à son heure. Les cinq volumes où B. Mahn a versé le meilleur de lui-même marqueront aux yeux de tous cette proximité de Cervantès, cette actualité que j'ai essayé de montrer.

« Il ne s'agit pas d'illustrations archaïques, de reconstitution archéologique. Mahn, c'est l'homme d'aujourd'hui, l'ancien combattant, l'enfant de Paris qui relit *Quichotte* le crayon à la main et dont le crayon a su exprimer, chemin faisant, nos pensées, nos rêveries, nos tristesses et nos espérances à tous... »

Cela dit, il faut encore aimer l'art de ces dessins si fins d'une élégance bien classique jusque dans sa volonté de ne pas pousser au raffinement. Leur simplicité sait laisser aux paysages la dignité qu'ils ont d'eux-mêmes, et convient bien à la majesté de certains lieux, tels ces sites de Tolède auxquels Mahn s'est tant attaché. Les aquarelles et de beaux tableaux à l'huile ont des tonalités chaudes et mates qui disent bien le caractère accentué des pays d'Espagne et le délicat respect qu'il faut pour l'exprimer vraiment.

On peut donc bien se réjouir de voir ainsi illustré *Don Quichotte* et féliciter B. Mahn d'avoir su conduire à sa réussite une œuvre dont il était si lourd de satisfaire les exigences.

DOMINIQUE DUBARLE, O.P.

THÉATRE

La Créature est un faux drame qu'aggravent quelques scènes ennuyeuses. Des hommes de goût ont trouvé la pièce intéressante malgré tous ses défauts. Certes, M. Brückner est un dramaturge, il a du tempérament et du métier, c'est un auteur nerveux et musclé ; mais le sens de l'âme ne paraît pas être sa qualité maîtresse, et c'est gênant pour un peintre qui veut faire du portrait.

L'auteur du *Mal de la jeunesse* et de *Races* n'atteint vraiment l'humain que dans la mesure où l'homme participe à une vie collective qui l'exalte ou le déprime ; son originalité aura sans doute été d'avoir saisi ce qu'il y a de grégaire dans la société et de lui avoir imposé une nécessité tragique : la fatalité n'est plus la volonté des dieux ou un appel de l'histoire, mais l'obscur instinct du troupeau. M. Brückner est donc particulièrement désigné pour exprimer certains aspects de son temps, et le théâtre lui doit quelques « documentaires » dont les éclairages crus et les couleurs vives ont une sorte de beauté. Pour apprécier son talent, il ne faut pas oublier que l'art a aujourd'hui de nouveaux secteurs. Il existe un art de l'affiche et un art de l'enseigne lumineuse ; le cinéma implique un art du « montage » qui double l'œuvre de l'imagination et intervient dans la présentation des actualités comme dans celle du film. Dans la mesure où les divers arts réagissent les uns sur les autres, on ne voit pas pourquoi les plus récentes formes d'expression n'éveilleraient pas certaines correspondances dans la pensée du dramaturge. Ces transpositions exigent simplement des sujets qui les supportent.

Dans *La Créature*, les personnages doivent trouver en eux-mêmes leurs raisons de vivre, de souffrir, d'espérer ; or ils n'y trouvent guère que des bribes d'Ibsen, des cris de Strindberg, des voix slaves et surtout des banalités. Sans M. Georges Pitoëff, admirable au premier acte, et Mlle Gany Holt dans le rôle le plus intéressant de la pièce, que resterait-il ?

Alfred est un ingénieur qui a presque du génie ; il fréquente les mauvais lieux, s'enivre régulièrement ; il bat sa femme, et nous le verrons, tel Verlaine, essayer de l'étrangler. Son amour fraternel l'a, dans sa jeunesse, poussé à commettre un faux et conduit en prison. Des sentiments moins relevés et peut-être aussi moins troubles viennent de le jeter dans la même situation et il voudrait bien ne pas aller en prison : il a imité l'écriture de son patron et signé des traites dont l'échéance est imminente. Entre temps, il célèbre l'innocence des bêtes. En présence du méchant complet se dresse l'image de la bonté parfaite. Thérèse est l'épouse modèle, les coups n'ont pas encore atténué son adoration et son admiration : elle est prête à tout pour sauver le malheureux. Mais que faire? Alors surgit Florence, la sœur d'Alfred, la femme fatale, la créature de péché, la révoltée contre l'ordre bourgeois. D'un mot elle va exprimer sa passion fraternelle, la haine de sa belle-sœur, son mépris des conventions sociales et une certaine volupté du mal : elle envoie Thérèse chez le patron d'Alfred avec quelques conseils qu'il est inutile de préciser. Faisons comme Alfred : pour ne pas entendre, il fait marcher le phono.

Aucune situation ne peut être dite invraisemblable. Tout peut arriver ; tout est même probablement arrivé. *La Créature* est un faux drame, non parce que le sujet est faux, mais parce que nous n'arrivons pas à le croire vrai. Il est trop manifeste que les personnages ont été construits en portant certaines qualités ou certains défauts à la limite : il faut qu'Alfred et Florence soient tombés au dernier degré de l'abjection, il faut que Thérèse soit

le modèle de la vertu crucifiée. Le résultat apparaît dès le deuxième acte : les malheureux ne cessent de perdre la substance humaine qui les animait au cours des premières scènes et au dénouement ce ne sont plus que des symboles fatigués. On nous apprend alors que le sacrifice de Thérèse était nécessaire pour transformer le ménage en une union véritable. Alfred n'ira pas en prison et oubliera très vite le prix de son salut ; ces tristes événements ont d'ailleurs excité son génie et, tandis que sa femme immolait par amour sa fidélité, il a découvert le principe d'un extraordinaire funiculaire. Le couple monte vers les sommets.

Florence ne les suivra pas. La pièce est, en effet, d'une moralité exemplaire. La rédemption par l'amour ne peut toucher certaines âmes frénétiques qui obéissent à la logique destructrice de leurs instincts. L'expérience du vice, si profitable aux âmes pures comme Thérèse ou flasques comme Alfred, est, au contraire, pour Florence une sorte de mort continue sous les apparences d'une vie ardente. Malgré les cris, le phonographe et les prétentions à l'audace idéologique, toute cette histoire est fade comme une rengaine. Le seul personnage curieux est celui d'une jeune employée, Franciska, qui assiste au drame au moment où son caractère va se déterminer : les germes de toutes les perversités et les possibilités de santé spirituelle sont en elle ; les horreurs dont elle est le témoin refoulent les premiers, et surtout la pureté contagieuse de l'enfance éveille les autres ; les scènes où apparaît la petite fille d'Alfred et de Thérèse sont parmi les meilleures.

L'échec de *La Créature* est probable. Il n'est regrettable que pour M. Pitoëff, dont les efforts au Théâtre des Mathurins méritent une si chaude sympathie.

Henri Gouhier.

CINÉMA

Treasure Island ne vous laisse pas le temps de bâiller. Il est inutile de résumer l'intrigue : tout le monde la connaît puisqu'elle n'est autre que celle du roman de Stevenson.

On a trouvé que le film était peu « stevensonien ». La critique me semble fondée, sauf pour le début, l'arrivée, dans la petite auberge de la côte, du vieux marin chantant sa rauque chanson :

Fifteen men on the dead-man's chest,
Yo ho ho! and a bottle of rum!...

Le contraire m'eût d'ailleurs étonné. Comment rendre par le cinéma, art visuel, la magie de Stevenson, sa clarté pleine de réticences et ce style aux harmonies secrètes?

Stevensonien ou non, c'est un film réussi, où souffle le grand vent de l'aventure. Wallace Berry y campe un Long Silver John, bavard, malin, grimacier, cruel et tendre qui n'a plus grand'chose de commun avec le personnage du roman, mais qui fait la synthèse de tous les flibustiers célèbres dont rêva notre enfance. Jackie Cooper est un gamin déluré, courageux et mal élevé — juste l'idéal de nos quatorze ans. Et il y a des coups de feu, des coups de sabre et de hache, des couteaux qui volent en sifflant, des corps qui tombent du haut des mâts... L'Aventure!...

Il y a aussi le brick merveilleux dont les blanches voiles gonflées flottent sur la mer. De bien belles images, dont les hommes, éternels enfants, s'enchantent toujours.

Et quand, à la fin, Long Silver John s'éloigne à force de rames, mi-riant, mi-pleurant, tandis que l'orchestre reprend en sourdine le motif de la vieille chanson de marins, *Fifteen meen*, il a le visage même de l'Aventure.

***

C'est l'Aventure qui reparaît dans *Three Bengal Lan-*

cers. L'Inde avec ses minarets et ses palais tout blancs, ses forêts peuplées d'animaux féroces, ses frontières périlleuses d'où partent les balles, ses montagnes pleines d'embûches. Ce n'est pas très original. Et voilà qui l'est moins encore : la femme fatale (une fois de plus !...), le rajah, perfide et cruel, les valeureuses troupes de Sa Majesté. Un mélange de Kipling et de Louis Boussenard.

Et pourtant, cela vous prend, vous serre la poitrine, vous pique les yeux. Miracle de l'action.

Au 46e Lanciers, ils sont trois : le lieutenant MacGregor, Écossais indiscipliné, mal embouché et sentimental, le lieutenant Forsythe, aristocrate élégant et moqueur, le sous-lieutenant Stone, fils du colonel. Ce colonel est un homme terrible, la discipline incarnée. Il traite durement son fils, affecté à son régiment contre sa volonté. Le sous-lieutenant, un tout jeune homme, frais émoulu de Sandhurst, en vient à se révolter contre son père. Il rencontre la femme fatale (une Russe par surcroît de poncif) qui l'attire dans un piège et le fait enlever par les soldats de Mohamed Khan, rajah ennemi de l'Angleterre. Celui-ci veut se servir de son captif pour faire pression sur le colonel. Mais le vieux soldat, cornélien, sacrifie ses affections à son devoir. Mac Gregor et Forsythe, indignés, désertent et partent à la recherche de Stone. A leur tour, ils sont pris. Mohamed Khan interroge les prisonniers et, comme ils refusent de livrer ce qu'il voudrait apprendre, il les torture atrocement. Mac Gregor et Forsythe restent stoïques. Stone faiblit. Il révèle le secret. Les lanciers vont être vaincus. Mais quand la bataille s'engage, les trois officiers réussissent à s'évader. Mac Gregor fera sauter un dépôt de munitions, et il y laissera sa vie. Stone parvient à tuer le rajah et rachète sa faute.

On le voit, le film est plein de bonnes intentions. Il glorifie de nobles idées. Mais aussi des choses moins nobles : l'impérialisme anglais, par exemple, et assez maladroitement. Pourtant le film est américain ; un Anglais y eût mis plus de mesure, qui sait ?

Mais ne cherchons pas d'intentions où il n'y a vraisemblablement que des hasards. Goûtons, sans plus de réserves, ce beau roman filmé, ces batailles, ces charges de cavalerie, toujours si prenantes, même pour le plus invétéré des pacifistes, et ces images des Mille et une nuits. Si Peau d'Ane m'était conté...

* * *

Terminons par quelques notes sur deux films comiques venus d'Hollywood : *Cockeyed Cavaliers* et *It's a gift.*

Dans le premier, nous retrouvons les inénarrables Whooleyret Wolsey, couple qui semble destiné à remplacer l'association Laurel et Hardy. Ils sont jeunes, charmants, déconcertants, un peu bêtes : tout ce qu'il faut pour faire d'excellents comiques. Cette fois, les voilà transportés au début du XVII[e] siècle, coiffés de grands chapeaux à la Rembrandt, logeant le diable dans leur bourse et mille tours dans leur sac de vagabonds. Le film se termine par une homérique chasse au sanglier qui est vraiment l'un des meilleurs passages du cinéma comique depuis la course de chars de *Roman Scandals.* L'ensemble donne une impression de parodie et je crois que les auteurs voulaient donner cette impression. A la manière de... *la Vie Privée d'Henri VIII* ou de *Christine de Suède.*

It's a gift (Une bonne affaire) ramène Fields, l'un des meilleurs comiques américains. Un Fields toujours aussi excentrique et maladroit, mais plus humain. L'intrigue n'a pas grande importance. Ce qui compte ce sont les grimaces et les doux ronchonnements de Fields, homme débonnaire, tyrannisé et sermonné par sa femme, mené par sa fille et son gamin de fils, parvenant quand même à ses fins, par l'effet d'une longue obstination. Le comique de ce film est d'un ordre plus relevé, moins mécanique que celui du précédent. On y rit, mais on y sourit. Et, chose précieuse, on y peut rire et sourire sans arrière-pensée, sans réserves.

JOSEPH FOLLIET.

QUELQUES LIVRES

Clamadieu, par Élie Richard (Gallimard).

« Il n'était pas de la race des gens distingués. Il aurait pu être un noble, non pas un bourgeois. » C'est un paysan, élevé par un oncle aristocrate que cent aventures entourent d'une sorte de mythologie. Et ce paysan devenu entrepreneur, quelle vie démanchée n'aura-t-il pas? Dans son Quercy d'abord, où il habite une sorte de château sur le bord d'un gouffre. Par aventure, il épouse une jeune fille en fuite qui est venue tomber devant sa porte ; — comme elle est d'une autre race, bourgeoise, « tout engluée de ce bon sens et de cet esprit pratique qui sont l'apanage d'une certaine catégorie sociale », il finira par la tuer de scènes atroces et de coups. L'aîné des enfants l'a fui. Avec les deux autres, dont l'un n'est pas de lui, il part pour Paris, se lance dans de chimériques entreprises ; puis il regagne ses Causses; et là, paralysé, bramant, haïssant son curé, ses voisins, ses créanciers, ceux qui l'ont exploité, il protestera encore de toute sa chair « contre la race oisive, la race citadine, nourrie de ceux qui créent ». La fille de la morte qui vient le rejoindre un soir, et apparaît, échappée au gouffre, échevelée, souillée de terre rouge, le sauvera-t-elle ?

Assez étonnante figure d'un être double, à demi ravagé comme sa face même qu'a rongée une brûlure. Deux êtres sont en lui, qui luttent : l'homme social, le meneur d'hommes, et le solitaire, le barbare, le poète anarchiste. Comme fond, une campagne sauvage aux violents rehauts, ou dans la grande ville une compagnie d'êtres singuliers, aux destinées aussi mouvementées. Élie Richard n'a-t-il pas montré ici comment le problème de classe est dépassé par un autre plus large, monté du sang et du sol?

Ergané, par MAGDELEINE PAZ (Corrêa).

« Au pays des dieux parmi les hommes », dit le sous-titre. Lorsqu'on est tout orienté vers son époque, — ou plutôt vers la révolution marxiste, — se demande Mme Magdeleine Paz, est-on fait pour aller en Grèce ? Ce livre répondra. Il montre et les choses des dieux dans leurs réussites parfaites et les hommes de là-bas dans leur vie difficile, avec une fougue directe et fraîche, ensoleillée, bien venante. Il apporte non pas tant des réflexions que des témoignages, et parlants, vivants, sur l'art, sur la civilisation ; le beau, c'est qu'il fasse sentir devant ces grands sites de lumière combien toute perfection doit rester liée au naturel et à l'humain. Témoignages aussi sur une énorme misère, dans un pays où les ouvriers, les réfugiés, l'enfance pauvre, sont terriblement écrasés, et où l'Assistance Publique n'existe même pas. Une misère telle que la bien voir détourne de toute contemplation. « Tant qu'ils devront y patauger, nous resterons avec les hommes qui vivent dans la fange et serrent le pain contre leur cœur, nous habiterons leur odeur. » De tout le petit livre monte donc un grand appel de révolte. Mais croire avec Mme Magdeleine Paz à la révolution communiste, à la mission prolétarienne, n'est-ce pas vouloir se contenter de l'espoir le plus proche, le plus brutal, le plus court? Il n'y a qu'un côté de lumière, qu'une vérité, qu'une voie : tout ce qui va contre la loi d'amour, en définitive, retarde le monde. Pour reprendre le mot d'un Grec, la force douce seule est grande ; et seule efficace, au bout de tout.

HENRI POURRAT.

A TRAVERS LES REVUES

Le journal de Tolstoï

Le *Journal pour moi seul*, rédigé par Léon Tolstoï du 29 juillet 1910 au 21 octobre, est traduit et publié pour la première fois dans le second numéro de **Mesures**.

Pendant les trois mois qui précédèrent sa mort, nous voyons Tolstoï au milieu d'une famille incapable de le comprendre (si l'on en excepte sa fille Sacha) et aux prises avec sa femme, Sophie Andrievna, en proie sans arrêt à des crises hystériques.

Depuis le début de juillet, cédant aux instances de cette dernière, il avait renvoyé de chez lui son ami intime Tchertkov, qui devait recueillir son testament littéraire. La famille mit tout en œuvre pour empêcher cet héritage, ainsi que l'en avertit le 27 juillet Tchertkov lui-même :

L'on veut, après m'avoir écarté de vous, moi et si possible Sacha (fille de Tolstoï), vous arracher l'aveu que vous avez rédigé un testament privant votre famille de votre héritage littéraire, et si vous ne l'avez pas rédigé, on veut vous empêcher de le faire en vous surveillant à tout instant jusqu'à votre mort...

D'où la plainte de Tolstoï, et son angoisse de voir son œuvre étouffée, s'il accepte, pour leur permettre de mener une vie crapuleuse, de faire de ses fils Léon et André ses héritiers :

1910. 29 juillet. — Je commence un nouveau journal, ce journal sera pour moi seul. Une seule chose à noter aujourd'hui : si les soupçons de certains de mes amis sont fondés, on tente maintenant d'arriver au but par la cajolerie. Depuis quelques jours elle (sa femme) me baise la main, ce qu'elle ne faisait jamais autrefois, et il n'y a plus de scènes entre nous, plus de désespoirs. Que Dieu et les hommes bons me pardonnent si je me trompe. Pour moi, il m'est plus facile de me tromper dans le sens de la bonté et de l'amour. Je peux l'aimer en toute sincérité, ce qui m'est impossible avec Léon. André est tout simplement un de ces hommes dont il est difficile de penser qu'ils ont une âme donnée par Dieu (mais

elle existe, ne l'oublions pas). Je vais tâcher de ne pas m'irriter et de tenir bon en silence.

On ne peut tout de même pas priver des millions d'hommes de ce qui est peut-être nécessaire à leur âme. Je répète : « peut-être ». Mais alors même qu'il n'y aurait qu'une mince probabilité pour que ce que j'ai écrit soit nécessaire à l'âme des hommes, il ne faudrait pas les priver de cette nourriture spirituelle pour permettre qu'André puisse boire et se livrer à la débauche, que Léon puisse barbouiller et... Mais que Dieu soit avec eux.

Et ce journal est le récit pénible de cette lutte familiale. Les crises de Sophie se répètent sans cesse. Leur récit en est coupé par des prières de Tolstoï demandant de rester sans péché :

Aide-moi, Père, principe de vie, esprit universel, source, principe de vie, aide-moi tout au moins dans les dernières journées et les dernières heures de ma vie ici-bas, aide-moi à vivre seulement devant Toi, en ne servant que Toi.

Les notes s'achèvent par cette réflexion qui, pour n'être ni pleinement claire ni pleinement justifiable, n'en rend pas moins un authentique son religieux :

Astapovo, 31 octobre, 1 h. 30 de l'après-midi.

Si nous voulons éclaircir par la notion de Dieu les phénomènes de la vie, il ne se rencontre dans cette conception de Dieu et de la vie rien de fondé ni de solide. Ce ne sont que de vains raisonnements qui ne conduisent à rien. Nous ne connaissons Dieu qu'en prenant conscience de sa manifestation en nous. Toutes les décisions de notre conscience et la direction de la vie qui se fonde sur elle donnent toujours pleine satisfaction à l'homme aussi bien pour la connaissance de Dieu lui-même que pour la direction de la vie fondée sur cette conscience.

Nouvelle Revue française, 1er mai. — JACQUES MARITAIN : *La clef des chants.*

Ou la métaphysique de l'idée créatrice, spécialement dans l'âme du musicien avec ses attaches concrètes et toutes vivantes à l'art de Bach, de Debussy, de Satre et plus longuement de Lourié.

Ne pensez-vous pas, cher Lourié, qu'il est d'étranges correspondances entre la Musique et la Philosophie?...

Leur but fuit toujours devant elles. Plus elles avancent, plus elles le voient s'éloigner, c'est derrière elles qu'elles se verraient plus

près de lui, mais elles ne peuvent pas tourner la tête. Pas ombre d'ésotérisme en elles, et pourtant elles sont marquées. Qu'est-ce à dire? Il leur faut suivre une voie évangélique, se masquer de lumière et de simplicité, c'est ce qui offusque le plus sûrement les yeux des hommes. Il leur faut traverser les zones dangereuses où l'esprit de vertige peut les saisir, avant d'arriver là où il n'y a plus de chemin, mais le grand firmament de la liberté des pacifiques.

Monde, 3 mai : ROMAIN ROLLAND : *Dans la mêlée.* Controverse avec Bernard Shaw.

La Revue de Paris, 1er avril. — G.-JEAN AUBRY : *Balzac à Genève* (Lettres inédites de Balzac).

CONSTANTIN PHOTIADÈS : *Monsieur Paul Dukas.*

M. Paul Dukas, membre depuis peu de l'Institut, occupe dans la musique française une place grande et singulière. Il exercera prodigieusement, un jour, la subtilité des historiens. Car il est un des rares compositeurs qui, parvenus à la maîtrise définitive, souverains absolus des rythmes, des couleurs, des timbres et des formes, n'ont eu d'amour profond que pour la poésie et la pensée. On en connaît fort peu d'exemples. Telle est son originalité : non de moyens, mais d'âme.

La Revue de Paris, 15 avril. — LÉON-PAUL FARGUE : *Jules Laforgue.*

Ce Laforgue rapin... ce Laforgue nonchalant qui écrivait comme on parle, avec un mélange de tendresse et de prétention, avec un parti pris d'humour genre Chat-Noir, demeure sans grande influence.

Mais il y a aussi en lui un grand poète, et on ne le dit pas assez. Pourquoi ne pas rapprocher ses vers libres de ceux de La Fontaine? On en pourrait constituer une anthologie...

La Revue Universelle, 1er avril au 1er mai. — JÉRÔME et JEAN THARAUD. *Les mille et un jours de l'Islam.*

La Revue Musicale, année 1935. — CHARLES KOECHBIN : Sur l'évolution de la musique française avant et après Debussy.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).